John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No
ADAMS
182.10
v.4

ŒUVRES
DE
ROUSSEAU.

ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

ŒUVRES
DE
ROUSSEAU.
NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÉME.

A LONDRES.

M. DCC. LIII.

ADAMS/182.10
v.4

LES AVEUX CHIMÉRIQUES,

OU

LA COMTESSE DE CRITOGNAC,

COMÉDIE.

EXTRAIT de l'Hiſtoire des Révolutions Romaines de l'abbé de Vertot, L. XIII.

LUCIUS SERGIUS CATILINA étoit d'une illuſtre maiſon Patricienne, & ſi ancienne, qu'il ſe vantoit de ſortir de Sergeſte, compagnon d'Enée : manie de la plûpart des Grands, qui, à la faveur de la reſſemblance des noms, vont chercher dans les ruines de l'antiquité, & ſouvent juſques dans la Fable, l'origine de leurs Maiſons.

PRÉFACE.

LA fin du Poëme Dramatique eſt ſans doute la correction des mœurs; & avec le reſpect dû à quelques écrivains illuſtres de ces derniers temps, qui ont oſé avancer le contraire, on peut dire hardiment ou qu'ils n'ont point connu l'art qu'ils attaquoient, ou qu'ils n'en ont jugé que ſur l'abus qu'en ont pû faire ceux qui l'ont pratiqué ſans le connoître.

Or, cette fin morale n'étant qu'une ſuite de l'impreſſion que fait ſur nous l'imitation des mœurs que l'art veut corriger, & cette impreſſion n'étant elle-même qu'une ſuite de l'intérêt que nous prenons aux actions où nous voyons ces mœurs imitées, on n'a pû trouver de moyen plus ſûr pour nous y intéreſſer, qu'en excitant en nous celles de nos paſſions qui nous ſont les plus propres, & qui nous affectent le plus innocemment; je parle de cet attendriſſement naturel, dont tous les hommes ſe ſentent ſaiſis à la vûe des malheurs, & de ce penchant encore plus naturel qui les porte à rire à la préſence des objets ridicules.

Ce ſont là en effet les ſeuls poles ſur leſquels rou-

lent la Tragédie & la Comédie. Elles peuvent & doivent même représenter toutes sortes de passions : mais elles ne doivent exciter en nous que celles que je viens de marquer, & cela par deux raisons. La première, parce que ce sont les seules qui soient accompagnées de cette délectation intérieure qui nous attache aux objets que l'imitation représente ; la seconde, parce qu'elles sont aussi les seules qui puissent nous inspirer la crainte de tomber nous-mêmes dans des malheurs ou dans des ridicules semblables à ceux qui y sont représentés.

Et de-là naît un troisiéme effet, qui est, pour me servir de l'expression que l'art a consacrée, la purgation de ces mêmes passions, c'est-à-dire, de ce penchant naturel qui nous porte à rire & à nous attendrir, & dont l'excès, quoique innocent en lui-même, peut nous rendre réellement ridicules ou malheureux, lorsqu'il n'est pas réduit aux justes bornes d'une médiocrité raisonnable, suivant l'intention du Poëme Dramatique, qui, en exerçant l'ame sur de feints objets, l'accoutume insensiblement à une sage & utile modération à la vûe des objets réels.

Sur ces principes, tirés de la doctrine des Anciens, & de la pratique des plus illustres d'entre nos Modernes, je crois que la Tragédie & la Comédie

peuvent être regardées comme des Poëmes, non-seulement innocens, mais encore très-utiles aux mœurs; & la Comédie sur-tout, dont les images étant plus à la portée de toutes sortes de conditions, peuvent devenir profitables à un plus grand nombre de personnes, quand la fin qu'elle se propose est bien concertée avec les moyens qui y conduisent, c'est-à-dire, avec l'art & la manière d'émouvoir la seule passion qui lui est propre.

Car il ne faut pas s'imaginer que la morale de la Comédie consiste dans un étalage ambitieux de moralités recherchées & de portraits inanimés. Les préceptes didactiques de la Philosophie ne sont point de son ressort. Son devoir est d'instruire par des exemples agissans; & parmi ces exemples mêmes, elle doit seulement choisir ceux qui sont capables de réveiller dans l'homme ce penchant qui le distingue de tous les autres animaux, & bannir sans nulle exception toutes les images qui peuvent émouvoir d'autres passions. D'où il est aisé de juger que les vices odieux, & qui ne sçauroient exciter que notre indignation, doivent en être exclus, s'ils ne sont pas en même-temps accompagnés d'un ridicule qui puisse déguiser leur difformité, & distraire l'imagination de ce qui pourroit l'attrister, pour ne lui laisser voir que ce qui peut la flatter & la réjouir.

Aussi a-t-on souvent remarqué, qu'encore que nous ayons quelques Comédies excellentes où cette conduite se trouve admirablement bien ménagée, les simples foiblesses bien représentées ont ordinairement plus de succès au théâtre, que la peinture des vices & des actions essentiellement criminelles. Et en effet, la Comédie étant une image de la société, elle ne peut puiser ses fonds que dans cette même société, qui ne sçauroit se réjouir des excès qui nuisent, mais qui se divertit volontiers des folies qui ne lui font point de tort.

C'est dans cette derniere classe que j'ai pris l'idée de la Comédie que je donne ici au Public. Il n'y a personne qui n'ait remarqué comme moi, pour peu qu'il ait vécu dans le monde, qu'une des folies qui y regne le plus, est cet entêtement où l'on est de son origine, & des prérogatives attachées à une naissance où la plûpart des gens semblent réduire tout ce qui établit la distinction parmi les hommes. Les illusions, dont cette foiblesse est une source inépuisable, sont de tous les siécles & de toutes les nations. Les Grecs & les Romains se faisoient descendre sans façon de leurs dieux mêmes; & sans remonter si haut, il est certain que de toutes les faces sous lesquelles la fausse gloire se produit parmi nous, il ne s'en trouve point de plus commune

que ces illustrations chimériques qu'elle affecte de se chercher, soit dans l'Histoire, soit même dans la Fable, le plus souvent sur des rapports de noms & sur des allusions puisées dans l'imagination des Généalogistes intéressés & visionnaires, dont la subsistance est ordinairement fondée sur la vanité crédule des riches & des grands. On feroit un volume de la seule liste des livres imprimés depuis cent ans sur cette ridicule matière. Dieux, magiciens, héros imaginaires, tout y est passé en revue. On y trouve jusqu'aux armoiries d'Alexandre, de Pompée, de César & de Jupiter même. Mais sans qu'il soit besoin de chercher des preuves de cette folie dans la poussière des bibliothéques, la foule des Vaudevilles connus, auxquels elle a donné lieu, suffit seule pour en prouver l'existence.

Je me suis souvent étonné que personne n'ait encore songé à mettre sur le théâtre un foible si général & si susceptible de plaisanterie, la tradition nous en ayant même conservé plusieurs traits qui se perpétuent encore dans les meilleures compagnies. Cette idée, qui m'avoit passé plusieurs fois par l'esprit sans trop m'y arrêter, se réveilla tout à coup, & lorsque j'y songeoit le moins, à la lecture d'un passage des Commentaires de César, où je trouvai un nom Auvergnac, qui me sembla fait

exprès pour notre théâtre, & à l'occasion duquel ayant rappellé tout ce que j'avois pensé jusqu'alors sur ce sujet, mon imagination s'échauffa si bien, que me trouvant d'ailleurs d'un assez grand loisir, je mis d'abord la main à l'œuvre ; & sans donner le temps à mon génie de se refroidir, je commençai à disposer sur le papier mes principales idées, auxquelles je ne tardai guères à donner la forme que l'on va voir, & qui me parut, selon mes principes, la plus convenable à la matière que j'avois choisie.

Le devoir de la Comédie étant de représenter non-seulement le ridicule des hommes, mais encore les inconvéniens qui résultent de ce ridicule, je choisis pour mon héroïne une femme de qualité uniquement occupée de ses ayeux, & regardant tout ce qui n'a point de rapport à la dignité de son extraction, comme une dérogeance injurieuse à son rang, & au respect qu'elle se doit à elle-même. Je lui donnai un Intendant hypocrite & fourbe, sur lequel elle se repose du soin de ses affaires domestiques ; un vieux Généalogiste visionnaire qui l'entretient dans ses imaginations ; une fille à pourvoir par un mariage digne du grand nom qu'elle porte ; & finalement, pour l'objet de ses préventions, un jeune courtisan écervelé, frivole, plein de lui-

même & vuide de tout le reſte, ſoutiant à ſon mérite, embarraſſé dans ſes complimens, & renfermé dans ſes habits, ſes chevaux, ſes chiens & ſes équipages, comme dans un cercle, d'où ſon incapacité ne lui permet pas de ſortir.

Ayant ainſi formé mon tableau, ſelon les règles de la peinture & de la poëſie, qui ſont les mêmes, & y ayant ajouté, pour le contraſte, un homme ſage, & capable de diſcerner en quoi conſiſte la véritable nobleſſe, qui ne ſçauroit être trop reſpectée, je pris pour point de vûe de mon action les dangers où l'entêtement que j'avois à dépeindre, peut jetter les familles & les particuliers; & ſans donner à cette action d'autre durée que celle de la repréſentation, je la conduiſis par les gradations les plus variées qu'il me fut poſſible juſqu'à un dénouement aſſez imprévu, ſelon moi, quelque ſuffiſamment préparé qu'il ſoit. C'eſt de cette ſorte que j'ai eſſayé de remplir mon ſujet, en lui donnant pour fondement une action rendue, autant que j'ai pû faire, vraiſemblable par l'exacte obſervation des règles, & riſible par la rareté des originaux, qui reſſemblant à tout ce qui ſe voit tous les jours, ne reſſemblent à rien, que je ſçache, de ce qui s'eſt vû juſqu'à préſent ſur le théâtre.

Depuis près de trois ans que cette piéce eſt dans

mon porte-feuille, j'en ai communiqué la lecture à plusieurs amis éclairés que j'ai, tant en France, qu'au pays où j'écris, & qui, la plûpart, comme c'est l'ordinaire, m'ont sollicité plusieurs fois de la faire représenter. Mais, toutes réflexions faites, l'éloignement de Paris, & la difficulté de se concerter par écrit avec des Acteurs qu'on n'a jamais vûs, & dont on ne connoît point les talens, m'ont déterminé à attendre une nouvelle édition de mes ouvrages pour la faire voir au public, qui, après tout, est bien plus en état de juger d'une piéce quand il l'a lue, que quand il l'a vûe simplement dans les représentations, où l'illusion du jeu des Acteurs lui cache bien souvent des défauts, & même des beautés que la lecture lui découvre sans peine ; ce qui fait aussi qu'à la longue les ouvrages qui se soutiennent le mieux sur le papier, sont toujours ceux qui se maintiennent le plus au théâtre.

Que si par hazard quelques esprits sévères me faisoient un crime d'avoir repris un exercice de cette nature, dans l'âge sérieux où je me trouve parvenu, après le long temps qu'il y a que je l'ai quitté, je me flatte que les bonnes raisons que j'ai données au commmencement de ce discours, suffiront pour me justifier auprès d'eux. Et j'espère

auſſi que ceux qui pourroient s'imaginer qu'il n'y a que le feu de la jeuneſſe qui convienne à ce genre de poëſie, changeront de penſée, s'ils veulent bien faire réflexion qu'un Poëme Dramatique judicieuſement exécuté n'eſt point un ouvrage de jeune homme, & que le ſeul des Poëtes modernes, à qui on puiſſe équitablement donner la préférence ſur tout ce que l'antiquité a produit de grands Hommes dans ce même genre, n'a commencé qu'après trente-ſept ans paſſés à nous donner ces chefs-d'œuvres, qui ont fait l'admiration de ſon ſiécle, & que la poſtérité regardera toujours comme l'un des plus illuſtres monumens de la langue Françoiſe.

LES PERSONNAGES.

EMILIE, *comteſſe de Critognac.*
JULIE, *fille d'Emilie.*
DORANTE, *amant de Julie.*
ADRAMON, *jeune marquis, rival de Dorante.*
ARISTE, *préſident, tuteur de Dorante.*
FROSINE, *ſuivante de Julie,*
Monſieur TAPINOIS, *intendant d'Emilie.*
Monſieur GALBANON, *généalogiſte.*
ISCARIOT, *procureur.*
PAGE d'*Emilie.*

La Scène eſt chez Emilie.

LES AYEUX CHIMÉRIQUES, OU LA COMTESSE DE CRITOGNAC, COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, FROSINE.

FROSINE.

Je ne le puis céler, ma surprise est extrême :
Quoi, vous en ce logis ? vous, monsieur ?

ARISTE.

Oui, moi-même.
J'excuse ta surprise ; & bien d'autres que moi
Ne s'aviseroient guère, au poste où je me voi,
De venir rechercher madame la Comtesse,
Après ses procédés & son impolitesse ;
Et sur-tout dans la crise & le délabrement
Où la jette aujourd'hui son fol aveuglement :
Mais enfin, cette folle est mere de Julie,
Que Dorante à son tour chérit à la folie.
Ce jeune cavalier, dont je suis le tuteur,
De ses hauts sentimens me rend admirateur.
La générosité de son jeune courage
Ne sçauroit soutenir l'insupportable image
D'un procès, qui bientôt peut en d'affreux revers
Envelopper l'objet de ses vœux les plus chers.
Quelque vaine que soit cette instance risible,
Dont la mere s'est fait le prétexte plausible
D'éloigner un hymen qu'on avoit cru certain,
Sa fille à cet affront n'a point prêté la main.
Je viens donc, par pitié pour la mere & la fille,
Proposer un moyen de sauver leur famille,
Avant qu'un jugement à toutes deux fatal
Les entraîne aujourd'hui peut-être à l'hôpital.

FROSINE.

Je sçais que ce fut vous qui vintes pour Dorante
Demander ma maîtresse à notre extravagante ;

Et que reçu d'abord assez honnêtement,
Tout d'un coup, sans sçavoir ni pourquoi ni comment,
Il lui vint dans l'esprit qu'une assez belle terre,
Qu'il tient d'un oncle mort à la dernière guerre,
Devoit sans contredit rentrer dans sa comté
Par droit de bienséance & de proximité;
Et que dans l'examen qu'on a fait de l'affaire,
Il se trouve aujourd'hui que c'est tout au contraire
Cette même comté, dont le nom est le sien,
Qui revient à Dorante, & nous laisse avec rien.
Mais pour parer ce coup & prévenir sa perte,
Vous la croyez peut-être à présent fort alerte;
Et n'étant point ici, vous croiriez en tout cas
A trouver chez son juge, ou chez ses avocats:
Vous vous abusez fort. Madame la comtesse
Craindroit de déroger à sa haute noblesse,
Ces menus soucis devoient la travailler.
Elle a son intendant: c'est à lui d'y veiller.
Il a voulu plaider: nous l'avons laissé faire.
Qu'il s'en tire, s'il peut: ce n'est point notre affaire.

ARISTE.

Je monsieur l'intendant ne m'est pas inconnu;
Sur ce qui m'en est depuis peu revenu,
Nous pourrions bien un jour....

FROSINE.

Ah! monsieur, je vous jure
Qu'on lui feroit grand tort d'accuser sa droiture.

Je ne ſçais comme il fait : mais jamais avec lui
Madame n'a manqué d'argent juſqu'aujourd'hui.
Auſſi ſe livre-t-elle en tout à ſa conduite.

ARISTE.

Elle s'en trouvera joliment dans la ſuite.
Mais mon heure ſe paſſe, & je voudrois la voir.
Où puis-je la trouver ?

FROSINE.

Ah, ma foi, juſqu'au ſoir,
Nous ne l'attendons point.

ARISTE.

Comment ? Où donc eſt-elle ?

FROSINE.

J'en ris de tout mon cœur ; & la piéce eſt nouvelle,
Sans doute. Ce matin, quelqu'un à ſon levé
Eſt venu lui conter que l'on avoit trouvé
A Saint-Denys, tout près des orgues de l'Egliſe,
Une vître ancienne, avecque ſa deviſe,
Et ſes armes d'azur, à trois papillons d'or.
Auſſi-tôt, la voilà qui part, & court encor,
Pour aller voir avec ſon généalogiſte
Ce titre merveilleux oublié ſur ſa liſte.

ARISTE.

Son généalogiſte ?

FROSINE.

En propre original.

ARISTE

ARISTE.

Que fait-elle, bon Dieu, d'un pareil animal?

FROSINE.

Ce qu'elle en fait? Vraiment, la chose est bien notoire.
Sans lui, de ses ayeux sçauroit-elle l'histoire?
Sçaurions-nous qu'autrefois son ayeul Critognac,
Le premier de ce nom, fut un prince Auvergnac,
Dont le fameux César parle en ses commentaires;
Qui, commandant en chef cent mille volontaires,
Fit voir bien du pays, dit-elle, à ce héros,
Dans un siége entrepris par lui mal à propos?

ARISTE.

Quel conte!

FROSINE.

Cette fable en sa tête imprimée
L'a remplie à tel point de vent & de fumée,
Qu'à moins d'être comme elle échappé des Césars,
On n'ose s'honorer de ses moindres regards;
Et sur ce fondement, sa folie héroïque
Nous fournit tous les jours quelque scène comique.
Croiriez-vous bien qu'elle a passé dans sa maison
Le carême dernier sans aller au sermon,
Seulement pour avoir appris, je ne sçais comme,
Que le prédicateur n'étoit pas gentilhomme?

ARISTE.

C'est mettre assurément l'éloquence à haut prix.

FROSINE.

Une autrefois, venant de sa terre à Paris,
On l'a vûe à minuit changer d'hôtellerie,
Sur ce que par malheur les valets d'écurie
Avoient en arrivant mis, si je m'en souviens,
Les chevaux d'un marquis à la droite des siens.

ARISTE.

C'est soutenir son rang.

FROSINE.

Enfin cette matière
Suffiroit pour remplir une chronique entière.

ARISTE.

La folie en effet ne peut aller plus loin.

FROSINE.

Elle avoit un mari marqué du même coin.
Sur la prééminence, au fait de leur noblesse,
Leurs contestations n'avoient ni fin ni cesse;
Et c'étoit quelquefois des fureurs & des cris
A faire déserter tous les gens du logis.
Enfin, après dix ans de noises, de querelles,
De raccommodemens, de ruptures nouvelles,
Et de dissentions à s'arracher les yeux,
Ne pouvant s'accorder sur leurs nobles ayeux,
Ils prirent le parti, pour terminer leurs guerres,
De reprendre chacun leur nom avec leurs terres;
Et se sont séparés irrévocablement,
Pour ne se plus revoir qu'au jour du jugement.

ARISTE.

Fort bien. Mais à t'entendre aisément on s'oublie.
Adieu, jusqu'à tantôt.

FROSINE.

Verrez-vous point Julie?
Elle est à sa toilette, & j'irai l'appeller.

ARISTE.

Non. Ce n'est qu'à sa mere à qui je dois parler.
Sans adieu. Souviens-toi de ton ami Dorante.

FROSINE.

Monsieur le président, je suis votre servante.

SCENE II.

JULIE, FROSINE.

FROSINE.

TANDIS que je m'amuse à babiller ici,
Ma maîtresse sans moi... Justement la voici.

JULIE.

Quel homme te parloit?

FROSINE.

Un magistrat habile,
Homme de probité, s'il en est dans la ville,
Et tuteur de quelqu'un qui ne vous déplaît pas.

JULIE.

Ariſte ?

FROSINE.

C'étoit lui, qui voyant l'embarras
Où d'un fâcheux arrêt le danger vous engage,
S'offre à vous en tirer, ſi votre mere eſt ſage.

JULIE.

Ah, Froſine !

FROSINE.

J'entens. Cette condition
Souffre, à dire le vrai, quelque explication.
Toute antique qu'elle eſt, la ſageſſe eſt un titre
Qui donne en ce logis peu de voix en chapitre.
Je le ſçais comme vous : mais il faut pourtant voir.

JULIE.

Froſine, tu me vois au dernier déſeſpoir.

FROSINE.

Bon. Voici de nouveau quelque ſcène imprévue
Entre madame & vous.

JULIE.

Je ne t'ai point revue
Depuis qu'elle eſt ſortie.

FROSINE.

Ariſte eſt ſurvenu
Dans le moment.

JULIE.

Hé bien, tout ce qui t'eſt connu
Des mortels déplaiſirs où d'une injuſte mere
M'expoſe tous les jours l'orgueilleuſe chimère,
Son faſte ambitieux, ſes prodigalités,
La foule d'ennemis que nous font ſes fiertés,
De nos biens diſſipés le fatal ſacrifice,
Et l'horrible contrainte où me tient ſon caprice :
Tout cela n'eſt qu'une ombre, un crayon de l'ennui,
Que ſon entêtement me prépare aujourd'hui.

FROSINE.

Comment donc ?

JULIE.

C'étoit peu que la funeſte idée,
Par où Dorante a vû ſa pourſuite éludée,
Eût dans l'événement d'un procès incertain
Enveloppé l'eſpoir de notre hymen prochain.
Tu connois Adramon ?

FROSINE.

Qui, ce jeune inutile ?
Le marquis auſſi fat à la cour, qu'à la ville,
Que chez nous ſur le pied de ſeigneur tranſcendant
A produit depuis peu monſieur notre intendant ?

JULIE.

C'eſt lui, c'eſt ce marquis, (l'aurois-tu cru, Froſine?)
Qu'aujourd'hui pour époux ma mere me deſtine.

FROSINE.

Ah, la folie! Et qui diantre a mis dans son cerveau
De vous embeguiner d'un pareil étourneau,
D'un blanc-bec éventé qui n'eſt qu'enluminure,
Qu'occupe uniquement ſa petite figure,
Et dont tout le mérite & les dons ſouverains
Sont de poliſſonner & de jouer des mains?

JULIE.

Tu vois.

FROSINE.

Le beau mari, qu'un petit corps ſans ame,
Paré comme un autel, fardé comme une femme,
Et qui du haut en bas n'a, de près regardé,
D'homme que la chauſſure & le chapeau bordé!

JULIE.

Quand du pauvre Dorante on rompit l'hyménée,
Je craignois qu'à quelqu'autre on ne m'eût deſtinée.
Trois mois ſe ſont paſſés. Mais du jour que je vis
L'intendant chez ma mere amener le marquis,
Le cœur me dit d'abord que bientôt ſon caprice
En feroit l'inſtrument de mon dernier ſupplice:
Sur-tout quand j'apperçus que ce même intendant,
Du généalogiſte ennemi ſi mordant,
Devenoit tout à coup ſon prôneur ordinaire,
Et de ſes viſions l'orateur débonnaire.

FROSINE.

J'ouvre à présent les yeux. Ma foi, vous y voilà.
C'est un complot formé par ces deux cancres-là.
Pour monsieur l'intendant, il seroit difficile,
Si l'idée est de lui, de la rendre inutile ;
Il n'y faut pas songer. C'est un maître Normand ;
Un cagot affiné, qui tout dévotement
A si bien de madame embrouillé les affaires,
Que les plus sombres nuits sont mille fois plus claires ;
Et qu'elle n'auroit pas un poulet pour dîner,
Le jour qu'il songeroit à les abandonner.
Mais l'autre est un bon homme, & qui n'a d'autre vice
Que celui d'être fou, sans dol & sans malice :
Menteur comme ils sont tous pour servir le prochain,
Mais menteur de la langue, & non pas de la main :
Précaution louable, & des plus nécessaires
A quiconque voyage au pays des chimères.
Celui-là, quelque argent pourroit nous le gagner.
Même, deux ou trois fois je l'ai vû me lorgner ;
Et je crois que malgré son panache gothique,
Sa chevelure grise & sa calotte antique,
Le bon homme, à juger sur ce que j'apperçoi,
Pourroit si je voulois déroger avec moi.

JULIE.

Te tairas-tu ?

SCENE III.

ADRAMON, JULIE, FROSINE.

ADRAMON.

LAQUAIS, que mon carrosse attende.

JULIE.

Ah! Frosine, voici ce fou de contrebande.
Sortons.

FROSINE.

Non, demeurez, nous n'en rirons que mieux.
Je l'empêcherai bien de nous être ennuyeux.

ADRAMON.

Madame... pardonnez si dans cette aventure....
Quelque dérangement offusque ma parure.
Mais vous comprenez bien... & l'on voit clairement,
Que de l'heure qu'il est... dans ce même moment...
Il est bien difficile... ou même, pour mieux dire,
Impossible... & cela, chacun doit y souscrire,
Que quand le cœur, madame... & cela saute aux yeux
Se trouve dérangé per vos traits radieux ....
Vos appas... Car enfin.... la chose est manifeste...
Ne puissent aisément déranger tout le reste.

JULIE

JULIE.

De grace, épargnez-moi ce sublime entretien,
Monsieur, les beaux discours, où je ne comprens rien,
Ne font que m'ennuyer.

ADRAMON.

Ah! pour le coup, madame,
Je trouve... & je le dis du meilleur de mon ame,
Que vous vous méprenez... & cela saute aux yeux;
Si tous les beaux discours vous étoient ennuyeux.....
Il est sûr.... & j'en prens à témoin vos mérites....
Que... vous vous ennuiriez de tout ce que vous dites.

FROSINE.

Le tour est fort galant, & je ne connois rien
De mieux dit.

ADRAMON *d'un air de satisfaction.*

Je ne sçais si je m'explique bien.

FROSINE.

On ne sçauroit parler avec plus d'éloquence.

ADRAMON.

Madame a des attraits plus que personne en France;
Elle a des agrémens, de l'esprit & du tour....
Mais sans comparaison moins que je n'ai d'amour;
Et... cela saute aux yeux à qui veut le comprendre.

FROSINE.

Encore?

ADRAMON.

Je ne sçais si je me fais entendre.

FROSINE.

La peste ! où prenez-vous tout l'esprit que voilà !
Si vous continuez de cette force-là,
Vous allez déranger toute notre cervelle.

ADRAMON *chante.*

La faute en est aux dieux, qui la firent si belle.

FROSINE.

Quoi, la musique en est ? On n'y peut plus tenir.
Trop d'efforts contre nous viennent se réunir ;
Il n'est point de fiertés qui s'en puissent défendre :
Il faut céder.

ADRAMON *chante.*

Il faut céder, il faut se rendre
Aux transports d'un amour si tendre & si charmant.

FROSINE.

On n'a jamais chanté plus agréablement.

ADRAMON.

Et que dirois-tu donc, si tu voyois ma danse ?

FROSINE.

La danse ? Ah, juste ciel ! quel surcroît d'élégance !
Le joli petit homme ! Ah ! puisqu'il est ainsi,
Madame aime la danse, & moi je l'aime aussi :
Petit homme, dansez, pour divertir madame.

ADRAMON *chante & danse un menuet.*

La ra la la la ra.

FROSINE *après qu'il a dansé.*

Vous êtes, foi de femme,
Un petit cavalier de tout point accompli.

ADRAMON.

Tu me trouves donc bien ?

FROSINE.

Oui : tout-à-fait joli.
Tournez-vous. Ah! bon Dieu, madame, quelle grace!
Voyons votre visage. Il n'est rien qu'il n'efface.
Quel teint ! quels agrémens ! Tout en est recherché :
Le rouge bien choisi, le sourcil bien couché,
La mouche au coin de l'œil ajustée à merveille,
Et la perruque aussi plus courte que l'oreille.
Auprès d'un cavalier, si proprement coëffé,
La plus fine coquette auroit l'air débiffé ;
Il n'en faut point mentir, la parure est complette.

ADRAMON.

Je n'ai pourtant passé qu'une heure à ma toilette.
L'ardeur, l'empressement de revoir ces beaux yeux,
Et mes uniques rois, & mes uniques dieux ....

FROSINE.

Du Corneille, madame !

ADRAMON.

Ah, divine princesse !
Verrez-vous sans pitié l'excès de ma tendresse ?

Vaincu, chargé de fers, de regrets consume....

FROSINE.

Comment ? Racine encor ?

ADRAMON.

C'est toi qui l'as nommé.

JULIE *bas à Frosine.*

Je n'en puis plus, Frosine, & ma peine est extrême.

ADRAMON.

Oui, Madame; & de plus j'en jure par vous-même...
Vos beaux yeux.... & cela je le dis sans détour....
Seront toujours l'objet de mon premier amour.

JULIE *bas à Frosine.*

Jamais d'un plus grand fat on ne fut obsédée.

ADRAMON.

C'est de quoi vous devez être persuadée.

FROSINE.

Avec tant de mérite, orné de tant d'appas,
Vous devez à la cour faire bien du fracas.

ADRAMON.

Du fracas ? Ah parbleu, quand je suis à la chasse,
Je suis sûr qu'en fracas aucun ne me surpasse.
J'ai vingt couples de chiens, qui, sans exagérer,
Ont la plus belle voix qu'on puisse désirer :
Et des piqueurs, morbleu ! des piqueurs impayables,
Qui font avec leurs cors un bruit de tous les diables :

Sans compter vingt chevaux exercés tout exprès,
Dont les hennissemens font trembler les forêts.

FROSINE.

Vous aimez donc la chasse ?

ADRAMON.

Oui, de toutes espéces.
Non que je fasse cas de toutes ces finesses,
Dont nos chasseurs rusés font tous leurs entretiens ;
Car je ne vois jamais la bête ni les chiens.
Mais n'importe : je cours toujours sans prendre haleine,
Et sans m'embarrasser où mon cheval me mene.
L'exercice est sur-tout ma grande volupté.

FROSINE.

Il faut bien secouer son inutilité.

ADRAMON.

Quand j'ai changé d'habit, je vais souper ensuite
Chez quelque vieux Seigneur, où par fois je m'invite.

FROSINE.

Et pourquoi pas chez vous ?

ADRAMON.

Pour chez moi, je ne puis.
En ville, le Baigneur me loge quand j'y suis ;
Et de même à la cour, mon véritable pole,
Je suis au grand-commun dans un bout d'entresole :
Grande distinction ; mais qui ne permet pas
Que je fasse chez moi briller les grands repas.

FROSINE.

De cette façon-là vous pouvez, que je pense,
D'un nombreux domestique éviter la dépense.

ADRAMON.

Tubleu ! pardonnez-moi. J'ai tous mes officiers ;
Un tapissier, la fleur de tous les tapissiers :
Cuisiniers, chefs-d'office, avec chacun leur aide ;
Jeunes, mais d'un génie à qui tout autre céde :
Et deux suisses, chacun de l'âge de vingt ans,
En cheveux, & sans barbe, à la mode du temps.

FROSINE.

Mais ce grand tapissier d'une adresse infinie,
Et tous ces officiers d'un si rare génie,
Tout cela me paroît fort inutile à moi,
Quand on loge & qu'on dîne autre part que chez soi
Et la nécessité me semble encor moins forte
De nourrir deux portiers, quand on n'a point de porte

ADRAMON.

Tout cela, mon enfant, surpasse ta raison ;
Il faut qu'un grand seigneur ait toujours sa maison

FROSINE.

C'est bien fait.

ADRAMON.

On s'en sert une ou deux fois l'année
Et quand on se résout au joug de l'hyménée,

Ce sont des serviteurs que madame a tout prêts.
Oui, ma reine, c'est vous dont les divins attraits
De tous ces jeunes gens vous rendront la maîtresse ;
Mais plus maîtresse encor du maître.

JULIE.

Ah, rien ne presse.

ADRAMON.

Ma reine, ah pour le coup je vous prens en défaut ;
Quand l'amour presse... * *on n'a jamais fait assez tôt.*

JULIE.

Je n'y puis plus durer, & c'est trop me contraindre.

ADRAMON *chante.*

Ingrate, écoutez-moi, je ne veux plus me plaindre,
Je ne vous dirai rien qui vous puisse alarmer.

JULIE.

Votre esprit est troublé : tâchez de le calmer.
Adieu, monsieur.

ADRAMON.

Cruelle, inhumaine, barbare !

JULIE.

Ciel ! quel extravagant ?

---

* *Il chante ce bout de vers.*

SCENE IV.

ADRAMON, FROSINE.

ADRAMON.

LE destin se déclare,
Comme dit la chanson.

FROSINE.

La chanson dit fort bien ;
Le destin se déclare, & vous ne tenez rien.

ADRAMON.

Frosine, tu pourrois me rendre un bon office.
Tu connois mon mérite, & tu me rends justice.
Sur ce cœur de rocher fais quelque effort pour moi.
Parle. C'est le moyen de voir tomber sur toi
De superbes présens une pluie abondante.

FROSINE.

Ah, monsieur ! le seul nom de présent m'épouvante :
Retranchons ce mot-là.

ADRAMON.

Mais je veux t'enrichir.

FROSINE.

N'importe, sur ce mot rien ne me peut fléchir.

Je ne voudrois pas prendre en préſent trois oboles :
Mais j'emprunte par fois. Prêtez-moi dix piſtoles.

ADRAMON.

Dix piſtoles ? ma foi, je voudrois les avoir :
Mais je t'en promets cent. Adieu, juſqu'au revoir.

FROSINE.

Ah, monſieur ! Et qui donc voulez-vous qui vous croïe ?
Vous n'avez pas ſur vous dix louis de monnoie ?

ADRAMON.

Si ! de l'argent ſur ſoi. Cela ſent ſon banquier,
Qui croit avoir toujours quelque lettre à payer.
Chez nous autres ſeigneurs la choſe eſt différente.
Je puis bien te prêter dix mille écus de rente :
Mais pour dix louis d'or, il n'y faut pas penſer.

FROSINE.

Je n'y penſe donc plus.

ADRAMON.

A moins de te laiſſer
Quelque ordre de ma main en forme régulière
Sur un de mes fermiers. C'eſt ma grande manière,
Quand j'ai beſoin d'argent pour les dettes du jeu.

FROSINE.

Hé bien, c'eſt tout de même. Il importe fort peu ;
Donnez votre billet.

ADRAMON.

Tu crois que je veux rire ?

FROSINE.

Point du tout. Voyons l'ordre.

ADRAMON.

Adieu, je vais l'écrire
Tout à l'heure.

FROSINE.

Allez donc. Mais ne l'oubliez pas.

ADRAMON.

Cet oracle eſt plus ſûr que celui de Chalcas.

Fin du I. Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, FROSINE.

EMILIE.

OUI, je suis enchantée. Ah, le merveilleux titre,
La grande découverte ! & l'admirable vître !

FROSINE.

Plutôt qu'on ne pensoit vous voilà de retour.

EMILIE.

Il est vrai. Je comptois d'y rester tout le jour.
J'en voulois sur le champ faire dresser un acte,
Et dessiner ensuite une copie exacte.
Mais monsieur l'antiquaire, & cet autre sçavant,
Ont jugé qu'il falloit dîner auparavant ;

Et je n'ai pû trouver dans cette pauvre ville
De lieu propre à dîner pour gens d'un certain ſtyle !

FROSINE.

Vous vous moquez, madame, on y va tout exprès.
Saint-Denis eſt un lieu rempli de cabarets.

EMILIE.

C'eſt fort bien raiſonné. La Comteſſe Emilie
Iroit s'encanailler dans une hôtellerie.
Paſſe encore en voyage, il faut bien s'y forcer :
Mais autrement, on doit apprendre à s'en paſſer.
La nobleſſe ne peut ſe ravaler ſans crime.

FROSINE.

Se paſſer de dîner ? l'incommode maxime !
Ma foi, j'eſtime fort mes illuſtres ayeux :
Mais je prétens dîner, & ſouper encor mieux.

EMILIE.

L'axiome eſt fort bon pour toi.

FROSINE.

Je le confeſſe,
Tout le monde n'eſt pas madame la comteſſe.

EMILIE.

Je le crois bien, vraiment.

SCENE II.

JULIE, EMILIE, FROSINE.

EMILIE.

AH, ma fille, c'eſt vous?
J'aurois voulu pouvoir vous mener avec nous.
Ah! quel plaiſir pour vous, de voir peints en Gothique
Nos trois Papillons d'or, timbrés du caſque antique
D'un comte notre ayeul, ſeigneur de Franc-Haubert,
Et maire du palais ſous le roi Dagobert!
Ils diſent que c'étoit ſous la première race.
Ho, j'y veux retourner pour vous.

JULIE.

C'eſt trop de grace.

EMILIE.

Le marquis Adramon devoit vous viſiter:
Ne vous a-t-il point vûe?

JULIE.

Il vient de nous quitter.

EMILIE.

i-tôt?

JULIE.

J'ai cru devoir abréger sa visite,
Etant seule & sans vous.

EMILIE.

Hé, mon Dieu! courez vîte:
Page, * quelle heure est-il?

FROSINE.

Midi vient de sonner.

EMILIE *au page.*

Allez. Que je l'attens dans une heure à dîner:
Ma fille, ce matin l'heure étoit trop pressée,
Pour vous pouvoir à fond expliquer ma pensée.
J'y reviens. Et je dis qu'avec les qualités,
Les vertus, les grands biens, & les sublimités,
Qui relevant en vous la plus haute naissance,
Vous rendent le parti le plus brillant de France,
Vous voyant fille unique, il est de mon devoir
D'appliquer tous mes soins, ma fille, à vous pourvoir
D'un époux dont le nom plus distingué qu'un autre,
Soutienne avec éclat la dignité du vôtre.

JULIE.

Hé, madame, souffrez que je puisse du moins
Pour quelque temps encor profiter de vos soins.

---

* *à Frosine.*

A l'âge où je me vois, l'hymen n'a rien qui presse.
e puis compter encor quelques jours de jeunesse ;
t ce sera pour moi le bonheur le plus doux,
De pouvoir les passer, madame, auprès de vous.

EMILIE.

e sentiment, ma fille, est digne qu'on le loue ;
t je sens un plaisir infini, je l'avoue,
e voir que nous pensions toutes deux à la fois,
ous comme vous devez, & moi comme je dois.

JULIE.

ais, madame.

FROSINE.

Hé, mon Dieu, laissez dire madame :
lle a raison. Il faut que vous deveniez femme.
ous avez des ayeux à revendre Il est temps
ue vous puissiez avoir aussi des descendans.

EMILIE.

ui, ma fille ; & qui soient d'une noblesse antique,
en prouvée, & sur-tout exempte de critique,
ns tache, sans mélange, & digne de mon rang.
n dois compte aux héros qui m'ont transmis un sang,
ui ne sçauroit soufftir de noblesse tarée,
dont la pureté se soit entoturée.
n dit que le marquis est l'homme qu'il me faut.
fais examiner ses preuves ; & tantôt,

Lorsque de sa maison j'éclaircirai l'histoire,
Vous connoîtrez quels soins je prens de votre gloire.

FROSINE.

Ils sont assez connus.

EMILIE.

Sans doute. Mais voici
Le grand coup de partie. Ecoutez bien ceci.

FROSINE.

Voyons.

EMILIE.

Pour ne laisser aucun sujet d'allarmes,
Le marquis prend mon nom, ma livrée & mes armes

FROSINE.

Fort bien.

EMILIE.

Moyennant quoi, nos ayeux satisfait
N'auront dans leur tombeau qu'à reposer en paix.

FROSINE.

Ils n'auront rien à dire.

EMILIE.

Ils auront au contraire
Tout sujet de louer mon zèle héréditaire.

FROSINE.

Ils en seront ravis.

EMILIE.

Et voilà de ces coups,
u'on ne doit pas manquer quand on eſt comme nous.

FROSINE.

o, ho!

EMILIE.

Dans un pays ſur-tout où la nobleſſe
oujours de plus en plus s'avilit & s'abaiſſe.

FROSINE.

e ſeroit ſe moquer.

EMILIE.

Sans ce rencontre-ci,
: n'aurois jamais pû prendre alliance ici.

FROSINE.

ımais.

EMILIE.

Et je ſongeois à marier Julie
uelque part dans la Saxe, ou bien en Weſtphalie:
ais enfin me voilà, grace au ciel, en repos.

FROSINE.

'accord. Mais ſi j'oſois vous dire quatre mots.

EMILIE.

rle.

FROSINE.

Si vos ayeux brillent par leur noblesse,
Ils brillent encor plus par leur haute sagesse,
Et par tous les lauriers à leur valeur acquis.

EMILIE.

Sans doute.

FROSINE.

Et croyez-vous notre petit marquis
Bien propre à soutenir au milieu des alarmes
L'honneur que ces héros ont acquis par leurs armes?

EMILIE.

Il est vrai qu'il n'a pas toute la gravité
Qui convient, je l'avoue, aux gens de qualité.
Mais l'âge amenera ....

FROSINE.

Je suis votre servante,
L'âge n'amène rien. Pour moi, lorsque Dorante
Se montra sur les rangs, je le crus votre fait.
C'est un petit lion, quoique sage en effet.
Sa noblesse d'ailleurs est assez avérée,
Et ne s'est point encor, je pense, enroturée.

EMILIE.

Mais sa terre faisant tout son titre & son bien,
Dès que je la prétens, je suis tout, & lui rien.

FROSINE.

Oui. Mais comme il prétend la vôtre en même sorte.
Madame, il devient tout, & vous rien, s'il l'emporte.

EMILIE.

Taisez-vous. Quand bien même il pourroit l'emporter.
J'ai des pères, qu'aucun ne me peut contester,
Des pères, dont le nombre & les hauts caractères....

FROSINE.

Ah, vous avez raison. Quand on a tant de pères,
Du côté paternel on est bien remparé.

EMILIE.

Le côté maternel n'est pas moins assuré,
Entendez-vous, ma mie ? Un savant personnage,
Et qui m'a depuis peu dédié son ouvrage,
Lui donne pour auteur un fameux champion,
Qui fit bouquer Pompée en mainte occasion.
Ce rusé général, qu'une biche en campagne
Accompagna toujours dans ses guerres d'Espagne,
S'appelloit.... attendez; son nom finit en us:
Sarto.... non; Sarito.... Je ne le trouve plus.
Tous ces maudits noms Grecs sont si rudes à dire,
Que pour les retenir il faudroit les écrire.
Je trouverai tantôt le livre sous ma main.
N'importe. Mais toujours il est sûr & certain,
Que de ce brave chef massacré par des traîtres,
Du côté maternel sont venus mes ancêtres,

Qui portoient comme lui, dit l'auteur obligeant,
De synople, chargé d'une biche d'argent.

FROSINE.

Voilà ce qui s'appelle un titre de famille
Clair & net.

EMILIE.

Vous sortez ? Où courez-vous, ma fille ?

JULIE.

Je vois votre intendant qui vient pour vous parler :
Je vais me retirer pour ne vous point troubler.

SCENE III.

M. TAPINOIS, EMILIE, FROSINE, UN VALET *portant une écritoire.*

EMILIE.

AH, monsieur Tapinois, approchez. Hé bien, qu'est-c
Venez-vous m'apporter l'état de votre caisse ?
Qu'avez-vous à me dire avec tous ces papiers ?

TAPINOIS.

Madame, votre règle est qu'à tous les quartiers,
Trois mois finis, je vienne au jour de l'échéance
Vous rendre un compte exact de recette & dépense,

fin que vous puissiez voir & toucher au doigt,
ant ce que vous devez, que ce que l'on vous doit;
: qu'en le munissant de votre signature,
en puisse sans retour assurer la clôture:
est l'ordre le plus sûr pour marcher en avant.

EMILIE.

h, mon Dieu! vos trois mois arrivent bien souvent.

TAPINOIS.

n'arrivent jamais que quatre fois l'année,
adame; & tout au plus, c'est une matinée.

EMILIE.

bien, voyons. Lisez.

TAPINOIS.

Bien d'autres intendans
vous importuner paroîtroient moins ardens;
s messieurs n'aiment pas les comptes qui finissent.
ndis que dans leurs mains en repos ils vieillissent,
maître leur laissant ses biens à gouverner,
n touche que la part qu'ils veulent lui donner:
idant vingt ou trente ans leur bonté les fait vivre.
is l'effet qui s'ensuit, & qui doit s'en ensuivre,
st de voir à la fin, tout compte expédié,
ntendant en carrosse, & le seigneur à pié.

EMILIE.

t bien. Mais finissons.

TAPINOIS.

Pour moi, dans les affaires
Mon point fixe est toujours que les choses soient clair
Ma conscience même, à vous dire le vrai,
Ne s'étend qu'avec peine à trois mois de délai.
J'appréhende toujours, & c'est-là mon supplice,
De me tromper, madame, à votre préjudice.

EMILIE.

Nous sçavons...

TAPINOIS.

Ah, madame, en la place où je suis,
Vous ne connoissez pas les troubles, les ennuis,
Que tout homme de bien rencontre sur sa route,
Quand il songe aux devoirs de son état.

EMILIE.

Sans doute
Mais...

TAPINOIS.

Ce qui me surprend, c'est que dans l'univer
Il se puisse trouver des hommes si pervers,
Si lâches, si méchans, si scélérats, si traîtres,
Que de vouloir tromper leurs seigneurs & leurs maît
Comme s'ils ignoroient, ces cœurs pétris de fer,
Que la mort les attend, & qu'il est un enfer.

EMILIE.

C'est bien dit. Mais lisons, & quittons la sornette.

TAPINOIS.

Vous plaît-il commencer par l'état de recette?

EMILIE.

Assurément.

TAPINOIS *lit.*

Primò, sur quinze cens écus,
Par votre receveur légitimement dûs
Pour le compte restant de la dernière année
Rien.

EMILIE.

Qu'est-ce à dire, rien?

TAPINOIS.

Je vous vois étonnée;
Mais je suis homme exact, & j'articule tout.

EMILIE.

Un article de rien?

TAPINOIS.

Ecoutez jusqu'au bout.
C'est de l'argent tout prêt. *Du fermier d'Escalange,*
Trois mille deux cent francs, sauf l'escompte & le change.

EMILIE.

Passons.

TAPINOIS.

Neuf mille francs pour la coupe de bois.

FROSINE.

Neuf mille francs ? oh, oh !

TAPINOIS.

Payables dans six mois.

FROSINE.

Ah, fort bien.

TAPINOIS.

Oui, le terme est bref. *En cens & rentes,*
En droits seigneuriaux, dîmes & lots & ventes,
Quatre mille. Total, vingt mille sept cent francs.

FROSINE.

Vingt mille sept cent francs, c'est la même évidence.

EMILIE.

On ne peut mieux compter.

TAPINOIS.

Venons à la dépense.
Pour réparation du moulin d'Estissac,
Deux cent livres.

EMILIE.

Bon.

TAPINOIS.

TAPINOIS.

Pour radouber le bac
Construit sur la rivière, où le droit de passage
Est acquis à madame à titre de péage,
Quatre-vingt livres.

EMILIE.

Bon.

TAPINOIS.

Pour le toît du château,
Qu'il a fallu refaire & couvrir de nouveau,
Quatre cent livres.

EMILIE.

Bon.

TAPINOIS.

Plus, pour l'anniversaire
Des ayeux de madame, office, luminaire,
Cloches, poêle, tenture, obit & requiem,
Cent écus.

EMILIE.

Bon.

TAPINOIS.

Item, voici le grand item.
Jusqu'à ce présent jour pris à la boucherie,
En veau, bœuf & mouton....

EMILIE.

Eh ! monsieur, je vous prie
De vouloir m'épargner, je vous l'ai déjà dit,
De ces comptes bourgeois le sordide récit.
Tout ce sale examen me dégoûte & m'afflige.

TAPINOIS.

Mais, madame....

EMILIE.

Hé fi donc.

TAPINOIS.

Il faut bien...

EMILIE.

Fi, vous dis-je.

TAPINOIS.

Le calcul n'eſt pas long. Ecoutez un moment.
Six pages tout au plus....

EMILIE.

Six pages ! ſeulement.

TAPINOIS.

Au rôtiſſeur....

EMILIE.

Hé paix.

TAPINOIS.

A l'épicier.

EMILIE.

Quel homme !

TAPINOIS.

En volailles....

EMILIE.

Encor !

TAPINOIS.

Légumes....

EMILIE.

Il m'assomme !

Me voilà pour huit jours avec un mal de cœur,
Capable de me faire expirer de langueur.

TAPINOIS.

J'ai cru....

EMILIE.

Sans m'exposer à ce dégoût extrême,
N'auriez-vous pas dû voir ces comptes-là vous-même?

TAPINOIS.

Oui, mais....

EMILIE.

Vous êtes fait, étant mon trésorier,
Pour les examiner, & moi pour les payer.

TAPINOIS.

Soit.

EMILIE.

On vous passe tout, sans chagrin, sans tristesse;
Que vous faut-il de plus?

TAPINOIS.

Vous êtes la maîtresse:
Mais....

EMILIE.

Qu'ai-je à faire, moi, de l'ignoble détail
Dont vous venez ici me porter l'attirail?

TAPINOIS.

Mais, madame, après tout, ce sont les gros articles.
La dépense de bouche....

EMILIE.

Oh! quittez vos bésicles.
Ces gros articles-là sont par trop impolis.

FROSINE.

Donnez, donnez; j'en sçais qui seront plus jolis.

EMILIE.

C'est bien dit. Cherche-nous quelque sujet moins triste.

FROSINE *prend le papier & lit.*

A monsieur Galbanon le généalogiste....

EMILIE.

Bon cela.

FROSINE.

Cinq cens francs, outre sa pension.

TAPINOIS.

Ah, madame, il mérite une augmentation.
C'est un homme fameux, que par-tout on écoute :
Un sçavant...

EMILIE.

Je le sçais.

TAPINOIS.

Un illustre.

EMILIE.

Sans doute.

TAPINOIS.

Véridique, sur-tout.

EMILIE.

Il est vrai. J'aime à voir
Que vous rendiez enfin justice à son sçavoir.
Je vous en sçais bon gré. Suivons.

FROSINE *continue de lire.*

Pour une Epître
Dédicatoire....

EMILIE.

Ah, ah!

FROSINE.

Dont le livre a pour titre,

HISTOIRE DE POMPÉE ET DE SERTORIUS.

EMILIE.

Ah ! voilà le nom Grec que je ne trouvois plus.

TAPINOIS.

L'Epitre eſt bien payée.

EMILIE.

Elle en étoit bien digne.

Combien?

TAPINOIS.

Cinquante écus, à trente ſols la ligne.

FROSINE.

Un éloge parfait vaut bien cinquante écus.

Elle lit.

Item, pour un ſonnet à Proſper Morycus,
Chef & légiſlateur des poëtes vulgaires,
Pas tout-a-fait crotté ; mais il ne s'en faut guères ;
Une montre d'argent.

EMILIE.

Ah ! monſieur Tapinois,
Vous me deshonorez. Je vous l'ai dit vingt fois,

Quand vous donnez pour moi semblables bagatelles,
Il faut qu'elles soient d'or, & toutes des plus belles.
Une montre d'argent ! Est-ce tout ?

TAPINOIS.

A peu près.
Voilà le principal. Tout ce qui vient après,
Consiste en fractions d'intérêts & de rentes,
Pour l'acquit journalier des sommes différentes,
Que votre procureur, monsieur Iscariot,
Vous fait en vos besoins trouver au premier mot :
C'est un homme obligeant.

EMILIE.

Cela n'est pas croyable.
Tout ce qu'on lui demande, il le trouve faisable ;
Et je n'ai qu'à marquer la somme qu'il me plaît,
En signant quatre mots, l'argent se trouve prêt.

TAPINOIS.

Voulez-vous calculer colonne par colonne
Les articles matqués ? . . .

EMILIE.

Ah, bon Dieu ! je frissonne :
Moi, des calculs ! O ciel !

TAPINOIS.

Mais au moins un extrait
Des menus intérêts. . . .

EMILIE.

Hé, que vous ai-je fait,
Pour vouloir que je meure ? Ah, quelle barbarie !
Des calculs ! Eh venons au total, je vous prie.

TAPINOIS.

Hé bien soit, puisqu'il faut contenter vos desirs.
Total des intérêts, achats, menus plaisirs,
Louage de maison, fournitures & vivres,
Gages, & cætera : *Vingt mille deux cent livres*
Onze sols six deniers.

EMILIE.

Onze sols six deniers.
Cela s'entend. Donnez. Je signe volontiers,
Quand les comptes sont ronds, aisés, intelligibles.

TAPINOIS.

Au moins vous pouvez voir par preuves bien sensibles
Que la recette monte à près de cinq cent francs
Par-dessus la dépense.

EMILIE.

Il est vrai. Je comprens.
Vous servez bien.

TAPINOIS.

Je sers selon ma conscience.

SCENE IV.

ISCARIOT, EMILIE, FROSINE, TAPINOIS.

ISCARIOT.

MADAME, pardonnez si je prens la licence
D'oser entrer chez vous sans me faire annoncer.
Je crains toujours.....

EMILIE.

Non, non; vous pouvez avancer,
Monsieur Iscariot. Ne craignez point de blâme:
L'ordre n'est pas pour vous.

ISCARIOT.

Trop de bonté, Madame.

EMILIE.

Est-ce pour mon procès? Qu'avons-nous de nouveau?

ISCARIOT.

Depuis hier matin il est sur le bureau,
Madame; & je venois exprès, ne vous déplaise...?

EMILIE.

Il est sur le bureau? Vraiment, j'en suis bien aise.
Quand doit-on le juger?

ISCARIOT.

Il eſt en plein rapport ;
Et ce ſoir ou demain....

EMILIE.

Je m'en réjouis fort.
Quand il ſera gagné, vous viendrez m'en inſtruire.

ISCARIOT.

Je n'y manquerai pas. C'eſt auſſi pour vous dire
Qu'il ſeroit temps de voir meſſieurs vos Juges.

EMILIE.

Quoi!

ISCARIOT.

Je dis qu'il ſeroit temps de voir vos juges.

EMILIE.

Moi?
Des juges? des meſſieurs de robe? Une perſonne
De ma ſorte? Ah vraiment, la penſée eſt mignonne!

ISCARIOT.

Mais, tout le monde y va. L'ordre le veut ainſi.

EMILIE.

Et par cette raiſon j'y dois aller auſſi,
N'eſt-ce pas? Ce bel ordre eſt que l'on me confonde
Avec ce qui chez vous s'appelle tout le monde?
Je vous ſuis obligée.

ISCARIOT.

Ah, Madame, j'ai tort.
Pardon; le point d'honneur n'eſt pas de mon reſſort.

EMILIE *souriant.*

Je le crois. Vous pouvez en convenir sans crême :
Vous êtes un bon homme, & je vous en estime.
Allez. Jusqu'au revoir, monsieur Iscariot.

ISCARIOT.

S' vous plaisoit au moins me dire un petit mot
De vos intentions sur ce qui reste à faire.

EMILIE.

Mais, ce que vous voudrez. Voyez : c'est votre affaire;
Vous avez de l'esprit : arrangez tout cela
Avec mon Intendant. Adieu. Demeurez-là.
Frosine, suivez-moi. Mon Dieu ! quelle amertume
D'avoir à converser avec ces gens de plume !

SCENE V.

TAPINOIS, ISCARIOT.

ISCARIOT.

De ces nobles fiertés le magnifique excès
Viendroit dans un roman mieux que dans un procès.

TAPINOIS.

Ouf !

ISCARIOT.

Qu'avez-vous ?

TAPINOIS.

J'étouffe, & ne sçais que résoudre.

ISCARIOT.

Comment donc ?

TAPINOIS.

Vous m'avez frappé d'un coup de foudre,
Monsieur Iscariot. Quoi ? malgré tous nos soins,
Ce procès, dans le temps qu'on s'en doutoit le moins,
Se verroit décidé sans pouvoir s'en défendre?
Et c'est vous qui venez vous-même nous l'apprendre;
Vous, qui promettiez tant, quand je vous en parlois,
De le faire durer dix ans si je voulois?

ISCARIOT.

Je l'aurois au besoin fait durer jusqu'à trente :
Mais ce beau président, ce tuteur de Dorante,
A par son grand crédit mis ma science à bout.
Ces messieurs-là chez eux sont les maîtres de tout ;
Et ma foi, vous n'auriez jamais dû pour bien faire,
Ayant cet homme à dos, entamer votre affaire.

TAPINOIS.

C'étoit un coup d'état. Il falloit tout tenter.
L'hymen de son Dorante alloit s'exécuter ;
Et si je n'avois pas employé cette adresse,
Pour rompre la partie & tromper la Comtesse ;

e maudit Président n'eût pas manqué d'abord
'entrer dans cent détails qui nous eussent fait tort.
ous ces gens de palais sont pointilleux en diable,
t j'ai pour leur commerce une haine effroyable.
: croyois, les voyant bien dûment expulsés,
ans le cours du procès avoir du temps assez,
our pouvoir ménager quelque autre mariage,
ont la discussion me donnât moins d'ombrage;
l'affaire bâclée avant le jugement,
ettre fin au procès par un désistement:
ais ce coup imprévu me met hors de mesure.

ISCARIOT.

uriez-vous sans cela quelque voie assez sûre,
uelque bon mariage assez à votre main,
ur pouvoir en attendre un bon succès prochain?

TAPINOIS.

las! occasion ne fut jamais plus belle.
vois trouvé mon fait: un marquis sans cervelle,
aporé, badin, de tous soins ennemi,
de qui l'Intendant est mon intime ami.
ut étoit disposé. J'avois gagné la mere,
même fait ma paix avec notre Antiquaire,
i m'avoit assuré, moyennant dix louis,
e quand il s'agiroit des titres du Marquis,
n feroit briller aux yeux de la Comtesse,
ujours de plus en plus folle de sa noblesse,

La gloire, les grandeurs & les antiquités.
Trois jours de temps, l'affaire étoit faite.

ISCARIOT.

Ecoutez;
En ce cas je pourrois encor vous être utile.

TAPINOIS.

Et comment?

ISCARIOT.

Nous avons la requête civile.
Si nous perdons la cause, ainsi que je le crois,
Je puis la faire encor traîner un ou deux mois.

TAPINOIS.

Dites-vous vrai?

ISCARIOT.

L'affaire étant un peu suivie,
J'en suis sûr.

TAPINOIS.

Ah, mon chet! vous me rendez la vie...
Oui, pourvu que je puisse encore en prolongeant...

ISCARIOT.

Il faudra consigner: avez-vous de l'argent?

TAPINOIS.

Madame n'en a point. Mais j'ai dans ma cassette,
D'une coupe de bois que pour elle j'ai faite,

uelque neuf mille francs, ou dix mille environ,
ue je puis lui prêter encor sous votre nom.
vais vous les livrer sur votre contre-lettre.

ISCARIOT.

lis, monsieur Tapinois, voulez-vous me permettre
vous représenter, qu'en quinze mois au plus
ilà déjà d'argent plus de vingt mille écus,
'en secret sous mon nom, pour cacher votre trame,
très-gros intérêts vous prêtez à Madame ;
que cet argent-là ne vous provient pourtant
e de ses revenus que vous touchez comptant.
la chose éclatoit, & que pour nous confondre...?

TAPINOIS.

bien ? que craignez-vous ? C'est à moi d'en répondre.

ISCARIOT.

st vrai. Vous risquez encore plus que moi,
conviens Mais enfin, l'honneur, la bonne-foi...

TAPINOIS.

e, oh ? Vous voulez faire ici du bon apôtre:
bonne-foi, l'honneur ? en voilà bien d'une autre;
taisez-vous; vos soins n'ont pas été forcés.
vous ai bien payé.

ISCARIOT.

Pas tout-à-fait assez.

TAPINOIS.

Comment donc ? Un pour cent pour vos droits de co

ISCARIOT.

J'en voudrois bien avoir quelque peu davantage.

TAPINOIS.

Allons, allons. Suffit. Nous ſerons tous contens,
Et vous n'y perdrez rien.

ISCARIOT.

C'eſt comme je l'entens.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, DORANTE, FROSINE.

DORANTE *à Frosine.*

TU dis que pour réponse elle t'a fait entendre...

FROSINE.

Que vous étiez, monsieur, le maître de l'attendre.

DORANTE.

Ah, tant qu'il lui plaira. Cet ordre m'est trop doux.
Belle Julie, enfin je me vois près de vous.
Mais hélas! à quel prix mon destin m'y renvoie!
Et quel accablement empoisonne ma joie!
D'un malheureux hymen qui me glace d'effroi,
Le bruit depuis une heure arrivé jusqu'à moi,
Dans son dernier asyle a forcé ma constance.
Oui, j'ai pû tenir bon contre trois mois d'absence.

Et souffrir dans le cours d'un odieux procès,
De cent mépris cruels l'injurieux excès :
Mais enfin je succombe à ce dernier orage ;
Et si votre bonté ne soutient mon courage,
Privé du seul recours que mon cœur peut avoir ;
Je n'espère plus rien que de mon désespoir.

JULIE.

Et que puis-je pour vous? que puis-je pour moi-même?
Que faire, que résoudre en cette peine extrême ?
Sur cet affreux hymen qui cause vos tourmens,
Frosine vous dira quels sont mes sentimens :
Mais dans la dépendance où je me vois réduite ;
Je n'ai que la raison, qui pour moi sollicite ;
Et c'est un foible appui, vous le sçavez trop bien,
Contre une autorité, qui ne se rend à rien.
Il est vrai que pour vous la règle est moins sévère :
Cependant, vous sçavez quelle femme est ma mere ;
Tâchez de modérer votre vivacité,
Et ne regimbez point contre sa vanité.
Je crains....

DORANTE.

Ne craignez rien. Je sçais à quoi me lie
Ce que je dois au nom de mere de Julie ;
Et si mon feu pour vous n'a sçu l'intéresser,
Du moins mes sentimens ne pourront l'offenser :
Mais pour son cher Marquis, ce rival si terrible,
Je ne vous répons pas d'un phlegme aussi paisible ;

Sur la prétention de vous ôter à moi,
Il faudra qu'il s'explique, ou qu'il dise pourquoi;
Et pour vous arracher à l'ardeur de ma flamme...

FROSINE.

Modérez vos transports. Voici venir Madame.

SCENE II.

EMILIE, JULIE, DORANTE, FROSINE.

DORANTE.

CE n'est point pour braver un illustre courroux,
Que j'ose jusqu'ici paroître devant vous,
Madame; je n'y viens que pour chercher ma grace;
Et de mon seul respect j'emprunte mon audace.
Oui, ce respect ardent, malgré votre rigueur,
Aussi pur que jamais subsiste dans mon cœur.
Pour régler ses destins sur tout ce qui me touche,
Il n'exige de vous qu'un mot de votre bouche;
Et sa soumission fera connoître à tous,
Qu'il n'a jamais cherché d'autres juges que vous.

EMILIE *à Frosine.*

Il est respectueux; & cette obéissance
Me montre qu'il connoît mon antique naissance.

FROSINE.

Oh, madame, perſonne en toute la Cité
Ne rend plus de juſtice à votre antiquité.

EMILIE.

On le voit.

DORANTE.

Si la loi d'une tutelle auſtère
M'eût laiſſé de mon ſort arbitre volontaire,
Votre nom contre moi, quoiqu'il m'en eût coûté,
Dans un procès douteux n'eût jamais éclaté,
Madame, & je n'ai point d'intérêt préférable
Au devoir que m'impoſe un nom ſi vénérable.

EMILIE *à Froſine.*

Vénérable. Ce mot me plaît infiniment.

FROSINE.

C'eſt un nom qu'on vous doit inconteſtablement.

DORANTE.

Mais quel que ſoit l'arrêt qu'en ce jour on m'annonce,
S'il eſt en ma faveur, de bon cœur j'y renonce.
Oui, madame; & jamais la faveur d'un arrêt
Ne prévaudra chez moi contre votre intérêt :
C'eſt ce qu'en honnête homme ici je vous proteſte.

EMILIE.

Attendez. Ce diſcours que je comprens de reſte,
Semble ici m'annoncer quelque fâcheux ſuccès.

DORANTE.

Madame . . .

EMILIE.

Selon vous, je perdrois mon procès.

DORANTE.

Je ne dis pas cela; mais . . . .

EMILIE.

Vos Juges peut-être
Sont assez mal instruits de ce que je puis être;
Connoissent assez peu l'éclat de ma maison,
Pour m'ôter leur suffrage, & vous donner raison.

FROSINE.

Madame, ces gens-là ne connoissent personne,
Ne vous y fiez pas.

EMILIE.

Taisez-vous, ma mignonne.
Un juge bien appris, en hasardant sa voix
Contre gens de ma sphère, y regarde à deux fois.

DORANTE.

Aussi n'est-ce pas-là ce que j'ose prétendre,
Et je ne viens ici que pour vous faire entendre,
Que mon respect pour vous, malgré tous les arrêts,
L'emportera toujours sur tous mes intérêts.

EMILIE.

Le sacrifice est grand.

DORANTE.

Ah ! si je perds Julie,
Quand je sacrifierois jusqu'à ma propre vie,
Mon cœur déjà privé de son unique bien,
En sacrifiant tout, ne sacrifieroit rien :
Honneurs, biens, dignités, je trouve tout en elle,
Madame ; & s'il est vrai que votre main cruelle
Veuille par d'autres nœuds la ravir à ma foi ;
Honneurs, biens, dignités, tout est perdu pour moi.

EMILIE.

C'est parler clairement. Mais, monsieur, je vous prie,
Sçavez-vous bien quel nom est le nom de Julie ?

DORANTE.

Oui. Mais je sçais aussi, madame, que mon nom
N'est pas inférieur à celui d'Adramon.

EMILIE.

Je le crois. Jusqu'ici je n'ai point vû vos titres.
Quant à ceux du Marquis, mes yeux sont mes arbitres ;
Ce sont eux qui tantôt m'en diront la valeur ;
Et si mon jugement prononce en sa faveur,
Ma fille y souscrira, du moins je le suppose.

JULIE.

Eh ! madame, le nom est-il la seule chose,
Qui d'un cœur vertueux doive faire l'appui ;

EMILIE.

)ui, ma fille : un grand nom renferme tout en lui.

FROSINE.

ıns doute. Un grand Seigneur trouve dans sa noblesse,
lonneur, gloire, vertus, bon sens, esprit, sagesse.
n grand Seigneur sçait tout, sans avoir rien appris.
out ce qu'il désapprouve, est digne de mépris :
lui seul appartient le privilège insigne
e se faire admirer, quoiqu'il en soit indigne :
berne, quand il veut, la raison chez autrui ;
jusqu'au sens commun, tout fléchit devant lui.

EMILIE.

voilà les honneurs & les droits authentiques,
ıi ne sont réservés qu'aux noblesses antiques ;
dont, s'il plaît au Ciel, je vous ferai jouir,
ıand vous vous montrerez fidèle à m'obéir.

JULIE.

ne m'écarterai jamais de cette route :
est à vous d'ordonner. J'obéirai sans doute,
adame. Dieu prendra soin du reste.

FROSINE.

Fort bien.
ımettez-vous à Dieu, rien n'est plus ancien.
rès Dieu, respectez madame votre mère ;
e est bien ancienne aussi. Pour votre père,
n'étoit pas de même, à parler franchement.

EMILIE.

Non. Il ne descendoit que d'un comte Normand :
Mais il étoit pourtant fort bon.

FROSINE.

Je le veux croire :
Mais beaucoup moins que vous.

EMILIE.

Oh, c'est une autre histoire

JULIE *bas à Dorante.*

Vous souffrez.

DORANTE.

Je ne puis assez vous l'expliquer
* Mais je vois à propos de quoi me dépiter.

---

* *Voyant entrer Adramont.*

SCENE III.

ADRAMON, DORANTE, JULIE, EMILIE, FROSINE.

ADRAMON.

AH, ah ! Dorante ici ?

JULIE *à Dorante.*

Contraignez-vous, de grace.

ADRAMON.

Dorante ? ah, pour le coup il faut céder la place.
Dorante ? c'en eſt fait, voilà mon dernier ſort.
Je ſuis déſeſpéré, je me meurs, je ſuis mort.
Avec cet air galant, ces manières aiſées,
Sans doute vous venez courir ſur mes briſées ?

DORANTE.

J'allois prendre congé. Mais je tiens à bonheur
De pouvoir en partant ſaluer un Seigneur
Qu'à la ville, à la cour, en tous lieux on admire.
[1] Vous venez à propos : j'ai deux mots à vous dire.

[1] *Bas, en lui ſerrant la main.*

ADRAMON.

Plaît-il ?

EMILIE.

Pour un rival, ce début est fort doux.

DORANTE.

Oui, monsieur; le grand cas qu'on fait par-tout de vous
Vous est de mon respect une preuve accomplie :
[1] Il faut dans ce moment renoncer à Julie.

ADRAMON.

Hé ? Comment ? Qu'est-ce à dire ?

DORANTE *bas à l'oreille.*

Ou tenez-vous certain
Que vous n'expirerez jamais que de ma main.

ADRAMON.

Madame . . .

EMILIE.

En vérité, ce jeune homme est fort sage,
Et son respect pour moi paroît dans ce langage,
Sans doute.

DORANTE.

Ailleurs peut-être il n'est pas assuré
Que je prisse, madame, un ton si modéré.
[2] Quoi, vous ne mordrez point !

---

[1] *Bas à l'oreille.*

[2] *Bas à l'oreille d'Adramon.*

ADRAMON.

Ah, morbleu!

DORANTE.

Oui, madame,
Monsieur peut voir ici tout le fond de mon ame.
[1] Vous n'avez point d'honneur.

ADRAMON.

O ventrebleu!

EMILIE.

Marquis,
Comme vous répondez!

DORANTE.

Je lui suis tout acquis,
Madame; & cependant vous voyez, j'ai beau faire,
Mon zèle & mes discours ne font que lui déplaire;
Son ame est insensible, & je connois fort bien
Qu'à tout ce que je dis il ne répondra rien.
[2] Poltron! homme sans cœur!

ADRAMON.

Je ne veux rien du vôtre.

DORANTE *bas à l'oreille d'Adramon.*

Je vous rouerai de coups.

ADRAMON.

Vous en êtes un autre.

---

[1] *Bas à l'oreille d'Adramon.*

[2] *Bas à l'oreille d'Adramon.*

DORANTE.

Adieu, madame. Et vous, monsieur, quelque dépit
Que vous puisse causer ce que je vous ai dit,
Croyez que de mon cœur ma parole est le gage,
Et que mes actions en rendront témoignage.
[1] Jusqu'au revoir, faquin.

ADRAMON.

Prenez donc gardes à vous.

SCENE IV.

EMILIE, JULIE, ADRAMON, FROSINE.

EMILIE.

JE ne puis vous passer cet injuste courroux,
Marquis. Vous auriez pû, sur-tout en ma présence,
Montrer plus de respect & plus de complaisance.

FROSINE.

Dorante vous combloit de mille honnêtetés.

JULIE.

Vous deviez mieux répondre à ses civilités.

[1] *Il lui donne un coup de coude en sortant.*

FROSINE.

Pour un homme de cour l'action n'eſt pas pure.

JULIE.

Vous ſerez condamné par-tout, je vous aſſure.

EMILIE.

C'eſt aſſez. Nous avons des ſoins plus importans.

SCENE V.

M. GALBANON, EMILIE, JULIE, ADRAMON, FROSINE.

EMILIE.

AH, monſieur Galbanon, vous arrivez à temps.
Venez. Votre aſſiſtance eſt un point néceſſaire
Pour le grand examen que nous avons à faire.
Des ſiéges. Je vous crois inſtruit ſuffiſamment.

M. GALBANON.

Oui, je le ſuis, madame; & très-intimément.

EMILIE.

Fort bien. Plaçons-nous donc, afin de mieux entendre
Le compte qu'il s'agit ici de nous en rendre.
Prenez place, marquis. Vous êtes bien rêveur.

FROSINE.

Dorante apparemment lui tient toujours au cœur.

EMILIE.

Fi ! quelle pauvreté ! Laissons cette vétille.
Au fait. Asseyez-vous auprès de moi, ma fille:
Vous, monsieur Galbanon, mettez-vous au milieu;
Et qu'on ne laisse entrer personne dans ce lieu.
Or sus, nous voilà bien. Commençons, je vous prie.

M. GALBANON.

Au temps de Sigismond, la Reine de Hongrie...

EMILIE.

Attendez. Il me vient une réflexion
Très-digne assurément de votre attention :
C'est qu'avant que par vous le Marquis nous informe
De ses antiquités, il faudroit pour la forme,
Puisque c'est avec nous qu'il prétend s'allier,
Que des nôtres il fût informé le premier.
La justice le veut, & l'ordre le demande,
Qu'en dites vous ?

M. GALBANON.

Je fais tout ce qu'on me commande.

EMILIE.

C'est bien dit. Tâchons donc, puisque c'est votre avis,
De donner une idée à monsieur le Marquis
Du nom qu'il va porter, & de son origine.
Ecoutons.

M. GALBANON.

Entre les...

EMILIE.

Ecoutez donc, Frosine.

M. GALBANON.

Entre les nations, peuples, pays, états,
Dont Rome triompha par ses divers combats,
La Gaule succomba la derniere de toutes;
Et de plus, c'est un fait qui ne souffre aucuns doutes,
Que le peuple d'Auvergne entre tous les Gaulois
Fut le dernier soumis au pouvoir de ses loix:
Puisqu'il soutint lui seul une ville indomptable,
Sa dernière conquête.

EMILIE.

Epoque remarquable.

M. GALBANON.

Dans ce siége fameux, sous Vercingentorix,
Le prince Critognac parut comme un Phénix,
Et fit ce beau discours d'éternelle mémoire,
Dont le brave César parle dans son histoire:
Ce sont traits en tous lieux connus & reconnus;
Et dont je me tairai, pour n'être trop diffus.

EMILIE.

Cela se sçait par-tout.

M. GALBANON.

Sous le consul Antoine,
Critognac recouvra part de son patrimoine.

FROSINE.

Critognac ?

M. GALBANON.

Je devrois dire *Critognacus*;
César le nomme ainsi : d'autres, *Critonnicus*.
Mais en quinze cens ans de guerres continues,
Les révolutions coup sur coup avenues
Sont cause que tout a changé de gnic en gnac,
Et que pour Critognic, on a dit Critognac.

EMILIE.

Dans notre Monarchie on ne voit autre chose.
Continuons.

M. GALBANON.

L'histoire ici fait une pause :
Car sous les empereurs, durant un fort long-temps,
La Gaule en bonne paix maintint ses habitans.
Je suis persuadé que nos généreux princes
Donnerent tous leurs soins au bien de leurs provinces,
A nourrir l'abondance & la paix dans leurs champs,
A protéger les bons, à punir les méchans :
Toujours prêts à tenter les nobles aventures,
Pour redresser les torts & venger les injures,

ſaintenir dans leurs droits la veuve & l'orphelin,
t ſur-tout, pour l'honneur du ſexe féminin.

EMILIE.

e ſont-là les devoirs d'un chevalier illuſtre.

M. GALBANON.

ui : mais lorſque leur nom reprit ſon premier luſtre,
e fut durant le temps que nos cinq premiers rois
ttoient les fondemens de l'empire François.
ſçais de bonne part qu'un Critognac ſeiziéme
uva par ſa valeur dans un péril extrême,
près de Tolbiac, la vie au grand Clovis.

EMILIE.

près de Tolbiac ? Qu'en dites-vous, Marquis ?

M. GALBANON.

ous jugez bien qu'après ce ſervice efficace,
: nom-là fut connu ſous la première race.

FROSINE.

h, oh !

M. GALBANON.

Sous la ſeconde, il ne le fut pas moins ;
j'en ai, grace à Dieu, de fidèles témoins.
a lit dans Eginard....

FROSINE.

Eginard ? Ah, madame !
inard ! ce nom-là chatouille juſqu'à l'ame.

M. GALBANON.

C'eſt un auteur fameux : mais je puis d'autre part
Vous prouver . . .

EMILIE.

Ah, voyons ce qu'a dit Eginard

M. GALBANON.

En ſept cent quatre-vingt, quand le grand Charlemag
Paſſoit par Roncevaux en revenant d'Eſpagne,
Olivier Critognac, prince ſage & vaillant,
Et deux de ſes neveux compagnons de Roland,
En ce pas dangereux choiſirent pour leur guide
Le traître Ganelon, qui, par un trait perfide,
Les livra lâchement aux mains des Sarrazins,
Qui s'étoient emparés des paſſages voiſins
Roland y demeura, dont ce fut grand dommage.
Mais nos trois Chevaliers tout bouillans de courage
Sçurent forcer enfin par cent coups de valeur
Le camp des ennemis, & regagner le leur:
Où quelqu'un, envieux d'une action ſi belle,
Ayant dit qu'ils s'étoient brûlés à la chandelle;
Eux pour braver ce fait & le berner encor,
Chargerent leur écu de trois papillons d'or.

EMILIE.

Mais, monſieur . . .

M. GALBANON.

Attendez. Vous allez nous produire
La vître de tantôt: mais il faut tout vous dire.

; les avoient quittés pour prendre trois grillons :
ais ils revinrent lors à leurs trois papillons.
r la Chronologie, ainsi que sur l'Histoire,
suis sûr de mon fait, & vous pouvez me croire,
adame. Poursuivons. Le fameux Guichenon
rle d'un Critognac soixantiéme du nom,
ui fut de cette haute & fameuse entreprise,
r qui Constantinople aux François fut soumise,
rsque sous Dandolo ces champions choisis
levèrent l'empire au perfide Alexis.
s'empara lui seul des bouches du Bosphore.

EMILIE.

ciel ! quelle valeur !

M. GALBANON.

Suivons. Je trouve encore
ans un vieux manuscrit que j'ai de Villardouin,
ue sa fille devint l'épouse d'un Baudouin,
mpereur d'Orient, dernier de sa famille.

EMILIE.

mpereur d'Orient ! Entendez-vous ma fille ?

M. GALBANON.

e fut sous celui ci, chassé par trahison,
u'après cinq empereurs sortis de sa maison,
ut repris par les Grecs ce fameux héritage,
ue le Turc aujourd'hui tient sous son esclavage.

EMILIE.

N'importe. Il eſt fort bon toujours de le ſçavoir.
Ce ſont droits qu'en leur temps on peut faire valoi

M. GALBANON.

Quelque cent ans avant cette ſupercherie . . .
Remarquez bien ceci, madame, je vous prie :
Notre bon roi Robert avoit déjà doté
Le fief de Critognac du titre de comté
Relevante du chef de ſa noble couronne,
Sans devoir, ni ſerment, qu'au roi ſeul en perſon
Et c'eſt depuis ce jour que vos nobles ayeux,
Attachés à leurs rois en tout temps, en tous lieu
Madame, ſe ſont tous, & ſans réſerve aucune,
Dévoués à leur bonne & mauvaiſe fortune,
Sans qu'aucun d'eux jamais ait changé de parti,
Ni ſe ſoit envers eux un moment démenti.

EMILIE.

Hé bien, marquis, ces traits d'un luſtre ſi ſplend
Vous rempliſſent-ils pas d'un plaiſir bien ſolide?

ADRAMON.

Ho, madame, je ſuis bercé de tout cela.

EMILIE.

Comment donc? Vous ſçaviez toutes ces choſes-l

ADRAMON.

Oh que oui. Le Grand-Turc, Charlemagne, l'Empi
Nous ſçavons ſur cela tout ce qui ſe peut dire.

ir votre roi Robert, j'en ai bien oui parler :
is je le connois moins, pour ne vous rien celer.

EMILIE.

ouez cependant qu'en matière historique
us n'avez guère oui rien de plus magnifique.
nsieur a dans l'esprit une précision,
d'abord sans nuage & sans confusion,
is débrouille de tout les effets & les causes.
'ignore de rien.

FROSINE.

Oh, monsieur sçait des choses,
personne ne sçait que lui.

M. GALBANON.

Sans me flatter,
quelque connoissance, & puis bien me vanter
l n'est point de noblesse antique ni moderne,
ée ou non titrée, illustre ou subalterne,
it je ne fasse voir du premier coup d'essai
: fort & le foible, & le faux & le vrai.

EMILIE.

s, monsieur Galbanon, comment se peut-il faire,
it si bien au fait de tout nobiliaire,
evant par vous-même être un homme exalté,
vous portiez un nom si peu de qualité ?

M. GALBANON, *avec emotion.*

Si peu de qualité ? Ce compliment, madame,
Me saisit, je l'avoue, & me pénétre l'ame.
Si peu de qualité ? mes titres sont prouvés,
Madame ; & je descens, si vous ne le sçavez,
D'un Galba très-connu dans l'histoire Belgique,
Qui fut roi de Soissons, ainsi que s'en explique
En termes très-formels & sans nul *qui pro quo*,
César, livre second *De Bello Gallico.*

EMILIE.

Roi de Soissons ?

M. GALBANON.

De plus, général de l'armée
Par les peuples voisins sous ses ordres formée,
Pour s'affranchir du joug de l'empire Romain.
Hélas ! il y périt les armes à la main.

EMILIE.

Quel malheur ?

M. GALBANON.

Ses deux fils réduits à l'esclav
Furent ensemble à Rome emmenés en ôtage,
Où dépouillés de tout, à leur postérité
Ils ne laisserent rien qu'un nom deshérité.

EMILIE.

Que je les plains !

M. GALBANON.

Enfin, du temps de Placidie,
Leurs neveux retournés au sein de leur patrie,
Trouverent tous leurs biens, leurs terres, leurs pays,
Par des usurpateurs démembrés, envahis;
Et ne purent jamais se faire reconnoître
Que dans le seul village où le ciel m'a fait naître.

EMILIE.

Je suis prête à pleurer, tant ce récit m'abbat.

M. GALBANON.

Sans le triste succès de ce cruel combat,
Je serois aujourd'hui sur le haut du pinacle.

FROSINE.

Voilà comme le temps, pour changer de spectacle,
Fait voir tant de bourgeois de grands seigneurs issus,
Et tant de grands seigneurs de sang bourgeois conçus.

EMILIE.

Rendez graces au ciel, dont la bonté, ma fille,
Dans tout son lustre encor maintient notre famille.

M. GALBANON.

Etablis dans ce lieu, pour franciser leur nom,
De Galba dans la suite ils ont fait Galbanon.
C'est comme qui diroit nom de Galba.

FROSINE.

Tout juste.

EMILIE.

Voilà certainement un titre bien auguſte;
Et je plains bien, monſieur, le ſort de votre nom.
Mais venons aux ayeux du marquis Adramon.
Réveillez-vous, Marquis. L'affaire vous regarde.

FROSINE.

Dorante le chiffonne encor.

ADRAMON.

Moi ! Dieu m'en gard
Je ne m'abaiſſe point . . . Parlez, monſieur, parle
J'écoute.

M. GALBANON.

Je vais donc, puiſque vous le voulez
Vous expoſer en pleine & parfaite évidence . . .

UN PAGE.

Madame, on a ſervi.

EMILIE.

Mon Dieu, quelle imprudenc
C'eſt bien prendre ſon tems. Allons, puiſqu'il le fa
Dînons donc. Suivez-moi : nous finirons tantôt.
Venez-vous pas, monſieur ?

M. GALBANON.

Non, madame : à mon â
On doit avoir dîné. Je n'ai pour tout potage
Que ma ſoupe, à midi ſervie exactement.

EMILIE.

Hé bien. J'aurai donc ſoin de finir promptement.
Allons.

SCENE

SCENE VI.

M. GALBANON, FROSINE.

FROSINE.

EN attendant, nous pouvons, ce me semble,
Si vous le trouvez bon, dire deux mots ensemble.
Qu'en pensez-vous ?

M. GALBANON.

Comment, deux mots ? Dites deux cens,
Mignonne. Vos discours rajeunissent mes sens.
Oui, je goûte à te voir une joie accomplie,
Brunette.

FROSINE.

Tout de bon ? Me trouvez-vous jolie ?

M. GALBANON.

Jolie, ah, si j'osois, Frosinette m'amour,
Me flatter du plaisir de t'épouser un jour !

FROSINE.

M'épouser ? vous, monsieur ?

M. GALBANON.

Et pourquoi non, pouponne ?

FROSINE.

Monsieur de Galbanon ?

M. GALBANON.

Oui, lui-même en perſonne.

FROSINE.

D'un ſi rare bonheur je ne puis m'aſſurer.
L'héritier de Galba voudroit-il altérer
La ſplendeur de ſon nom pour auſſi peu de choſe?

M. GALBANON.

L'amour égale tout. L'empereur Théodoſe . . .

FROSINE.

Vous m'aimez donc?

M. GALBANON.

D'amour je ſuis tout forcené.

FROSINE.

Foi de fille d'honneur, je l'avois deviné.

M. GALBANON.

Deviné?

FROSINE.

Oui: je ſçais lire dans les penſées.
Vous ne devinez, vous, que les choſes paſſées:
Mais moi je vais plus loin, & je ſçais à coup ſûr
Deviner le préſent, & même le futur.

M. GALBANON.

Oh, oh! Comment cela, folette?

FROSINE.

Par exemple,
Je devine à vos yeux, lorsque je vous contemple,
Que c'est notre intendant, qui, pour le ménager,
A servir le Marquis a sçu vous engager.

M. GALBANON.

Il est vrai.

FROSINE.

Qu'à ce prix il vous a fait promesse
D'être votre Mécène auprès de la Comtesse.

M. GALBANON.

D'accord.

FROSINE.

Et d'obtenir à votre pension
La petite douceur d'une augmentation.

M. GALBANON.

La friponne sçait tout.

FROSINE.

Qu'il vous a donné même,
Pour vous mieux témoigner sa bienveillance extrême...

M. GALBANON.

Fi, fi, c'est un crasseux.

FROSINE.

Combien donc?

M. GALBANON.

Moins que rien.

Dix louis.

FROSINE.

Vous voyez si je devine bien.

M. GALBANON.

C'est un ladre fieffé.

FROSINE.

Sans doute; & je devine
Même, que si quelqu'un des amis de Frosine
S'offroit d'en ajouter cent à ces dix premiers,
Vos soins le serviroient dix fois plus volontiers.

M. GALBANON.

Je ferai tout pour toi, sans égard à la somme,
Bouchonne de mon ame; & foi de gentilhomme,
Tu devines si bien, que je serois honteux
De ne pas consentir à tout ce que tu veux.

FROSINE.

Or ça, je vais dîner, car il faut que je dîne;
Et si vous voulez bien, comme je m'imagine,
Me tenir compagnie à mon petit couvert,
Nous en causerons mieux, & plus à cœur ouvert.

M. GALBANON.

Allons. Pour cet enfant tout mon sang se dégéle,
Et je n'ai que vingt ans, quand je suis auprès d'elle.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. TAPINOIS, ISCARIOT.

ISCARIOT.

LE commis du Greffier m'a de tout éclairci ;
t je n'ai fait qu'un pas de chez nous jusqu'ici.
our finir, m'a-t-il dit, cette ennuyeuse affaire,
a chambre a prolongé sa séance ordinaire ;
t ces messieurs, ravis de s'en débarrasser,
usques après une heure ont voulu la pousser.
nfin sur le rapport que m'a fait ce bon homme...

TAPINOIS.

nfin c'est un procès perdu.

ISCARIOT.

Oui, tout d'un somme;

TAPINOIS.

Hé bien, c'eſt un malheur facile à réparer ;
Et nous avons en main de quoi nous raſſurer.
J'en vais donner nouvelle à notre Douairiere,
Et j'eſpère tourner ſon eſprit de manière,
En la piquant d'honneur, que nous l'obligerons
D'en faire quatre fois plus que nous ne voudrons.
Laiſſez-moi ſeulement lui parler tête à tête,
Et courez au plutôt dreſſer votre requête.
Je vous ai mis en main tout l'argent qu'il nous faut
Allez. Laiſſez-moi faire, & revenez tantôt.

ISCARIOT.

Je ne m'étonne pas ſi vous diſpoſez d'elle.
Vous la ſervez ſans doute avec beaucoup de zèle :
Mais quel qu'en ait été juſqu'ici le ſuccès,
Vous feriez pourtant bien d'en modérer l'excès.
Nous allons trop grand train, je vous le dis encore
Et je crains qu'à la fin . . .

TAPINOIS.

Bon, c'eſt une pécore,
Une folle, qui court à ſa perte tout droit,
Et veut ſe ruiner à tel prix que ce ſoit.
Sans nous, mille fripons dont le monde fourmille,
Engloutiroient bientôt les biens de ſa famille ;
Et puiſque de ſes biens l'héritage abſolu
Au premier occupant ſemble être dévolu,

Autant vaut-il qu'il passe à ceux qui le méritent,
Et que d'honnêtes gens comme nous en profitent.

ISCARIOT.

C'est très-bien raisonné. Mais que diable est ceci?
Le président!

TAPINOIS.

Morbleu! que vient-il faire ici?

SCENE II.

ARISTE, FROSINE, TAPINOIS, ISCARIOT.

ARISTE *à Frosine.*

Quand elle aura dîné, tu viendras me l'apprendre.

FROSINE.

Je reviendrai bientôt.

ARISTE.

Et moi je vais l'attendre.

ISCARIOT *à monsieur Tapinois.*

Il vient apparemment ménager quelque accord.

TAPINOIS.

Il y perdra sa peine, ou je me trompe fort.

ARISTE *appercevant Iscariot.*

Ah! je vous trouve ici. C'est ce que je desire;
Et j'avois justement quatre mots à vous dire,
Monsieur le procureur.

ISCARIOT.

Monseigneur, ordonn

TAPINOIS *à Iscariot.*

Tâchez de lui tirer un peu les vers du nez;
Et quand il aura fait, vous viendrez m'en instrui

ARISTE *à Tapinois.*

Laissez-nous un moment, monsieur.

TAPINOIS.

Je me retire.

SCENE III.

ARISTE, ISCARIOT.

ARISTE.

Ça, maître Iscariot, parlons confidemment.

ISCARIOT.

Monseigneur....

ARISTE.

Couvrez-vous.

ISCARIOT.

Oh!

ARISTE.

Non, sans compliment.
Je prétens qu'avec moi vous soyez à votre aise.

ISCARIOT.

J'obéis donc.

ARISTE.

Fort bien. Or sus, ne vous déplaise,
Nous sommes seuls ici : convenez tout de bon
Que vous êtes, mon cher, un signalé fripon.

ISCARIOT.

Ah, ah, monſeigneur veut ſe divertir, je penſe.

ARISTE.

Point du tout, je vous parle en bonne conſcience.

ISCARIOT.

Monſeigneur, ſauf reſpect, je vous crois dans l'erreur.

ARISTE.

Je ſçais ce que je dis, monſieur le procureur :
Vous êtes un fripon. J'en ai preuve certaine ;
Et quand il vous plaira, pour vous tirer de peine,
Je vous en ferai voir ſur des faits très-conſtans,
De quoi vous faire pendre en quinze jours de temps.

ISCARIOT.

J'ai toujours exercé ma charge en galant homme,
Et pour homme de bien par-tout on me renomme.
Perſonne n'a jamais attaqué mon honneur.

ARISTE.

Mais ſi je l'attaquois par hazard ?

ISCARIOT.

Monſeigneur,
Je crois votre grandeur trop honnête & trop bonne,
Pour vouloir, ſans ſujet, faire tort à perſonne.
Quand on fait ſon devoir....

ARISTE.

Son devoir, malheureux?
Appellez-vous devoir le ministère affreux
D'un monstre, qui se fait, comme vous, un commerce
De vendre sa partie à la partie adverse;
De retenir chez lui sous de feintes raisons
Les titres & contrats des meilleures maisons,
Pour leur faire approuver, le poignard sur la gorge,
L'état exorbitant des comptes qu'il leur forge,
Qui ne rend rien qu'à force, & qui, le plus souvent,
Trafique nos papiers, les supprime, ou les vend;
Ou qui nous supposant, après de longs silences,
Des listes d'écriture, & de fausses dépenses,
Nous fait sauter souvent nos terres pour des frais
Qui nous sont inconnus, & qu'il ne fit jamais?
Ce sont-là de vos faits, monsieur le galant homme,
Que pour homme de bien en tous lieux on renomme;
Et c'est ce qu'on pourra peut-être au premier jour
Vous faire confirmer par arrêt de la cour.

ISCARIOT.

Si j'ai pû m'oublier dans ces cas d'importance,
Ce sera par hazard, ou par inadvertance:
Car pour le fond du cœur...

ARISTE.

Mon ami, croyez-moi:
Quand vous vous oubliez, vous sçavez bien pourquoi.

Mais au censeur public laissant cette matière,
Je veux bien de ma part vous faire grace entière,
Et vous donner encor, par pure charité,
Le temps de devenir homme de probité;
Pourvu que sans détour, feinte ni politique,
Par votre bouche ici la vérité s'explique.

ISCARIOT.

Monseigneur est le maître, & je tiens à bonheur
De pouvoir obéir en tout à monseigneur.

ARISTE.

Fort bien. Dites-moi donc franchement, je vous prie,
Avec l'homme qui sort, quel intérêt vous lie?
Quel commerce secret fait cette liaison?

ISCARIOT.

Etant le procureur de toute la maison....

ARISTE.

Procureur très-zélé sans doute, & très-fidèle.
Mais cette qualité vous autorise-t-elle
De venir en furet, & vous cachant de tous,
Chercher ces sacs d'argent que vous portez chez vous.
Et que vous rapportez avec un soin extrême,
Souvent le lendemain, quelquefois le jour même?
Quel diable de manége est-ce donc que cela?
Et que machinez-vous avec cet argent-là?

ISCARIOT.

Ce ſont commiſſions qu'en échange valide....

ARISTE.

Voilà du verbiage, & je veux du ſolide.
Parlons net; & ſongez que de votre rapport
En ce moment ſans plus dépend tout votre ſort.

ISCARIOT.

Ah, monſeigneur! Pardon. Vous ſçaurez toute choſe,
Pourvu que vos bontés en qui je me repoſe . . .

ARISTE.

Oui: je vous l'ai promis. Mais ſortez promptement:
On vient. Je vous joindrai chez moi dans un moment.

ISCARIOT.

J'eſpoir . . . .

ARISTE.

Suffit, vous dis-je. Allez chez moi m'attendre;
Mais point de verbiage, ou je vous ferai pendre.

SCENE IV.

EMILIE, FROSINE, ARISTE.

EMILIE *à Frosine.*

OUAIS! ce qu'il veut me dire est donc bien importa:

FROSINE.

Le voilà. Vous pourrez le sçavoir à l'instant.

ARISTE.

Dans une occasion qui peut troubler votre ame ;
Je ne vous viendrois pas importuner, madame,
Si mon dessein n'étoit de chercher avec vous,
Pour vous tranquilliser les moyens les plus doux.
Car enfin, quelque peine où de vos gens d'affaire
Vous expose aujourd'hui le conseil téméraire,
Et quelque décisif que puisse être l'arrêt
Par Dorante obtenu contre votre intérêt,
A ses premiers desseins il est toujours fidèle ;
Et pour moi, les devoirs d'une juste tutelle
Ne me défendent pas de tenter les moyens
De maintenir vos droits sans faire tort aux siens,
Et de chercher remède au malheur infaillible
Dont vous peut accabler un arrêt si terrible.

FROSINE.

Oui !

EMILIE.

Que voulez-vous dire ? Attendez, s'il vous plaît.
Que parlez-vous, monsieur, de Dorante & d'arrêt ?
Je ne vous entens point.

ARISTE.

Je n'en suis pas la cause.
Vos gens vous servent mal, si leur soin se repose
Sur ceux qui sont, madame, avec vous en procès,
De l'obligation d'en sçavoir le succès.

EMILIE.

Comment ? J'aurois perdu mon procès à ce compte ?

ARISTE.

Vous l'avez dit, madame. Et franchement, j'ai honte
D'être le messager d'un pareil accident.
Mais....

EMILIE.

Cela ne peut être. Holà ! Mon intendant,
Frosine.

FROSINE.

Il est sorti. Son zèle ailleurs l'emploie.

EMILIE.

Qu'on le fasse chercher. Il faut que je le voie.
Moi, perdre mon procès !

ARISTE.

Oui, madame ; & de plus
Moitié de votre terre & de vos revenus.

EMILIE.

Ce qui me fait parler n'eſt pas la conſéquence ;
C'eſt ſeulement l'affront, & le peu d'apparence
Que la Juſtice ait pû prendre la liberté
De manquer aux égards dûs à ma qualité.

FROSINE.

Franchement, la Juſtice eſt une mal-appriſe.

ARISTE.

Elle a tort, il eſt vrai. Mais c'eſt une mépriſe,
Dont le redreſſement ſe peut bien procurer,
Et que madame aura l'honneur de réparer,
En renouant les nœuds d'un hymen déſirable,
Et non moins qu'à Dorante, à Julie honorable.
Ne ſouſcrirez-vous point à ce conſeil prudent?

EMILIE.

Je ne puis rien régler, ſans voir mon intendant.

ARISTE.

Songez que le bonheur d'une telle alliance
Tarira tout procès & toute défiance ;
Qu'elle raffermira par d'éternels liens,
Vos communs intérêts, vos maiſons, & vos biens ;

u'également puissant dans la même province,
orante soutenu de la faveur du prince,
fera croître encor, par des liens si doux,
e respect infini que chacun a pour vous;
t qu'enfin d'une erreur de cent chagrins suivie
ous ferez le bonheur de toute votre vie.

EMILIE.

éclaircirai la chose avec mon intendant.

ARISTE.

é, madame, cet homme est-il si transcendant,
ue dans une occurence aussi simple, aussi claire,
ous ne puissiez sans lui rien régler ni rien faire?
e ses rares conseils examinez les fruits.
os fermes, vos châteaux sont à moitié détruits.
os receveurs par-tout volent & s'enrichissent,
andis que vos sujets de misère languissent.
ous dépensez beaucoup, vous ne manquez de rien:
ais on dit, & je crois le sçavoir assez bien,
ue sur vos revenus prenant argent d'avance,
s se trouvent toujours mangés à l'échéance.
e monsieur l'Intendant de son côté, dit-on,
'est pas fort scrupuleux sur le tour du bâton.
se conduit fort bien. Vous empruntez: il prête.
ous donnez: il reçoit. Vous vendez: il achete.
e n'en sçais rien encor, que sur le commun bruit:
ais j'en serai bientôt peut-être mieux instruit.

Enfin ce beau procès, dont la fatale issue
Rend si cruellement votre attente déçue,
Vous ne nous l'avez fait qu'à sa suggestion.
Hé, madame, un peu moins de résignation.
Modérez cet excès de confiance extrême,
Et tâchez d'arranger vos affaires vous-même ;
Ou du moins réglez-vous sur de meilleurs patrons.

EMILIE.

Avec mon intendant nous en consulterons.

ARISTE.

Ce sera donc aussi cet homme incomparable,
De qui le jugement auguste, vénérable,
Vous déterminera, madame, au compromis
Que de votre équité nous nous sommes promis ?

EMILIE.

Oui, fort bien. Avec lui nous pourrons tout conclure.

ARISTE.

Hé bien, j'en suis ravi, madame, je vous jure.
C'est aussi devant vous que je veux lui parler.
Attendant qu'il revienne, accordez-moi d'aller
Faire un tour seulement jusques à ma demeure,
Madame ; & je reviens au plus tard dans une heure.

SCENE V.

DRAMON, ARISTE, EMILIE, FROSINE.

ADRAMON.

ALTE-LA, s'il vous plaît, monsieur le président.

ARISTE.

ue voulez-vous, monsieur, avec cet air fendant?

ADRAMON.

ous êtes le tuteur de ce petit Dorante?

ARISTE.

tit, si vous voulez; mais d'humeur peu souffrante.
ue lui demandez-vous?

ADRAMON.

Dites-lui que demain
le veux, ventrebleu, voir l'épée à la main.

ARISTE.

our porter un cartel, le choix est assez rare.

EMILIE.

ans ma maison, marquis? Votre raison s'égare.

FROSINE.

antôt lorsqu'à l'oreille il vous parloit tout bas.
ous pouviez l'appeller avec moins de fracas.

ADRAMON.

Il eſt vrai, j'aurois pû lui parler face à face :
Mais le reſpect du ſexe a fléchi mon audace.

FROSINE.

Du ſexe? Mais vraiment depuis tantôt, je croi,
Nous n'en avons changé, ni madame, ni moi.

ARISTE.

Monſieur veut que par nous ſon affaire s'ébruite ;
Et c'eſt le vrai moyen d'en prévenir la ſuite.
En cela ſa prudence eſt louable.

ADRAMON.

Ah parbleu,
Meſſieurs les maréchaux la préviendront dans peu,
Ou par la mort . . .

ARISTE.

La choſe eſt aſſez apparente.
Vous prenez le bon biais. Mais ce pauvre Dorante,
Que vous a-t-il donc fait? & d'où vient ce courroux?

ADRAMON.

Ce qu'il m'a fait? Vraiment, mon cher, c'eſt bien à vo
D'interroger des gens de ma catégorie?

ARISTE.

Tout beau, petit jeune homme. Apprenez, je vous pr
Qu'un homme tel que moi peut vous interroger ;
Vous forcer de répondre, & même vous juger :

ue les gens comme nous ſont faits, lorſqu'ils s'aſſemblent,
our mettre à la raiſon les gens qui vous reſſemblent,
our arrêter le cours de leurs petits exploits,
our les faire obéir à la rigueur des loix,
t pour les châtier, quand par rodomontade,
s oſent d'un défi hazarder l'incartade.

ADRAMON.

h, me voilà perdu ! mon procès eſt tout fait.

EMILIE.

on, non, raſſurez-vous. Mais ſoyez plus diſcret.

ADRAMON.

ma valeur ici m'attire quelque affaire,
adame, je vous prie ....

ARISTE.

Il n'eſt pas néceſſaire,
onſieur: ſi quelque excès doit vous porter malheur,
: ſera d'imprudence, & non pas de valeur ;
oyez-moi. De ma part ayez l'eſprit tranquille:
s puérilités n'émeuvent point ma bile.
voudrois ſeulement que vous puſſiez ſçavoir
'un homme de votre âge, inſtruit de ſon devoir,
'apoſtrophe jamais ceux de mon caractère,
moins ſans prendre garde aux termes qu'il profère:
ne le nom de marquis dont je vous vois flatté,
in d'excuſer en vous une incivilité,

Vous oblige en un temps sage comme le nôtre,
D'être encor plus civil & plus poli qu'un autre :
Qu'un beau nom n'est qu'un mot, qu'on ne peut
Dans celui qui le traîne, au lieu de le porter ;
Et que si vos vertus n'ont rien qui le décore,
Vous le deshonorez plus qu'il ne vous honore :
Profitez de l'avis, pendant qu'il en est temps.

ADRAMON.

Ces messieurs de la robe ont des airs insultans ;
Et leur ame est toujours tristement occupée
Du pas qu'a devant eux la noblesse d'épée.

ARISTE.

La noblesse d'épée a le pas à bon droit ;
Et la robe sçait bien le respect qu'on lui doit
En ceux dont les talens, l'esprit, la politesse,
La sublime valeur, & l'exquise sagesse
Soutiennent dignement la haute qualité
Et le nom glorieux dont ils ont hérité.
Ils sont le ferme appui du trône de leurs princes
Le support de l'état, le salut des provinces,
Le refuge & l'appui de ceux d'un moindre rang,
L'exemple du public, & l'honneur de leur sang.
Nous révérons en eux leurs illustres ancêtres ;
Et le siécle a rendu justice à ces grands maîtres.
Mais sur ce que leur gloire offre encor à nos yeu
Ne nous figurons pas que nos nobles ayeux

: soient acquis le droit, acquérant la noblesse,
'illustrer après eux la honteuse mollesse
t l'inutilité d'un jeune fainéant.
n nain est toujours nain, quoique fils d'un géant:
a beau nous prôner son illustre naissance,
on rang, sa dignité, ses biens & sa puissance:
ous ces titres pompeux enflés avec excès,
nt autant de censeurs qui lui font son procès;
son frivole orgueil qui se les approprie,
'en fait aucun usage au bien de sa patrie,
: si par des vertus utiles à l'état,
ne distingue en lui le vrai noble du fat.

EMILIE.

discours est fort beau dans le sens qu'il expose:
ais j'en voudrois pourtant retrancher quelque chose.
noblesse a toujours son véritable prix.

ADRAMON.

ur moi, sans me vanter, je crois qu'en tout Paris
n'est point de seigneur à l'état plus utile.
ntretiens cent valets, tant aux champs qu'à la ville,
i se verroient forcés, sans mon secours certain,
voler les passans, ou de mourir de faim.

ARISTE.

ous feriez beaucoup mieux d'employer vos richesses
pouvoir soulager par d'utiles largesses
nt de gens de mérite & de capacité,
nt la vertu combat contre la pauvreté.

ADRAMON.

Ah, ah, par la sambleu, vous nous la baillez belle
Et je voudrois vous voir avec votre séquelle
De pauvres vertueux, d'honnêtes indigens !
Voilà de bons faquins, pour être honnêtes gens
Parlez-moi de cliens, dont le galant cortége
Puisse faire briller celui qui les protége ;
De grands garçons bien faits, & dont un grand se
Dans ses appartemens puisse se faire honneur,
Bien coëffés, bien campés, l'air fier, la jambe fi
Non de vos vertueux crottés jusqu'à l'échine,
Qui pour toute ressource, & pour tout entretie
N'ont que de beaux discours où l'on ne comprend
Je ne sçais pas comment ces visages sinistres
Peuvent être reçus ailleurs que chez des cuistres.

EMILIE.

Vous avez tort, marquis. Les Critognac & mo
Nous sommes toujours fait une suprême loi
De protéger les gens éminens en science,
Et d'exercer sur eux notre munificence.

ADRAMON.

Quoi donc ? Madame aussi veut me contrarier ?
Ah, ma foi, le discours commence à m'ennuye
J'en ai pris la migraine. Attendant qu'elle pass
Je vais me délasser avec mon cors de chasse.

EMILIE *à Ariste.*

Et moi, monsieur, je vais écrire, en attendant
L'honneur de vous revoir, avec mon intendant

SCENE

SCENE VI.

ARISTE, FROSINE.

FROSINE.

Avec son intendant. Voilà le fourbe insigne,
Ou si vous l'aimez mieux, le fiacre très-indigne,
Qui lui fera tout droit, si Dieu n'y met la main,
Du château de Bicêtre enfiler le chemin.

ARISTE.

Nous préviendrons ce coup. La cour dûement instruite
De l'imbécillité de toute sa conduite,
Lui nomme par l'Arrêt qu'elle vient de donner,
Un curateur chargé de la mieux gouverner;
Et bientôt, si Dorante avec elle s'allie,
Son bien ne sera plus en proie à sa folie.

FROSINE.

Mais pour en venir là, souffrez que franchement
J'ose vous dire ici mon petit sentiment,
Vous vous y prenez mal. Votre sage entremise
En solides raisons avec elle s'épuise:
Mais vouloir avec elle employer la raison,
C'est par le haut du toît commencer la maison.

Si vous ne donnez pas un peu dans sa chimère,
Vous ne ferez jamais que de l'eau toute claire;
Et monsieur Galbanon tout radoteur qu'il est,
Voulant nous seconder, & s'y tenant tout prêt,
Nous assistera plus avec son fanatisme,
Que vous, monsieur, avec tout votre platonisme.

ARISTE.

Le conseil est fort sage; & j'en veux profiter,
Adieu. L'heure me presse; & je dois me hâter.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, TAPINOIS.

EMILIE.

LUI-MÊME: il m'en a dit la première nouvelle.

TAPINOIS.

Vraiment, il pouvoit bien vous la donner fidelle.
Nul ne peut mieux que lui sçavoir ce qu'il en est,
Puisqu'il a lui tout seul fait & dicté l'arrêt.

EMILIE.

Lui?

TAPINOIS.

Je viens de sçavoir par une voie oblique,
Mais sûre, le détail de ce mystère inique.

Non, madame, jamais plus énorme attentat
N'a bouleversé l'ordre & les loix de l'état.
C'en est fait. Il n'est plus de foi, ni de morale.
Tout n'est que perfidie, injustice, cabale.
La fin du monde approche; & nous devons juger
Qu'en son premier chaos tout va se replonger;
Mais avant ce malheur, j'espère bien, madame,
Que nous aurons raison de cet arrêt infâme.
Il ne sera pas dit, qu'avec impunité
On ait bravé des gens de votre qualité.

EMILIE.

Ah! je sens tout l'affront où cet arrêt m'expose.
Mes ancêtres toujours ont soutenu leur cause
D'un air si triomphant & si victorieux:
Moi, je soutiens la mienne, & je la perds!

TAPINOIS.

Tant mieux!
La leur n'en deviendra que plus empoisonnée.
Je serois bien fâché que vous l'eussiez gagnée.

EMILIE.

Dorante enleveroit mes terres!

TAPINOIS.

Oh que non!
La sienne sautera, madame, j'en répon.
Ils sont fiers maintenant, ils ont le vent en poupe.
Mais nous allons bientôt les voir, eux & leur troupe,

ttertés, confondus, rempans, humiliés,
our obtenir pardon, se jetter à vos piés.
oint de compassion, madame, je vous prie:
ne faut point ici se montrer attendrie.
aissez-nous seulement le temps de débrouiller
a requête civile où je vais travailler:
ès demain vous verrez leur fierté bien docile.

EMILIE.

uel mot avez-vous dit? La requête civile?
e terme est-il François? Je ne l'entens pas bien.

TAPINOIS.

e terme-là, madame, exprime e moyen
u'on a de prévenir la lésion énorme
'un arrêt abusif rendu contre la forme:
'un arrêt qui choquant par un détour subtil...

EMILIE.

h, j'entens: d'un arrêt malhonnête, incivil,
lessant dans la forme, & choquant dans le style.

TAPINOIS.

n en revient alors par requête civile.

EMILIE.

ui, je comprens. Allons vîte, mon cher ami,
requête civile.

TAPINOIS.

On n'est pas endormi,
adame; on y travaille. Et comme en cette affaire
argent comptant sur-tout nous sera nécessaire,

Pour ne manquer à rien, je vous ai fait chercher
Neuf à dix mille francs, que vous allez toucher.
Le bon Iscariot a trouvé cette somme.
Vous l'allez voir ici d'abord.

EMILIE.

C'est un bon homme;
Et nous devons beaucoup à ses soins empressés.

TAPINOIS.

Le bien de vous servir nous récompense assez.
Au reste, mon avis est que sans plus attendre,
Par l'hymen du marquis vous vous fassiez un gendre,
Dont le nom, le crédit, les biens, la parenté
Puisse encor de vos droits appuyer la bonté.
Votre nom peut beaucoup. Mais deux grands noms ens
Font encor plus d'effet, quand l'hymen les assemble
Outre que dans le rang où le ciel vous a mis,
Il n'est rien de si saint que ce qu'on a promis.
Le temps vole, madame, & ses vicissitudes
Nous exposent sans cesse à mille incertitudes.
Si cette occasion alloit nous échapper,
Par quelle autre d'ailleurs pouvoir nous ratraper
Dans ce siécle fatal, où la roture altière
De tant de noms brillans offusque la lumière?

EMILIE.

Mais m'assurez-vous bien que ce jeune marquis
Soit véritablement d'un sang assez exquis,

ez pur, pour pouvoir couler sans indécence
:e le chaîte sang qui m'a donné naissance ?

TAPINOIS

nment ? Me croyez-vous assez entreprenant,
dame, ou pour mieux dire, assez impertinent,
r exposer ici l'éclat d'un vain phantôme
yeux les plus perçans qui soient dans le royaume?
eroit l'action non seulement d'un fat,
s d'un sieffé marouffle & d'un franc scélérat.
non : ma conscience & mon honneur, madame,
nettent, grace au ciel, à couvert d'un tel blâme.
de mes propres yeux tout vû, tout avéré ;
ous pouvez tenir comme un fait assuré,
je vous offre un sang chaîte comme une hermine,
i pur dans son cours que dans son origine ;
'il n'est point en France, excepté votre nom,
om plus distingué que celui d'Aramon.
nsieur de Galbanon, qu'on peut par ses lumières
rder comme un aigle en ces doctes matières,
ni m'a bien voulu confier son travail,
: en fera, madame, un plus ample détail.
un homme d'honneur, & dont la conscience
e tout au moins la profonde science.
peut bien hardiment s'en rapporter à lui.
ous certifiera que des grands d'aujourd'hui
nulle exception ce marquis est l'élite,
dame ; & qu'un seigneur d'un rang & d'un mérite

Si généralement dans le monde applaudi
Peut répandre sur vous...

EMILIE.

Il est bien étourdi:
Mais que ne fait-on pas, quand on est condamnée
A soutenir l'honneur du rang où l'on est née!

SCENE II.

ARISTE, EMILIE, TAPINOI

ARISTE.

JE suis ravi, madame....

TAPINOIS *à part.*

Encor ce présiden

ARISTE.

De vous trouver enfin avec votre intendant.

TAPINOIS *à part.*

Que cherche-t-il encor?

ARISTE.

Vous allez de son zèle
Recevoir tout-à-l'heure une preuve nouvelle.

TAPINOI

TAPINOIS *à part.*

La peste soit de l'homme !

EMILIE.

Il n'en faut pas douter.

TAPINOIS *à part.*

Le diable l'a bien fait pour me persécuter.

ARISTE.

Mais avant tout, sçachant que sur votre promesse
Vous cherchiez environ trois mille écus espèce,
Pour acquitter les frais, tant présens qu'à venir,
Du procès que monsieur vous a fait soutenir,
J'ai cru vous obliger, en vous trouvant un homme
Qui vous pût en pur don remettre cette somme,
Sans billet, sans écrit, sans obligation,
Par forme seulement de restitution.

TAPINOIS *à part.*

Qu'est-ce à dire?

EMILIE.

Ces mots sont pour moi lettre close.

ARISTE.

Il faut donc plus au net vous éclaircir la chose.
Entrez Iscariot.

SCENE III.

ISCARIOT, EMILIE, ARISTE, TAPINOIS.

TAPINOIS *à part.*

AH! me voilà perdu.

ARISTE *à Tapinois.*

Qu'avez-vous donc, monsieur? Vous semblez confon

TAPINOIS.

Beaucoup d'autres que moi le seroient à ma place, Monsieur, & franchement ce mystère me passe.

ARISTE.

On va vous l'expliquer. Parlez, Iscariot.

TAPINOIS *bas à Emilie.*

Madame, tout ceci me paroît un complot. Prenez garde.

EMILIE.

Il suffit.

ISCARIOT *tirant deux bourses de ses poches.*

Ces deux bourses jumelles

Renferment....

TAPINOIS *à part.*

Ah! perfide.

ISCARIOT.

En espéces nouvelles,
Neuf mille six cens francs, que m'a tantôt comptés
Monsieur votre intendant, pour vous être prêtés,
Madame; & que j'aurai l'honneur de vous remettre,
En me faisant par lui rendre ma contre-lettre.

EMILIE.

Comment?

TAPINOIS *bas à Emilie.*

Comprenez-vous quelque chose à ceci,
Madame?

EMILIE.

Vraiment non.

ARISTE *à Iscariot.*

Continuez.

ISCARIOT.

Voici
De plus onze billets faits de votre écriture,
Madame, & revêtus de votre signature,
Par lesquels il appert que vous me redevez
Vingt & un mille écus par vos ordres levés

En termes différens, avec les arrérages
Réduits au denier vingt, non compris les courtages
Sur lesquels je renonce à tous titres & droits,
Et que je m'offre aussi toutes & quantes fois
De vous restituer, sur semblable décharge
De toute contre-lettre exigée à ma charge.

TAPINOIS *bas à Emilie.*

La tête à ce bon homme a tourné, je le voi.

EMILIE.

Contre-lettre ! ce mot est de l'hébreu pour moi.

ARISTE.

Par cet échantillon de manéges honnêtes,
Madame, vous voyez en quelles mains vous êtes.

TAPINOIS *à Emilie.*

Le fourbe !

EMILIE *à Ariste.*

En tout cela, monsieur, je ne vois bien
Qu'un galimatias, où je ne comprens rien.

ARISTE.

Ce sont choses pourtant qui semblent assez claires.

TAPINOIS *bas à Emilie.*

Voyez comme il s'y prend pour brouiller les affaires.

EMILIE *à Iſcariot.*

Mais dites-moi, bon homme, où pouvez-vous prêcher
Tous les contes qu'ici vous venez nous prêcher ?

ISCARIOT.

Ce ſont des vérités. J'en gémis. Mais, madame,
De leur aveu dépend le ſalut de mon ame ;
Monſieur le Préſident m'a ſçu par ſa bonté
Remettre au bon chemin dont j'étois écarté.

TAPINOIS *bas à Emilie.*

Je vous le diſois bien : ſa tête eſt dérangée.

EMILIE.

Pauvre homme ! en vérité j'en ſuis toute affligée.

TAPINOIS *bas à Emilie.*

Un Préſident peut tout ſur ces petites gens ;
Et ſon nom ſeul ſuffit pour leur troubler le ſens.

EMILIE *à Iſcariot.*

Allez, mon bon ami, vous n'êtes pas tranquille,
Couchez-vous. Le ſommeil vous ſera plus utile.

ISCARIOT.

Madame....

ARISTE.

Obéiſſez : les faits ſont démêlés,
Je ſuis content. Suffit.

EMILIE.

Allez, bon homme, allez.

SCENE IV.

EMILIE, ARISTE, TAPINOIS.

EMILIE.

En vérité, monsieur, souffrez que je vous die
Que c'est un peu trop loin pousser la comédie ;
Et que vous auriez pû dans cette occasion
Montrer plus de franchise & de discrétion.
Qu'a de commun cet homme & sa foible cervelle
Avec l'ajustement qui chez moi vous appelle ?
Et qu'étoit-il besoin de m'avoir amené
Un pauvre malheureux dont l'esprit a tourné,
Pour consumer un temps beaucoup plus cher, sans dou
En alibi-forains où nous ne voyons goute ?

ARISTE.

Si vous ne voyez rien dans ce qu'on vous fait voir,
C'est vraisemblablement faute de le vouloir :
Car pour monsieur & moi, sans vous faire d'injure,
Nous y voyons tous deux fort clair, je vous assure.
N'est-il pas vrai, monsieur ? Parlez. Répondez-moi.

TAPINOIS.

Je sçais trop le respect, monsieur, que je vous doi ;
Et n'ai garde d'oser m'écarter de ma sphère,
En répliquant à gens de votre caractère.

ARISTE.

Mais ce qu'a dit cet homme, est-il faux, est-il vrai ?

TAPINOIS.

Quand vous parlez, je dois me taire, & je me tai.

ARISTE.

A-t-il reçu de vous les sommes qu'il expose ?

TAPINOIS.

Madame, qui m'entend, sçait le vrai de la chose.

ARISTE.

Est-ce de ses deniers ? Répondez, s'il vous plaît.

TAPINOIS.

Madame peut vous dire au vrai ce qu'il en est.

ARISTE.

Qui donc en a tiré l'intérêt usuraire ?

TAPINOIS.

Quand madame est ici, c'est à moi de me taire.

ARISTE.

Ce n'est pas-là répondre ; & ces tours de Normand
Ne vont point au sujet. Répondez clairement :
Sinon....

EMILIE.

Et de quel droit prenez-vous la licence
D'interroger ici mes gens en ma présence,
Monsieur ? En vérité, je vous trouve fort bon
De vous donner ces airs de maître en ma maison.

Je vois bien ce que c'eſt. Par ces ruſes vulgaires,
Vous voulez me priver de tous mes gens d'affaires.
Vous croyez par l'effet d'une fauſſe terreur,
Rendre l'Intendant fou comme le Procureur,
Afin que n'ayant plus ni conſeil, ni défenſe,
Vous puiſſiez mieux compter ſur mon obéiſſance;
Et trouver moins d'obſtacle à me lier les mains.

TAPINOIS *bas à Emilie.*

Ah! que vous avez bien pénétré leurs deſſeins,
Madame!

EMILIE.

Et tout le fin de ce beau badinage
N'eſt que pour retarder ou rompre un mariage,
Dont vous craignez la gloire & l'illuſtration,
Et qui pourroit bientôt par l'étroite union
Des titres du Marquis à mes titres ſuprêmes,
Vous faire encor rentrer plus avant en vous-mêmes.
Mais ces détours groſſiers bravent trop mon courroux.
C'en eſt fait; & je romps tout commerce avec vous.

ARISTE.

Pardonnez ſi mon zèle avec aſſez d'adreſſe
N'a pas ſçu ménager votre délicateſſe.
C'eſt ma faute, madame, & j'euſſe fait bien mieux
De le prendre d'un ton un peu moins ſérieux.
J'ai tort; & déſormais un ſemblable reproche...

SCENE V.

GALBANON, FROSINE, EMILIE, ARISTE, TAPINOIS.

FROSINE.

C'Eſt monſieur Galbanon, madame.

EMILIE.

Qu'il approche.

M. GALBANON.

Depuis tantôt par votre ordre arrêté,
Toujours attendu votre commodité,
Dame, pour finir, vous en croyant preſſée,
Seigneurs Adramon l'hiſtoire commencée;
Je viens m'informer ſi c'eſt votre deſſein
De pourſuivre la choſe, ou d'attendre à demain.

EMILIE.

Non, pourſuivez, monſieur, pourſuivez. Le temps preſſe;
Finir au plutôt mon honneur m'intéreſſe;
Je veux que monſieur, puiſqu'il ſe trouve ici,
Mes juſtes motifs ſoit par vous éclairci:
Et il ſe juge lui-même, & puiſſe en aſſurance
De ſon choix & du mien faire la différence.

ARISTE.

Elle eſt grande ſans doute ; & vous avez raiſon,
Madame. Je n'y fais nulle comparaiſon.
Mais ma préſence ici ne fait rien à la choſe :
Je vous laiſſe.

EMILIE.

Non, non, demeurez ; & pour cau

TAPINOIS *bas à Emilie.*

Eh ! laiſſez-le partir, puiſque c'eſt ſon deſir,
Madame.

EMILIE.

Non, je veux en avoir le plaiſir,
Monſieur entendra tout.

ARISTE.

Mais il eſt ridicule.

FROSINE.

Nous vous tenons. Il faut avaler la pillule.

ARISTE.

Hé bien, puiſqu'on le veut, ſoutenons donc l'aſſau

TAPINOIS *bas à M. Galbanon.*

Ne dites rien au moins . . .

M. GALBANON.

Je dirai ce qu'il faut.

EMILIE.

Mettez-vous près de moi. Bon. Reprenons l'affai
Dès ſon commencement. C'eſt le point néceſſaire.

M. GALBANON.

oncques, pour retourner à mon premier propos....

EMILIE.

rt bien.

M. GALBANON.

J'aurai l'honneur de vous dire, en deux mots,
au temps de Sigismond, la princesse Marie....

TAPINOIS *à part.*

le fat !

M. GALBANON.

Héritiere & reine de Hongrie,
ant eu le malheur de perdre ses états
ns l'expédition de Charles de Duras,
nfia ses joyaux, bagues & pierreries
tre les mains d'un Juif, qui, par ses industries,
it cacher au tyran ce dépôt de haut prix.

EMILIE.

quelle année ?

M. GALBANON.

En mil trois cens quatre-vingt-six.

EMILIE.

date me paroît d'antiquité moyenne.

M. GALBANON.

brave Sigismond, mari de cette reine,

La rétablit bientôt sur son trône natal.
Mais, à vous dire vrai, le Juif en usa mal.
Car au lieu de lui rendre en serviteur fidèle,
Ces trésors précieux qu'il avoit reçus d'elle,
Il les emporta tous sans en rien oublier,
Et chez les ennemis s'alla réfugier;
Ce qui ne lui fit pas grand honneur, à tout prend

FROSINE.

Ah le traître de Juif! Je voudrois le voir pendre.

M. GALBANON.

Mais son fils fut plus sage. Il vint avec son bien
S'établir en Provence, où s'étant fait Chrétien,
Il acquit quantité de terres auprès d'Arles;
Et s'étant fait connoître à la cour du roi Charles,
Pour le débarbouiller de son premier limon,
Changea son nom d'Esdras en celui d'Adramon.

TAPINOIS *à part.*

Je suis mort.

EMILIE.

Comment donc? C'est-là cette origi
Dont vous vantiez ....

TAPINOIS.

Ce sont contes qu'il imagi
Et...

M. GALBANON.

Corbleu, parlez mieux. J'ai les piéces sur mo
Vous les avez pû voir; & les voici.

FROSINE.

Ma foi,

us allons enterrer ici la synagogue.

ARISTE.

este vaudra mieux. Suivons le catalogue.

M. GALBANON.

. Le reste est fort bon.

EMILIE.

Ah! je n'ai pas besoin

on me dise le reste. Epargnez-vous ce soin.

Juif! Ah juste ciel, quelle honte à ma gloire!

'est vous, scélérat, qui, m'en faisant accroire,

osiez ma maison à cet affront sanglant?

TAPINOIS.

lame, en vérité....

EMILIE.

Taisez-vous, insolent,

ez de ma présence, & craignez ma colère.

TAPINOIS *en sortant.*

hien de procureur! & traître d'antiquaire!

EMILIE *à Ariste.*

monsieur, montrez-vous sensible à ma douleur;

plore votre appui. Vengez-moi d'un voleur,

fripon, d'un ingrat, dont le noir artifice

soit à mon honneur cet affreux précipice.

s avez par vous-même avéré ses forfaits,

ARISTE.

Vous en aurez justice, & je vous le promets.
Remettez-vous, Madame.

EMILIE.

Un Juif dans ma fami

ARISTE.

Nous réparerons tout. Calmez-vous.

SCENE VI.

JULIE, EMILIE, ARISTE, FROSIN
M. GALBANON.

EMILIE.

AH, ma fille,
Sçavez-vous quel malheur nous venons d'échappe

FROSINE.

La tribu d'Ephraïm a pensé nous gripper.

ARISTE.

Or ça, puisque le ciel à présent vous éclaire,
Je crois que tout d'un temps nous ne sçaurions mi
Que de régler enfin le sort de deux amans
L'un pour l'autre touchés des mêmes sentimens.
Madame, consentez qu'un chaste hymen allie
Le destin de Dorante à celui de Julie.

EMILIE.

e Dorante? Quoi donc, ma fille en sa faveur
roit-elle sans moi disposé de son cœur ?

JULIE.

cœur, vous le sçavez, est son maître suprême.
dame, & ne reçoit d'ordre que de lui-même.
is si le mien dépend d'un empire si doux,
çais trop que mon sort ne dépend que de vous.

FROSINE.

ons. Votre tendresse est si compatissante,
dame. Un petit mot pour ce pauvre Dorante.

EMILIE.

çais qu'il est aimable, & je l'estime fort.
is je voudrois . . .

ARISTE.

Par-là tout se trouve d'accord.
hymen rompt le cours à toute procédure,
Dorante est d'un sang . . . .

EMILIE.

Et voilà l'enclouûre.
eux sçavoir s'il est d'antique race, ou non.

FROSINE.

en est? Demandez à monsieur Galbanon.

EMILIE.

-il examiné sa généalogie?

M. GALBANON.

, sans doute; & de plus, par la chronologie
Dorante, madame, a des rois pour ayeux,

EMILIE.

Des rois, lui?

M. GALBANON.

Oui, madame; & qui plus eſt, des dieux.
Il deſcend de Doris, mere des Néréïdes.
Neptune, ſouverain des royaumes humides,
Ayant vû cette nymphe, en eut les yeux férus;
De leur amour nâquit un fils nommé Dorus,
Qui ſur les Doriens établit ſa puiſſance;
Et chez ces Doriens Dorante a pris naiſſance.

ARISTE.

Oui: Dorante, Dorus. Quel auteur dit cela?

M. GALBANON.

Héſiode, Strabon, Pomponius Méla,
Qui prouvent tous en grec, ſans parler de vingt autr
Que ſes ayeux étoient adorés par les nôtres.

EMILIE.

Voilà, ſans doute, un titre antique & régulier.
Critognac & Dorus peuvent bien s'allier.

ARISTE.

Vous êtes donc contente, enfin?

EMILIE.

Oui, très-conten
Cet hymen convient fort.

SCÈ

SCENE DERNIERE.

DORANTE, EMILIE, JULIE, ARISTE, M. GALBANON, FROSINE.

EMILIE.

APprochez-vous, Dorante; je vous donne ma fille. Allez : soyez heureux.

DORANTE.

Ah, madame! je suis au comble de mes vœux.

ARISTE.

Au reste, vous sçaurez que le roi, par sa grace,
Considérant l'éclat de votre antique race ;
Et voulant épargner à votre dignité
Les détails indécens & l'incommodité
Où vous exposeroit la bourgeoise conduite
De vos biens, revenus, affaires & leur suite :
Pour votre gloire, ainsi que pour votre intérêt,
Dans la cour de ses Pairs a fait rendre un arrêt,
Qui commet, établit, dénomme un Commissaire,
Pour y mettre en son nom la régle nécessaire
Et que Sa Majesté s'est rapportée à moi
Des nobles fonctions de cet illustre emploi.

EMILIE.

Sa Majesté me fait une faveur extrême ;
Et j'irois volontiers lui témoigner moi-même
Combien je suis sensible à ce bienfait royal,
Sans l'inconvénient du cérémonial.

ARISTE.

Comment donc ?

EMILIE.

Eh, mon Dieu, ce mot vous doit suffire.
Nous avons un grand roi. Mais sa cour, à vrai dire,
A des distinctions fort tristes, à mon goût.

ARISTE.

J'entens. Vous n'aimez pas à vous tenir debout.
Hé bien, en attendant que sa bonté propice
Vous ait du tabouret accordé la justice,
J'irai de votre part lui faire compliment.

EMILIE.

Ce soin m'obligera, monsieur, infiniment.
Dites-lui que je suis sa très-humble servante,
Et que ma fille aussi doit épouser Dorante,
Descendant de Dorus, né des Dieux anciens,
Petit-fils de Doris, & roi des Doriens.

FIN.

LA MANDRAGORE,

COMÉDIE.

Tirée de l'Italien de Machiavel.

ACTEURS.

LE DOCTEUR CACARELLE.
LUCRECE, *sa femme.*
SOSTRATE, *mere de Lucrece.*
LEANDRE, *amant de Lucrece.*
SERIGANI, *homme d'intrigues.*
COVIELLE, *valet de Léandre.*
FRERE TIMOTHÉE, *moine.*
UNE DÉVOTE.

La Scène eſt à Florence.

LA
MANDRAGORE,
COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, COVIELLE.

LEANDRE.

VIENS-çà, Covielle. J'ai deux mots à te dire.

COVIELLE.

Je voici.

LEANDRE.

Tu as été surpris de me voir partir de Paris si précipitamment ; & je pense que tu ne l'es pas moins de me voir oisif depuis un mois à Florence.

COVIELLE.

Vous dites vrai.

LEANDRE.

Si j'ai différé jusqu'ici à te mettre dans ma confidence, ce n'est pas que je me sois défié de ta fidélité ; mais c'est que je suis persuadé que pour tenir une chose secrette, il est bon de n'en rien dire sans nécessité. Présentement que je puis avoir besoin de toi je veux t'expliquer de quoi il est question.

COVIELLE.

Un valet ne doit point s'ingérer des affaires de son maître : mais quand le maître trouve à propos de lui en faire part, son devoir est de l'écouter & de le servir loyalement. J'ai toujours pratiqué cette maxime, & j'espère ne m'en point écarter à l'avenir.

LEANDRE.

Je le crois. Tu m'as bien oui dire une centaine de fois (& il n'y aura pas grand mal, quand je te le redirai pour la cent & uniéme) qu'ayant perdu mon pere & ma mere à l'âge de dix ans, mes tuteurs m'envoyerent à Paris, où j'en ai passé vingt, trouvant plus de sûreté à y rester que dans l'Italie, désolé

uis dix ans par les guerres que le roi Charles a
mmencé d'y porter.

COVIELLE.

La chose est ainsi.

LEANDRE.

t comme mon bien se trouvoit vendu, à la ré-
e de ma maison, je pris le parti de rester en
nce, où j'ai passé mes dix dernières années le
s heureusement du monde.

COVIELLE.

e sçais cela.

LEANDRE.

e partageois mon temps entre l'étude, le plaisir
es affaires; & cela de façon que l'une ne nui-
point à l'autre. Je vivois n repos, appliqué à
mettre bien avec tout le monde, & à n'offenser
onne: ami du bourgeois, du gentilhomme, du
yen, de l'étranger, du pauvre & du riche.

COVIELLE.

'est la vérité.

LEANDRE.

ans ce temps-là, la fortune jalouse de mon bon-
fit arriver à Paris un certain Camille Calfucci.

COVIELLE.

commence à me douter de quelque chose.

LEANDRE.

Il venoit souvent manger chez moi avec d'aut
Florentins. Un jour la conversation tomba su
beauté des femmes d'Italie & de France ; & com
j'étois trop jeune, quand je partis d'Italie, p
pouvoit entrer dans leur dispute, un autre Floren
prit parti pour les Françoises contre Camille, q
après bien des discours de part & d'autre, s'avis
dire enfin, que quand toutes les Italiennes seroi
des monstres, il avoit une parente, qui toute s
étoit capable de soutenir leur réputation.

COVIELLE.

Je vois clair présentement.

LEANDRE.

Il nous dit qu'elle s'appelloit Lucrece, femm
docteur Cacarello Calfucci, & nous en donn
portrait si achevé, nous fit de si surprenans él
de sa beauté, de ses graces, de toute sa person
que tout le monde resta immobile d'étonneme
& moi, de ce moment-là, il me prit un si fur
desir de la voir, que sans plus songer ni à la gue
ni à la paix, je pris la résolution de venir ici, où
trouvé Lucrece encore au-dessus de sa renomm
& maintenant je suis à tel point tourmenté du d
de jouir de ses bonnes graces, que je ne sçais à
saint me vouer.

COVIEL

COVIELLE.

Si vous m'aviez dit cela à Paris, je vous aurois donné un bon conseil : mais de l'heure qu'il est, je n'ai rien à vous dire.

LEANDRE.

Je ne t'ai pas fait cette confidence, pour te demander ton avis : mais afin de te mettre en état de me seconder dans l'occasion.

COVIELLE.

Je suis prêt à tout. Qu'espérez-vous faire ?

LEANDRE.

Hélas, je ne sçais. Tout me désespère. Son naturel premierement, honnête & peu porté à la galanterie, son mari, qui est riche & complaisant à tout qu'elle souhaite. Quoique ce ne soit plus un jeune homme, il ne peut pas néanmoins passer pour vieux. D'ailleurs, elle n'a ni parente, ni voisine, avec qui elle fasse aucunes parties, point de femme d'intrigues qui ait accès dans sa maison, point de domestique qui ne tremble devant elle : de façon qu'elle est entiérement à couvert de toutes tentatives.

COVIELLE.

Ce n'est donc pas la peine de rien tenter.

LEANDRE.

Ho, doucement. On vient à bout des affaires les

plus difficiles; & en amour il n'y a point d'espérances si frivoles, qu'une ferme résolution ne puisse rendre efficaces.

COVIELLE.

Oui : mais ces espérances, qui vous les fait concevoir ?

LEANDRE.

Deux choses. L'une, la simplicité du seigneur Cacarelle, qui, quoique docteur, est, sans contredit l'homme le plus ingénu & le plus imbécille de Florence. L'autre, l'extrême envie qu'ils ont d'avoir des enfans. Le bon homme, qui est fort à son aise se voyant sans lignée depuis six ans qu'il est marié a un desir si désespéré d'en avoir, qu'il s'en meurt aussi-bien qu'elle. J'aurois encore une autre corde, mon arc, qui est la mere de Lucrece; c'étoit un commere en son temps : mais, par malheur, elle n'a besoin de rien.

COVIELLE.

Avez-vous déjà entamé quelque négociation ?

LEANDRE.

Oui : mais peu de chose.

COVIELLE.

Et quoi encore ?

LEANDRE.

Tu connois Sbrigani, qui vient tous les jours dîner chez moi. Ce drôle-là étoit en premier lieu courtier de bonnes fortunes; & depuis il s'eſt adonné à écumer les cuiſines d'autrui. Et comme il eſt bon compagnon, le docteur a fait avec lui grande ſociété. Sbrigani le tolere, & en tire volontiers quelque argent de fois à autre. J'ai fait amitié avec lui. Je l'ai intéreſſé dans mon amour; & il m'a promis de m'aider de tout ſon pouvoir.

COVIELLE.

Juſqu'à préſent que vous a-t-il promis?

LEANDRE.

Il s'eſt chargé de perſuader au docteur, qu'il faut envoyer ſa femme aux bains dans ce mois de Mai.

COVIELLE.

Qu'arrivera-t-il de-là?

LEANDRE.

Ce qui en arrivera? Je trouverai peut-être moyen par-là de faire connoiſſance avec elle. Dans ces ſortes d'endroits on ne penſe qu'à s'amuſer. J'y menerai avec moi tout ce qui peut contribuer à la joie. Je n'oublierai rien pour paroître magnifique. Je ferai en ſorte de m'inſinuer auprès de ſon mari & auprès d'elle. Une choſe en amène une autre: le temps vient à bout de tout.

COVIELLE.

Cela me plaît assez.

LEANDRE.

Sbrigani m'a quitté ce matin pour aller entretenir le seigneur Cacarelle ; & j'attens de ses nouvelles.

COVIELLE.

Les voici ensemble.

LEANDRE.

Je veux m'éloigner, afin de prendre mon temps pour parler à mon homme, quand le docteur s'en sera allé. Va-t-en au logis. Je t'avertirai, si j'ai besoin de toi.

SCENE II.

LE DOCTEUR, SBRIGANI.

LE DOCTEUR.

JE vois bien que tu as raison ; & je raisonnois de tout cela hier au soir avec ma femme. Elle me doit rendre réponse aujourd'hui : mais, à te parler franchement, je ne vais pas là de bon cœur.

SBRIGANI.

Pourquoi cela ?

LE DOCTEUR.

Parceque je n'aime pas à m'écarter de mon nid ; & puis de se transplanter avec une femme, des valets, un ménage, cela est trop embarrassant. De plus, je parlois hier à quelqu'uns de ces médecins : l'un me disoit d'aller à Saint-Philippe, l'autre aux eaux de la Porette, l'autre ici, l'autre là. Veux-tu que je te dise ? Je crois que tous ces docteurs-là sont des ânes, qui n'y voient que par le trou d'une bouteille.

SBRIGANI.

Je crois que de tout cela, c'est la transmigration qui vous tient le plus au cœur ; car vous m'avez la mine de n'être pas accoutumé à perdre de vûe le clocher de votre paroisse.

LE DOCTEUR.

Tu te trompes. Dans ma jeunesse j'étois un drôle alerte, toujours par voie & par chemin. Sçais tu bien qu'il n'y avoit pas une foire à Prato, où je ne me trouvasse ? J'ai vû tout ce qu'il y a de châteaux autour de Florence, tel que tu me vois ; & je te dirai bien autre chose : j'ai été à Pise & à Livourne, moi qui te parle.

SBRIGANI.

Malepeſte. Vous avez donc vû la mer ?

LE DOCTEUR.

Oui, je l'ai vûe ?

SBRIGANI.

Eſt-elle plus grande que l'Arne ?

LE DOCTEUR.

Bon ! Plus de quatre fois, plus de ſix, plus de ſept, Dieu me pardonne. Tien : imagine-toi qu'on ne voit que de l'eau, & puis encore de l'eau, & toujours de l'eau.

SBRIGANI.

Je ſuis ſurpris, comme ayant vû tant d'eau, vous ayez ſi grande peur du bain.

LE DOCTEUR.

Ahi, que tu es idiot ! Tu t'imagines que ce n'eſt rien, que de déménager toute une maiſon. Cela ne va pas comme ta tête : mais cependant j'ai tant d'envie d'avoir un petit enfant, qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour cela. Informe-toi. Demande où il faut aller pour le mieux ; & ſi on ne peut pas faire autrement, nous irons où l'on voudra, ma femme & moi.

SBRIGANI.

C'eſt bien dit ; allez, ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

SBRIGANI, LEANDRE.

SBRIGANI.

JE crois que sous le ciel on ne trouveroit pas un plus sot, ni un plus heureux homme que celui-là. Il est riche : il a une femme belle, sage, bien morigénée; une femme capable de gouverner un royaume. Pour moi, je trouve qu'on a grand tort de dire, que Dieu fait les hommes, & que les hommes s'apparient; car on ne voit autre chose que des maris bien civilisés qui ont de sottes bêtes de femmes; & des femmes bien apprises, qui ont des maris impertinens : mais ce qu'il y a de bon, c'est que l'impertinence de celui-ci avancera les affaires de Léandre. Mais le voici lui-même.

LEANDRE.

Je t'ai vû avec le docteur; & j'attendois qu'il partît pour sçavoir où nous en sommes.

SBRIGANI.

Vous sçavez quel homme c'est, irrésolu, timide : il a toutes les peines du monde à se résoudre de quit-

ter Florence. Je l'ai un peu réchauffé, & j'espére que nous en viendrons à bout : mais quand nous serons-là, je ne sçais si nous en ferons mieux nos affaires.

LEANDRE.

D'où vient ?

SBRIGANI.

Que sçais-je? Vous sçavez qu'à ces bains on trouve des gens de toutes façons ; & il pourroit par hazard s'y rencontrer tel homme à qui madame Lucrece plairoit comme à vous, qui seroit plus riche que vous, & qui auroit meilleur air que vous ; de maniére que vous risquez ou de battre les buissons pour autrui, ou que la concurrence des rivaux ne la rende plus difficile, ou que s'apprivoisant avec le monde, elle ne prenne du goût pour quelqu'autre que vous.

LEANDRE.

Tu dis vrai. Mais que faire ? Quel parti prendre ? Il faut bien que je tente quelque entreprise, quelque grande, quelque périlleuse, quelque désespérée qu'elle puisse être : j'aime mieux mourir que de vivre comme je vis. Si je pouvois dormir la nuit, si je pouvois manger, si je pouvois me distraire en voyant le monde, s'il m'étoit possible enfin de trouver le moindre soulagement, je prendrois patience. Mais le mal est sans remède ; & si je n'étois bercé de quelque espérance, je serois un homme mort.

ourir pour mourir, je n'ai rien à ménager, & je craindrai point de prendre les résolutions les is outrées & les plus extravagantes.

SBRIGANI.

Doucement. Modérez votre impétuosité.

LEANDRE.

Je me modère : mais en me modérant, il me Se mille pensées tragiques par la tête. C'est pour- oi tenons-nous en au parti des bains ; ou cher- ns-en quelqu'autre qui puisse me repaître de lque espérance, soit réelle, soit chimérique, & m'empêche de sécher comme je fais d'angoisse l'inquiétude.

SBRIGANI.

'est bien dit. Je suis votre homme.

LEANDRE.

coute. Je sais que ceux de ta profession ne font beaucoup de conscience de se moquer d'autrui. s je ne pense pas que tu veuilles me mettre au ; de tes dupes, d'autant que je suis homme à n appercevoir ; & en ce cas-là tu perdrois non- ement la récompense que je t'ai promise, mais re l'entrée de ma maison pour toute ta vie.

SBRIGANI.

ous auriez tort de me soupçonner. Quand mê-

me je n'aurois aucun bien à espérer de votre par
j'ai une si grande sympathie pour vous, que vos
térêts me sont chers comme les miens propres. La
fons tout cela. Le docteur m'a chargé de lui cherc
quelque bon médecin, qui sçache à quel bain il f
envoyer sa femme. Je veux que ce soit vous qui f
siez ce médecin. Je dirai que vous venez de Pa
où vous avez fait je ne sais combien de belles ex
riences. C'est un homme crédule; & avec quelq
mots de Grammaire que vous avez appris au c
lège, nous lui ferons accroire tout ce que n
voudrons.

LEANDRE.

A quoi cela nous servira-t-il?

SBRIGANI.

A l'envoyer aux bains que nous jugerons les
commodes; & peut-être à faire réussir quelqu'a
expédient que j'ai imaginé, qui sera plus pron
plus sûr, & plus facile que les bains.

LEANDRE.

Que dis-tu?

SBRIGANI.

Je dis que si vous avez du cœur & de la
fiance en moi, je vous garantis votre affaire
avant qu'il soit demain jour. Et quand le seig

arelle ſeroit homme, ce qui n'eſt pas, à appro-
dir ſi vous êtes médecin ou non, la nature de la
ſe & la brièveté du temps ne lui laiſſeront pas
oiſir de troubler notre deſſein.

LEANDRE.

u me rends la vie. J'ai peur que tu ne me don-
une trop belle eſpérance. Comment feras-tu ?

SBRIGANI.

ous le ſaurez, quand il ſera temps. Ayons le
r d'agir, nous aurons celui de parler. Rentrez
vous, & m'y attendez. Je vais trouver le doc-
; & ſi je vous l'amene, vous avez de l'eſprit :
; écouterez ce que je dirai, & vous accommode-
os réponſes au ſens de mes paroles.

LEANDRE.

llons donc. Dieu veuille que de ſi belles eſpéran-
ne ſe tournent point en fumée.

Fin du I. Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIER

LE DOCTEUR, SBRIGAN

SBRIGANI.

COMME je vous dis, je crois que c'eſt Dieu qui nous a envoyé cet homme là pour vous tirer d'embarras. Il a fait à Paris des expériences admirables, & il ne faut pas vous étonner s'il ne fait pas profeſſion de ſon art à Florence. C'eſt un homme de bien, & qui eſt à tout moment ſur le point de s'en retourner en France.

LE DOCTEUR.

Qu'il s'en garde bien Cela eſt de conſéquence. Je ne ſerois pas bien aiſe qu'il me fît venir l'eau à la bouche, pour me laiſſer mâcher à vuide.

SBRIGANI.

Ho, ne vous embarraſſez pas de cela. Priez l'

ement, qu'il entreprenne votre affaire. S'il fait que de s'en mêler, il ne vous quittera point n'ait mis l'ouvrage à sa perfection.

LE DOCTEUR.

e ce côté-là je m'en rapporte à toi. Mais pour il est de sa science, dès que je lui aurai un peu le poulx, je te dirai bien quel homme c'est. ne me fera pas passer des vessies pour des lan- s.

SBRIGANI.

st pour cela que je veux que vous l'entendiez ner; & si vous ne le trouvez pas un homme à ir la coup lle devant tous les docteurs du e, dites que je ne suis pas Sbrigani.

LE DOCTEUR.

à bonne-heure, de par Saint Jean. Allons le r. Où demeure-t-il?

BRIGANI.

bout de cette place, à la porte qui est devant

LE DOCTEUR.

. Va heurter.

SBRIGANI.

à quelqu'un.

COVIELLE *à la fenêtre.*

Qui est-là ?

SBRIGANI.

Léandre est-il là haut ?

COVIELLE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Que ne dis-tu maître Léandre ?

SBRIGANI.

Il ne s'arrête pas à ces fadaises-là.

LE DOCTEUR.

Cela ne fait rien. Il faut rendre l'honneur à qui il appartient.

SBRIGANI.

S'il ne le trouve pas bon, c'est son affaire.

SCENE II.

LEANDRE *en médecin*, LE DOCTEUR, SBRIGANI.

LEANDRE.

QUI est-ce qui me demande ?

LE DOCTEUR.

Bona dies, *Domine Magister*.

LEANDRE.

Et vobis, monsieur le docteur.

SBRIGANI.

Qu'en dites-vous ?

LE DOCTEUR.

Fort bien, par mon chef.

SBRIGANI.

Si vous voulez que je demeure avec vous, messurs, il faut que vous parliez de manière que je us entende : autrement nous ferons bande à part.

LEANDRE.

Quelle bonne affaire vous fait venir ?

LE DOCTEUR.

Deux mauvaises, qu'un autre seroit peut-
bien aise d'éviter. Je cherche à m'intriguer, & à
triguer autrui. Je n'ai point d'enfans, & je voud
en avoir, & c'est pour me donner cet embarras
que je viens vous embarrasser.

LEANDRE.

Ce ne sera jamais un embarras pour moi de v
rendre service, à vous & à tous les gens de bien
n'aurois pas employé tant de veilles à étudier à Pa
si ce n'étoit afin de me rendre utile aux perso
d'honneur comme vous.

LE DOCTEUR.

Dieu vous le rende. Quand vous aurez besoin
mon ministère, je vous servirai d'aussi bon co
Mais revenons *ad rem nostram*. Croyez-vous qu
bain soit bon pour préparer ma femme à dev
grosse ? Car je sçais que Scrigani vous a conté
quoi il s'agit.

LEANDRE.

Il est vrai. Mais avant que de vous répondre
est nécessaire de savoir la cause de la stérilit
votre femme, d'autant qu'il peut y en avoir
sieurs. *Nam causæ sterilitatis sunt aut in semi*
aut in matrice, aut in instrumentis seminariis,
in virgâ, aut in causâ extrinsecâ.

LE DOCTEUR.

Mort non d'un diable, voilà le plus grand habile homme que j'aie vû de ma vie.

LEANDRE.

Outre cela, sa stérilité pourroit être causée par quelque impuissance de votre part; & en ce cas-là c'est un mal incurable.

LE DOCTEUR.

Impuissance, moi? Ah, ah, vous me faites rire. Regardez-moi bien: il n'y a peut-être pas dans tout Florence un plus rude escarmoucheur que le seigneur Cacarelle, afin que vous le sachiez.

LEANDRE.

Si cela est, ne vous embarrassez pas. Nous vous trouverons un bon remède.

LE DOCTEUR.

Y en a-t-il d'autre que le bain? Je serois bien aise d'être quitte de cette incommodité-là, & ma femme aussi.

SBRIGANI.

Oui, oui; il y en a d'autre. Le seigneur Léandre est un homme si circonspect, que rien plus. Ne m'avez-vous pas dit, monsieur le médecin, que vous savez faire je ne sais quoi, qui rend une femme fertile du soir au matin?

LEANDRE.

Oui : mais je ne me sers pas de cela pour tout monde ; car je ne veux point passer pour un charlatan.

LE DOCTEUR.

N'ayez pas peur de moi. Vous m'avez si fo émerveillé par votre savoir, qu'il n'y a rien que ne croie, & que je ne fasse de tout ce que vous dire

SBRIGANI.

Monsieur le médecin, je pense qu'il seroit b que vous visiez un peu l'urine de la malade.

LEANDRE.

Sans doute ; on ne peut rien faire autrement.

SBRIGANI.

Appellez Covielle, afin qu'il aille avec monsie le docteur, & qu'il revienne au plutôt nous en a porter chez vous.

LEANDRE.

Hé, Covielle ; va-t-en avec le seigneur Cac relle : quand il vous plaira de revenir, je vous di quelque chose de bon.

LE DOCTEUR.

Comment, quand il me plaira ? Tout à l'heur J'ai plus de confiance en vous qu'un Suisse dan son espadon.

SCENE III.

LE DOCTEUR, COVIELLE.

LE DOCTEUR.

TON maître est un grand génie d'homme.

COVIELLE.

Ah, ah, vous ne sauriez croire.

LE DOCTEUR.

Je m'imagine que le roi de France en fait grand cas.

COVIELLE.

Beaucoup.

LE DOCTEUR.

Et voilà pourquoi il aime tant à demeurer en ce pays-là ?

COVIELLE.

Sans doute.

LE DOCTEUR.

Il fait fort bien. Dans celui-ci il n'y a que des ignorans, qui n'estiment point la vertu. J'en sais

plus de nouvelles que perſonne. Il n'y a point
légiſte, ſans vanité, mieux alimenté de paragr
phes que moi; & avec tout cela, ſi j'attendois apr
ma ſcience pour dîner, je pourrois bien dire m
graces avant le *benedicite*.

COVIELLE.

Gagnez-vous bien cent ducats par an?

LE DOCTEUR.

Bon! Pas cent francs, pas cent ſols. Oh, en
pays-ci, ſi vous n'avez pas de quoi vivre ſelon vot
état, vous ne trouveriez pas du feu ſur une tuil
Toute la vie d'un docteur ſe paſſe à aſſiſter à d
thèſes, ou à ſe chauffer au ſoleil dans la place pu
blique. Baſte, je n'ai beſoin de perſonne, grace
Dieu. Je voudrois que le plus pauvre de la ville m
reſſemblât. Je ſerois pourtant fâché de dire cela tou
haut; car on pourroit me mettre quelque maltôt
ſur le corps, qui me feroit ſuer plus que je ne vou
drois.

COVIELLE.

Cela pourroit bien être.

LE DOCTEUR.

Nous voici à la maiſon. Attens-moi là; je vai
revenir.

COVIELLE.

Allez.

SCENE IV.

COVIELLE *seul.*

MA foi, si tous les docteurs ressembloient à lui-là, nous pourrions bien vuider nos différends coups de pierres. J'ai bien peur que mon maître, vec sa folie, & que Sbrigani, avec sa fourberie, lui fassent ici quelque vergogne, à quoi il ne ttend pas : & véritablement je n'en serois pas ché, pourvu qu'on n'en sçût rien; car moi & on maître pourrions bien en payer les pots cassés. voilà déjà devenu médecin. Je ne sçais pas trop cela nous menera. Mais voici le docteur qui re- nt avec une phiole pleine d'urine. Ah, ah, qui riroit d'un oiseau bridé comme celui-là !

SCENE V.

LE DOCTEUR, COVIELLE.

LE DOCTEUR *se tournant vers sa maison*

Ho bien, j'ai toujours fait jusqu'ici à v
guise : je prétens en cette occasion-ci que vous
fiez à la mienne. Ouais. Si je croyois n'avoir p
d'enfant, j'aurois plutôt épousé une payſanne.
te voilà, Covielle. J'ai eu toutes les peine
monde à faire piſſer ma ſotte de femme : elle a
core plus d'envie que moi de faire un enfant ;
quand il faut qu'elle faſſe quelque choſe, c'eſt
hiſtoire.

COVIELLE.

Prenez patience. Avec de bonnes paroles on
à bout des femmes.

LE DOCTEUR.

Comment faire? Elle me fait enrager. Va
dire à ton maître & à Sbrigani que je les attens

COVIELLE.

Les voici qui viennent.

SCENE VI.

LE DOCTEUR, LEANDRE, SBRIGANI.

SBRIGANI *à Léandre.*

LE docteur est facile a persuader. Toute la difficulté ne roule que sur la femme.

LEANDRE.

Avez-vous-là de l'urine?

LE DOCTEUR.

En voilà une phiole toute pleine.

LEANDRE.

Donnez. Cette urine-là dénote une grande débilité dans la partie des reins.

LE DOCTEUR.

Oui, elle me paroît trouble : elle ne fait pourtant que de sortir.

LEANDRE.

Cela n'est pas extraordinaire. *Nam mulieris urina ut semper majoris grossitici & albedinis, & minoris pulchritudinis quàm virorum*, & cela, *propter multitudinem canalium, & mixtionem eorum quæ eunt ex matrice.*

LE DOCTEUR.

Vertu non pas de ma vie. Je suis tout exta
d'entendre cet homme-là.

LEANDRE.

J'ai peur que votre femme ne soit pas bien co
verte la nuit, & que ce ne soit-là ce qui engen
ces crudités dans son urine.

LE DOCTEUR.

Elle a pourtant une bonne coëte, avec enc
une couverture. Mais c'est qu'elle est toujours qu
heures tous les soirs à enfiler des patenotes; &
est toute gelée, quand elle se met au lit.

LEANDRE.

Enfin, seigneur docteur, ou vous avez confia
en moi, ou vous ne l'avez point; ou mon rem
est bon, ou il ne l'est pas. Quant à mon remè
je vous le donnerai; & si vous vous fiez en m
vous vous en servirez; & si d'aujourd'hui en ur
vous ne voyez pas votre femme avec un petit enf
sur son giron, je suis prêt à consigner deux m
ducats.

LE DOCTEUR.

Dites hardiment. Je ferai tout ce que vous m
donnerez. Je vous crois comme mon confesseur.

LEANDR

LEANDRE.

Il faut que vous sachiez, que pour faire devenir une femme grosse, il n'y a point de recette plus sûre qu'un Julep, composé d'une infusion de Mandragore. C'est une chose que j'ai expérimentée cent fois, & qui n'a jamais manqué; & sans cela, de l'heure que je vous parle, la reine de France seroit stérile, & une infinité de princesses du sang.

LE DOCTEUR.

Est-il possible?

LEANDRE.

Cela est comme je vous le dis; & ce qu'il y a d'heureux pour vous, c'est que j'ai avec moi tous les ingrédiens qui entrent dans cette potion-là, de manière que vous pourrez l'avoir quand vous voudrez.

LE DOCTEUR.

Quand me la donnerez-vous?

LEANDRE.

Ce soir après soupé, parce que le croissant est très-bien disposé, & le temps ne sauroit être plus convenable.

LE DOCTEUR.

Qu'à cela ne tienne: donnez-moi la potion, & je la ferai prendre à ma femme.

LEANDRE.

Il eſt bon de vous dire une choſe. C'eſt qu'après qu'une femme a pris cette drogue-là, le premier homme qui a affaire avec elle, meurt au bout de huit jours ſans pouvoir rechapper.

LE DOCTEUR.

Malepeſte, je ne tâte pas de cela. Gardez votre médecine. Vous me la baillez bonne.

LEANDRE.

Là, là, remettez-vous. Il y a bon remède.

LE DOCTEUR.

Et quel remède?

LEANDRE.

C'eſt de faire ſur le champ coucher avec elle quelqu'un, qui tire tout le poiſon de cette Mandragore : après quoi il n'y a plus de danger.

LE DOCTEUR.

Je n'en ferai rien.

LEANDRE.

Pourquoi?

LE DOCTEUR.

Comment vertubleu? Ma femme ſeroit groſſe, & je ſerois cocu moi?

LEANDRE.

Que dites-vous-là, monsieur le Docteur ? Je vous croyois plus sage que vous n'êtes. Comment, vous faites façon de faire une chose que le roi de France & tous les grands seigneurs ont faite ?

LE DOCTEUR.

Comment voulez-vous que ce jeu-là puisse réussir ? Si je le dis à ma femme, elle ne voudra pas. Si je ne le dis point, elle s'appercevra de la supercherie : & puis si la justice vient à savoir cela : hé ? C'est un cas verreux que de causer la mort à un homme.

LEANDRE.

Si ce n'est que cela qui vous tient, vous n'avez qu'à me laisser faire.

LE DOCTEUR.

Et comment ferez-vous ?

LEANDRE.

Je vais vous le dire. Je vous donnerai ce soir la potion. Vous la ferez prendre à votre femme ; & tout aussi-tôt vous la ferez mettre au lit, & vous attendrez jusqu'à neuf heures & demie, dix heures. Quand cela sera fait, nous nous travestirons, vous, Sbrigani, Covielle & moi. Nous nous mettrons en sentinelle quelque part autour d'ici ; & le premier malotru que nous verrons passer, nous nous

jetterons sur lui, &, le bâton à la main, nous le conduirons chez vous dans l'obscurité. Quand il sera-là, vous le mettrez dans le lit de la malade, & vous lui direz ce qu'il faudra qu'il fasse ; & puis le matin nous le mettrons dehors avant le jour. Vous ferez bien laver votre femme, & vous pourrez faire avec elle ce que bon vous semblera.

LE DOCTEUR.

Puisque le roi & les princes ont passé par-là, j'en suis content ; mais sur-tout prenez-garde que la justice n'en sçache rien.

LEANDRE.

Qui voulez-vous qui l'aille dire ?

LE DOCTEUR.

Reste une chose difficile & importante.

LEANDRE.

Laquelle ?

LE DOCTEUR.

C'est de résoudre ma femme. Je ne crois pas que nous en puissions venir à bout.

LEANDRE.

J'entens bien cela. Mais je ne voudrois pas être le mari, pour n'être pas le maître de ma femme.

SBRIGANI.

Attendez, il me vient une bonne pensée.

LE DOCTEUR.

Quoi ?

SBRIGANI.

Si nous la faisions exhorter par son confesseur ?

LEANDRE.

Oui : mais le confesseur ; qui est-ce qui l'exhortera ?

SBRIGANI.

Belle demande ! Vous, moi, l'argent, sa perversité, la nôtre.

LE DOCTEUR.

Je crains que par défiance de moi, elle ne veuille point encore aller trouver son confesseur.

SBRIGANI.

Il y a encore un moyen.

LE DOCTEUR.

Dis donc vîte.

SBRIGANI.

C'est de l'y faire mener par sa mere.

LE DOCTEUR.

Hom, sa mere a bien du pouvoir sur son esprit.

SBRIGANI.

Tant mieux. Je suis sûr qu'elle sera de notre avis. Or sus ne perdons point de temps ; il se fait tard.

Allez prendre l'air, seigneur Léandre, & faites que nous vous retrouvions sur les huit heures chez monsieur le Docteur. Nous allons tâcher de persuader la mere. Nous en viendrons à bout, je la connois. Après cela nous irons trouver ce bon religieux, & nous vous rendrons compte de ce qui se sera passé.

LEANDRE.

Au nom de Dieu, Sbrigani, ne me quitte point.

SBRIGANI.

Qu'est-ce? Vous voilà bien ébaubi.

LEANDRE.

Que faire, que devenir, où aller?

SBRIGANI.

De ce côté-là, de celui-ci: la ville est si grande.

LEANDRE.

Je suis sur les charbons.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, LE DOCTEUR, SBRIGANI.

SOSTRATE.

J'Ai toujours ouï dire que de deux maux qu'on a à choisir, il est de la prudence de prendre le moindre. Si vous n'avez que cet expédient-là pour avoir des enfans, & que vous le puissiez pratiquer en conscience, je vous conseille de vous en servir.

LE DOCTEUR.

Il n'y en a point d'autre.

SBRIGANI.

Nous allons, le seigneur Cacarelle & moi, con-

sulter frere Timothée, pendant que vous irez prendre votre fille pour le venir trouver avec elle.

SOSTRATE.

C'est bien dit. Je vais la chercher tout-à l'heure.

SCENE II.

LE DOCTEUR, SBRIGANI.

LE DOCTEUR.

TU t'étonnes peut-être qu'il faille tant de cérémonies pour faire entendre raison à ma femme mais si tu sçavois les choses, tu ne serois plus surpris.

SBRIGANI.

Ha, c'est que toutes les femmes sont défiantes.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas cela. C'étoit la femme du monde la plus complaisante de son naturel : mais une de ses voisines lui ayant mis en tête, que si elle faisoit vœu d'entendre quarante jours de suite la premiere messe au couvent de saint Dominique, elle deviendroit grosse infailliblement, elle le fit, & y alla bien une vingtaine de fois. Crois-tu qu'un gros cafard de

noine faiſoit déjà la pirouette autour d'elle ; & cela le façon qu'elle n'a plus voulu y retourner? Cela eſt ien vilain au moins, que ceux qui devroient nous lonner l'exemple, faſſent de ces choſes-là.

SBRIGANI.

Ah, mon Dieu, cela fait trembler.

LE DOCTEUR.

Depuis ce temps-là, au moindre mot, elle dreſſe es oreilles comme un liévre, & tout ce qu'on lui ropoſe lui fait peur.

SBRIGANI.

Vraiment, je ne m'en étonne plus. Et ſon vœu ?

LE DOCTEUR.

Elle s'en eſt fait relever.

SBRIGANI.

Elle a bien fait. Or çà, ſi vous avez-là vingt-cinq ucats, donnez-les moi ; car il eſt bon de faire quelue petit préſent au pere pour le mettre dans nos ntérêts.

LE DOCTEUR.

Tu as raiſon. Prens-les. Je tâcherai d'épargner ela ſur autre choſe.

SBRIGANI.

Ces moines ſont fins & madrés, & cela eſt na-

turel ; car ils savent leurs péchés & les nôtr
Ainsi à moins qu'on ne prenne bien ses mesur
on ne fait pas avec eux tout ce qu'on voudr
C'est pourquoi j'appréhende qu'en lui parlan
vous ne disiez quelque chose qui gâte nos affair
Un homme comme vous qui étudie toujours,
tend ses livres : mais dans les choses du monde i
trouve tout désorienté. (*à part.*) Je meurs de p
que ce lourdaud-là ne nous fasse quelque chose
travers.

LE DOCTEUR.

Dis-moi donc ce qu'il faut que je fasse.

SBRIGANI.

Laissez-moi parler tout seul, & n'ouvrez pas
bouche, que quand je vous ferai signe.

LE DOCTEUR.

Je le veux bien. Quel signe me feras-tu ?

SBRIGANI.

Je me mordrai une lévre, & je fermerai un c
Souvenez-vous bien de cela. Combien y a-t-il
vous n'avez parlé à ce bon pere ?

LE DOCTEUR.

Il y a plus de dix ans.

SBRIGANI.

Bon. Je lui ferai croire que vous êtes deve

urd, & vous ne répondrez, ni ne sonnerez mot,, moins qu'on ne vous parle bien haut.

LE DOCTEUR.

Soit.

SBRIGANI.

Ne vous inquiétez pas, ſi vous m'entendez dire elque choſe qui vous paroiſſe hors de propos; out cela viendra à notre but.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure.

SCENE III.

FRERE TIMOTHÉE, UNE DÉVOTE.

FRERE TIMOTHÉE.

N.

Si vous voulez que j'entende votre confeſſion; ous n'avez qu'à dire.

LA DÉVOTE.

Non pas pour aujourd'hui. On m'attend, & je e ſens toute ſoulagée, depuis que je vous ai parlé. vez-vous dit ces meſſes de Notre-Dame?

FRERE TIMOTHÉE.

Oui, ma chere sœur.

LA DÉVOTE.

Tenez, voilà un florin : je vous prie de dire les Lundis la messe des morts pour l'ame de feu mon mari : encore que j'aie bien souffert avec lui, mon sang ne peut mentir ; je ne saurois m'en souvenir sans pleurer. Mais m'assurez-vous bien qu'il est au purgatoire ?

FRERE TIMOTHÉE.

Sans doute.

LA DÉVOTE.

Je n'en sais rien. Vous savez comme il me tourmentoit la nuit : les propositions.... hélas ! m'en plaignois tous les jours à vous. J'avois beau dire que je ne voulois pas, il étoit si importun. Ô mon Dieu, ayez pitié de moi.

FRERE TIMOTHÉE.

Ne vous affligez pas ! la miséricorde de Dieu est grande ; & quoiqu'un homme soit grand pécheur, il ne lui faut qu'un moment pour s'en repentir.

LA DÉVOTE.

Croyez-vous que le Turc vienne cette année en Italie ?

FRERE TIMOTHÉE.

Oui, si vous ne faites pas dire des prieres.

LA DÉVOTE.

Ja, le bon Dieu nous assiste : j'ai grand'peur de
infidèles, qui empalent les femmes toutes v ives
s je vois dans l'église une de mes voisines à qui
affaire. Je vous donne le bon jour, mon pere.

FRERE TIMOTHÉE.

otre bon ange vous conduise.

SCENE IV.

RE TIMOTHÉE, LE DOCTEUR, SBRIGANI.

FRERE TIMOTHÉE.

n'y a point de personnes plus charitables, ni
incommodes que les femmes : en les chassant,
évitez l'ennui & le profit ; en les écoutant,
trouvez le profit & l'ennui. Mais on n'a point
iel sans mouches. Que faites-vous-là, gens de
Ne vois-je pas le seigneur Cacarelle ?

SBRIGANI.

rlez haut. Il est si sourd qu'il n'entend goute:

FRERE TIMOTHÉE.

ous, soyez le bien venu.

SBRIGANI.

Plus haut.

FRERE TIMOTHÉE.

Le bien venu.

LE DOCTEUR.

Et vous le bien trouvé, pere.

FRERE TIMOTHÉE.

Comment vous portez-vous?

LE DOCTEUR.

A votre service.

SBRIGANI.

Parlez à moi, mon révérend pere; car ur
vous faire entendre de lui, vous mettriez to
place en rumeur.

FRERE TIMOTHÉE.

Que souhaitez-vous de moi?

SBRIGANI.

Monsieur le Docteur que vous voyez, & un
homme de bien que je vous nommerai, on
sieurs centaines de ducats à vous mettre en
mains pour faire des aumônes.

LE DOCTEUR.

Comment, mort de ma vie?

SBRIGANI.

Taisez-vous, de par tous les diables. Ne soyez
s surpris, mon pere, de tout ce qu'il dira; car il
entend point, & quelquefois il croit entendre, &
pond tout à rebours.

FRERE TIMOTHÉE.

Poursuivez, & laissez-lui dire ce qu'il voudra.

SBRIGANI.

De cet argent-là j'en ai une partie sur moi; & ils
t dessein, comme je vous ai dit, que ce soit vous
i en fassiez la distribution.

FRERE TIMOTHÉE.

Hélas! volontiers.

SBRIGANI.

Mais il faut auparavant que vous nous aidiez
is un malheur qui est survenu à monsieur le
cteur, & qui intéresse l'honneur de toute sa fa-
le. Il n'y a que vous qui puissiez nous rendre ce
rvice-là.

FRERE TIMOTHÉE.

Qu'est-ce qu'il y a?

SBRIGANI.

Je ne sçais si vous connoissez un seigneur Camille
Cucci, neveu de monsieur, que voilà.

FRERE TIMOTHÉE.

Je le connois.

SBRIGANI.

Ce seigneur Camille partit, il y a environ un
pour aller en France, où il avoit quelques affair
& comme il y a quelque temps qu'il est ve
n'ayant personne à qui confier une grande
qu'il a toute prête à marier, il l'a mise, pour
qu'à son retour, dans un couvent, dont je ne
pas vous dire encore le nom.

FRERE TIMOTHÉE.

Qu'est-il arrivé ?

SBRIGANI.

Il est arrivé, soit par la négligence des relig
ses, soit par l'extravagance de la fille, qu'el
trouve aujourd'hui enceinte de quatre mois
manière que si on ne remédie à cet accident-là
religieuses, le couvent, le docteur, la fille, le p
& toute la maison des Calfucci vont être desh
rés; & monsieur le Docteur a tant de peur que
affaire n'éclate, qu'il a fait vœu, en cas qu'
n'éclate point, de donner trois cens ducats
l'amour de Dieu.

LE DOCTEUR.

Quel diable de galimatias !

SBRIGA

SBRIGANI.

Paix donc : & c'eſt vous, comme je vous dis, ſur qui ils ont jetté les yeux ; car il n'y a que vous & l'abbeſſe qui puiſſiez les ſecourir.

FRERE TIMOTHÉE.

Par quel moyen ?

SBRIGANI.

En perſuadant à l'abbeſſe de laiſſer prendre à la fille un breuvage pour précipiter ſa délivrance.

FRERE TIMOTHÉE.

Le cas demande réflexion.

SBRIGANI.

Songez à tout le bien qui réſultera de cette bonne action-là. Vous conſervez l'honneur à tout un couvent, à une demoiſelle, & à toute ſa parenté. Vous rendez une fille à ſon pere, le repos à un Docteur, la paix à une famille. Vous faites du bien à un nombre infini de pauvres ; & de l'autre côté, vous ne faites tort qu'à une chétive maſſe de chair, qui n'eſt pas encore vivante, qui ne ſent rien, & qui peut ſe détruire en mille manières. Pour moi, je crois que quand on trouve occaſion de faire du bien, ne la faut pas manquer.

FRERE TIMOTHÉE.

Dieu ſoit loué. Je ſuis d'accord de ce que vous

souhaitez pour l'amour de Dieu & du prochai
Dites-moi le nom du couvent. Donnez-moi le bre
vage, & si vous l'avez agréable, quelque arge
pour commencer à faire la charité.

SBRIGANI.

On me l'avoit bien dit que vous étiez un b
Religieux. Tenez, voilà toujours douze ducats
attendant. Le monastère s'appelle . . . mais att
dez, voilà un homme qui me fait signe. Je v
rejoins dans un moment : ne vous en allez pas ;
vous en prie.

SCENE V.

FRERE TIMOTHÉE, LE DOCTEU

FRERE TIMOTHÉE.

Cette fille, à combien est-elle de son term

LE DOCTEUR.

J'étouffe.

FRERE TIMOTHÉE.

Je vous demande de combien elle est enceint

LE DOCTEUR.

De cinq cens diables qui t'emportent.

FRERE TIMOTHÉE.

Pourquoi dites-vous cela ?

LE DOCTEUR.

Parce que j'enrage.

FRERE TIMOTHÉE.

Ouais. Je me doute de quelque fourberie. J'ai affaire à un fou & à un sourd ; l'un s'enfuit, & l'autre ne répond point. Mais en tout cas si ce n'est point-là de la fausse monnoie, elle me fera plus de profit qu'à eux. Voici mon drôle qui revient.

SCENE VI.

SBRIGANI, FRERE TIMOTHÉE, LE DOCTEUR.

SBRIGANI.

GRANDES nouvelles, mon pere, grandes nouvelles.

FRERE TIMOTHÉE.

Qu'y a-t-il donc ?

SBRIGANI.

Cet homme, à qui je viens de parler, m'a dit que votre demoiselle s'est délivrée toute seule.

FRERE TIMOTHÉE.

Fort bien : l'aumône s'en ira à tous les diables.

SBRIGANI.

Que dites-vous-là ?

FRERE TIMOTHÉE.

Je dis que vous en êtes plus obligés de faire l'au mône, pour remercier Dieu.

SBRIGANI.

L'aumône se fera, pourvu que vous rendiez u service au Docteur dans une autre affaire.

FRERE TIMOTHÉE.

Quelle affaire ?

SBRIGANI.

Une chose de moindre peine, de moindre scan dale, plus convenable pour nous, plus utile po vous.

FRERE TIMOTHÉE.

Dites-moi ce que c'est. J'ai conçu tant d'amit pour vous, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vot service.

SBRIGANI.

Entrons dans l'Eglise : je veux vous le dire tête tête ; & si monsieur le Docteur veut bien nous atte dre, nous reviendrons tout-à-l'heure.

LE DOCTEUR.

Voilà ce qui s'appelle un coup d'épée dans muraille.

FRERE TIMOTHÉE.

Allons.

SCENE VII.

LE DOCTEUR *seul.*

EST-IL jour ? Est-il nuit ? Rêvai-je ? Suis-je fou, ou imbriaque ? Je n'ai pourtant pas trop bû d'aujourd'hui. Ce nigaud de Sbrigani laisse-là mon affaire, pour conter des balivernes. Au lieu de parler d'une chose, il parle d'une autre. Il me fait faire le sourd, & je ne sçais pourquoi. J'aurois voulu l'être, pour ne point entendre toutes ces sottises-là. Je me trouve vingt-cinq ducats moins que je n'avois : je n'ai pas encore entendu un mot de mon affaire, & me voilà tout seul à garder le mulet. Mais les voici qui reviennent : à la malheure pour eux, s'ils n'ont point parlé de ce qui me regarde.

SCENE VIII.

FRERE TIMOTHÉE, LE DOCTEUR, SBRIGANI.

FRERE TIMOTHÉE.

FAITES venir Lucrece & sa mere. Je sçais ce que j'ai à dire ; & si mon crédit ne me manque au besoin, je vous réponds du succès avant le jour de demain.

SBRIGANI.

Fort bien, seigneur docteur, voilà frere T
mothée qui consent à tout.

LE DOCTEUR.

Ah ! que je suis aise ! Je me sens tout transpor
d'allégresse. Sera-ce un garçon ?

SBRIGANI.

Un garçon.

LE DOCTEUR.

Oh, oh, oh, je pleure de joie.

FRERE TIMOTHÉE.

Tenez vous dans l'église, tandis que je parlera
ces dames, & prenez garde qu'elles ne vous voie
Quand elles seront parties, je vous dirai leur répon

SCENE IX.

FRERE TIMOTHÉE, *seul.*

JE ne sçais qui de nous trois est le plus trompé.
matois de Sbrigani est venu me tâter le pouls a
une histoire fautse, ne voulant pas risquer, en
de refus, de me découvrir la vraie. Il est vrai q
j'ai donné tout du long dans le panneau : mais
n'y ai pas de regret. Léandre & le Docteur sont to
deux riches, & j'espere tirer parti de l'un &
l'autre. D'ailleurs je n'ai rien à craindre ; car ils o

autant d'intérêt que moi à garder le secret. Toute la difficulté est de persuader la femme ; car elle est sage & de bonne conduite. Mais je la prendrai du côté de la conscience. Les femmes ont peu de cervelle ; & quand il s'en trouve une qui sçait dire quatre mots, on l'admire comme quelque chose de beau, parce qu'au royaume des aveugles, les borgnes sont rois. La voici avec sa mere, qui est une bonne bête, & qui me fera d'un grand secours pour conduire la fille où j'ai envie de la mener.

SCENE X.

SOSTRATE, LUCRECE.

SOSTRATE.

VOus devez être persuadée, ma fille, que votre honneur m'est aussi cher que le mien propre, & que je ne voudrois pas vous conseiller une chose où il y auroit du mal. Je vous le redis encore : si frere Timothée vous assure qu'il n'y a point de péché, vous ne devez pas balancer un moment.

LUCRECE.

Je me suis toujours défiée que la passion que mon mari a d'avoir des enfans, les feroit faire quelque

extravagance : & c'eſt pour cela que toutes les f
qu'il m'a propoſé quelque choſe, j'ai toujours
ſur mes gardes, ſur-tout depuis ce que vous ſça
qui m'eſt arrivé au couvent de ſaint Dominiq
Mais véritablement, de toutes les imaginations
lui ont paſſé par la tête, celle-ci eſt la plus ſurp
nante. Vouloir que je m'abandonne à une cho
infâme ? Que je conſente qu'un homme meure p
me deshonorer ? Non : quand je ſerois toute ſe
dans le monde, & qu'il n'y auroit que moi p
conſerver la nature humaine, je ne crois pas qu
puiſſe me réſoudre à prendre un parti ſi honteu

SOSTRATE.

Je ne ſçaurois tant diſputer, pour moi. Vous p
lerez au pere ; vous verrez ce qu'il vous dira :
après cela, ſi vous êtes ſage, vous vous rendre
l'avis de ceux qui veulent votre bien.

SCENE XI.

FRERE TIMOTHÉE, SOSTRATE, LUCRECE.

FRERE TIMOTHÉE.

Soyez la bien venue, ma chere fille. Je ſçais ce qui vous amène; le Docteur m'en a inſtruit. Il y a plus de deux heures que je ſuis à feuilleter mes livres, pour examiner le cas dont il s'agit; & tout examiné, je trouve bien des choſes, tant en général qu'en particulier, qui autoriſent l'expédient qu'on vous a propoſé.

LUCRECE.

Parlez-vous ſérieuſement, ou ſi c'eſt pour vous railler?

FRERE TIMOTHÉE.

Ah, ma fille, ſont-ce là des choſes ſuſceptibles de railleries? Eſt-ce d'aujourd'hui que vous me connoiſſez?

LUCRECE.

Non: mais voilà la plus étrange propoſition dont on ait jamais oui parler.

FRERE TIMOTHÉE.

Je ne suis pas pour vous contredire. Mais il n faut pas que vous disiez cela. Il y a des choses qu du premier coup d'œil, paroissent terribles, extrao dinaires, impossibles ; & quand on les approfo dit, on trouve qu'elles sont aisées, innocentes pratiquables. C'est pour cela qu'on dit que la pe est toujours plus grande que le mal. L'affaire do nous parlons, est de cette nature là.

LUCRECE.

Dieu le veuille.

FRERE TIMOTHÉE.

Et pour revenir à ce que je vous disois, il y a un régle générale qu'il faut toujours avoir devant l yeux, pour assurer sa conscience. C'est que quan d'un côté vous voyez un bien sûr, & de l'autre u mal incertain, il ne faut jamais se désister du bie par l'appréhension du mal. Ici le bien est certain vous deviendrez enceinte, & par là vous acquerre une ame à notre Seigneur. Le mal n'est pas sûr ; ca ce n'est pas une nécessité absolue que l'homme qu aura affaire avec vous, après la potion que vou aurez prise, doive mourir. Il y a du péril : mais i s'en trouve quelquefois qui ne meurent pas. Enfin l chose est douteuse ; c'est pourquoi il est bon que votre mari n'en coure pas le danger. Quant à l'ac-

tion, ce ne peut pas être un péché : car qui eſt-ce qui fait le péché ? Ce n'eſt pas le corps ; c'eſt la volonté. D'où vient qu'une femme péche ? C'eſt parce qu'elle fait tort à ſon mari ; & vous lui obéiſſez : elle péche, parce qu'elle prend plaiſir à l'acte qu'elle fait ; & vous faites celui-là malgré vous. D'ailleurs, il faut conſidérer la fin en toutes choſes. La fin que vous vous propoſez, eſt d'aller en Paradis, n'eſt-il pas vrai ? Et pour y aller, il faut contenter votre mari. La Bible nous apprend que les filles de Loth croyant être demeurées ſeules dans le monde, eurent commerce avec leur propre pere. Voilà bien autre choſe, comme vous voyez : mais parce que leur intention fut bonne, elles n'offenſerent point Dieu.

LUCRECE.

Ah, que me perſuadez-vous là ?

SOSTRATE.

Laiſſe-toi perſuader, mon enfant. Conſidere ce que c'eſt qu'une femme ſtérile. Vois quand elle devient veuve, comme tout le monde l'abandonne, lorſqu'elle n'a point d'enfans pour la ſoutenir.

FRERE TIMOTHÉE.

Je vous jure, ma fille, par le reliquaire que je porte, qu'il n'y a pas plus de mal à conſentir à ce que votre mari veut de vous, qu'à manger de la viande le mercredi, qui eſt un péché qui s'efface avec de l'eau-bénite.

LUCRECE.

Hélas ! mon pere, où me réduisez-vous ?

FRERE TIMOTHÉE.

Je vous réduis à faire une chose, qui vous obligera de prier Dieu pour moi toute votre vie, & qui vous sera encore plus agréable dans un an qu'à cette heure.

SOSTRATE.

Laissez, laissez, mon pere: elle fera ce que nous voudrons. Je veux la mettre ce soir dans le lit, moi. De quoi as-tu peur, ma petite ? Il y a cinquante femmes dans la ville qui en rendroient graces au Seigneur.

LUCRECE.

Hé bien, j'y consens, puisqu'on le veut. Mais je ne serai pas en vie demain matin.

FRERE TIMOTHÉE.

Ne vous alarmez-point, ma fille. Je prierai Dieu pour vous. Je vous promets de dire l'oraison de l'ange Raphaël, qui vous accompagne. Allez à la garde de Dieu, & préparez-vous bien dévotement à ce mystère, afin de vous mettre en état de l'accomplir ce soir.

SOSTRATE.

Adieu, mon pere. La paix soit avec vous.

SCENE XII.

FRERE TIMOTHÉE, LE DOCTEUR, SBRIGANI.

FRERE TIMOTHÉE.

SBrigani, ho Sbrigani.

SBRIGANI.

Hé bien, comment cela va-t-il?

FRERE TIMOTHÉE.

Bien. Elles s'en sont retournées en disposition de bien faire, & la mere ne quittera point sa fille qu'elle ne l'ait mise dans le lit.

LE DOCTEUR.

Nous dites-vous vrai?

FRERE TIMOTHÉE.

Comment donc? Vous voilà bien-tôt guéri de votre surdité?

SBRIGANI.

C'est par l'intercession de saint Clément, qu'il a obtenu cette grace-là.

FRERE TIMOTHÉE.

Vous devriez bien nous faire peindre un petit *ex voto*, afin de faire gagner quelque chose au couvent.

LE DOCTEUR.

Laissons cela. Croyez-vous que ma femme fasse bien des difficultés ?

FRERE TIMOTHÉE.

Point du tout, vous dis-je.

LE DOCTEUR.

Je suis le plus joyeux des hommes.

FRERE TIMOTHÉE.

Je le crois : vous aurez dans neuf mois un petit garçon que vous baiserez tout votre saoul, & vous ferez les cornes à ceux qui n'en ont point.

SBRIGANI.

Or ça, mon pere, retournez à vos oraisons. Si nous avons besoin de vous, nous vous le manderons. Et vous monsieur le Docteur, allez-vous-en entretenir Lucrece dans sa bonne disposition, pendant que j'irai faire souvenir notre médecin de nous envoyer la potion à sept heures, afin que nous ayons du loisir pour ce qui nous reste à faire.

LE DOCTEUR.

Tu as raison. Adieu.

FRERE TIMOTHÉE.

Le ciel vous maintienne en santé.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE *seul.*

JE brûle d'impatience de sçavoir ma destinée. Est-il possible que je n'entende point parler de Sbrigani ? Le jour est prêt à finir, & je ne vois personne qui vienne soulager mon inquiétude. De quels tourmens d'esprit n'ai-je pas été assailli ? Se peut-il que la fortune ne nous puisse accorder une faveur, qui ne soit compensée par une disgrace ? Plus mon espérance s'est accrue, plus ma crainte augmente. Malheureux que je suis ! Le moyen que je vive dans le trouble qui m'agite ! Je suis un vaisseau battu par deux vents contraires, & d'autant plus en péril, qu'il est plus près du port. La simplicité du Docteur me donne de l'espérance ; la dureté de Lucrece m'inspire la crainte, & l'une & l'autre de ces deux pas-

sions me déchire & me fait perdre le repos. Je cherche quelquefois à vaincre l'amour qui me tyrannise & je me dis à moi-même : Malheureux, que fais-tu A quoi penses-tu ? Ignores-tu combien la possession des biens que l'on souhaite le plus ardemment, est au-dessous de l'image que nos passions nous ont tracée ? Arme-toi de résolution, & si tu ne peux fuir ton malheur, tâche au moins de le supporter avec courage. Mais j'ai beau me faire ces belles remontrances. Je suis assiégé de desirs qui me percent, qui me dévorent, & qui me consument des pieds jusqu'à la tête. Je n'entends plus, je ne vois plus, je ne respire plus : les forces me manquent, mes genoux s'affoiblissent, ma voix s'éteint, les bras me tombent, le cœur me bat, la cervelle me tourne. Hé, Sbrigani, Sbrigani, ne paroîtras-tu point ? Mais je le vois. Enfin voici le moment qui va décider de ma vie ou de ma mort.

SCENE II.

LEANDRE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

EST-CE que je ne trouverai Léandre nulle part? e cours de tous côtés, sans pouvoir le joindre. Si avois une mauvaise nouvelle à lui apporter, je aurois rencontré il y a une heure. Où sera-t-il caé? Ces amoureux ont du vif-argent dans les jaes, ils ne peuvent durer en place.

LEANDRE.

Il regarde de tous côtés, il cherche, il paroît conent. Sbrigani, mon cher Sbrigani.

SBRIGANI.

Ah, vous voilà: où diable vous fourrez-vous?

LEANDRE.

Quelles nouvelles?

SBRIGANI.

Bonnes.

LEANDRE.

Est-il vrai?

SBRIGANI.

Admirables.

LEANDRE.

Lucrece eſt gagnée ?

SBRIGANI.

Oui.

LEANDRE.

Le Moine a fait notre affaire ?

SBRIGANI.

Il l'a faite.

LEANDRE.

O le bon petit moine ! Que je vais prier Dieu pour lui !

SBRIGANI.

Voilà des prieres bien placées ! Ce ne ſont pas de prieres qu'il vous demande.

LEANDRE.

Que demande-t-il ?

SBRIGANI.

De l'argent.

LEANDRE.

Je lui en donnerai. Qu'eſt-ce que tu lui a promis ?

SBRIGANI.

Trois cens ducats.

LEANDRE.

Tu as bien fait.

SBRIGANI.

Le Docteur en a donné vingt-cinq.

LEANDRE.

Comment cela ?

SBRIGANI.

Il les a donnés, suffit.

LEANDRE.

Et la mere de Lucrece ?

SBRIGANI.

Bon, c'est elle qui a tout fait. Dès qu'elle a ſçu ue ſa fille pourroit avoir une bonne nuit ſans pé- ier, elle n'a eu ni fin, ni ceſſe, qu'elle ne l'ait fait nir trouver le frere Timothée ; & à force de prieres, menaces, d'exhortations, elle a ſi bien fait que ucrece a conſenti à tout ce qu'on a voulu.

LEANDRE.

O Dieu ! Par quels mérites ai je pû obtenir tant e faveur ? Je me ſens mourir d'allégreſſe.

SBRIGANI.

Quel homme eſt ceci ? Tantôt il veut mourir de hagrin, tantôt c'eſt de plaiſir. Avez vous donné rdre à la potion ?

LEANDRE.

Cela eſt fait.

SBRIGANI.

Que lui envoyerez-vous ?

LEANDRE.

Un verre d'hypocras, pour lui conforter l'eſtom & lui réjouir le cerveau. Mais, malheureux que ſuis, c'eſt fait de moi.

SBRIGANI.

Comment donc ! Qu'eſt-ce qu'il y a ?

LEANDRE.

Je ſuis perdu ſans reſſource.

SBRIGANI.

A qui diable en a-t-il ?

LEANDRE.

Tout eſt perdu, te dis-je. Je me ſuis moi-mêm mis la corde au cou.

SBRIGANI.

Pourquoi cela ? Parlez donc, ſi vous voulez, ſan vous cacher le viſage.

LEANDRE.

Tu ne te ſouviens pas que je ſuis convenu avec l Docteur, que nous irions tous avec lui cherche quelqu'un, pour le mettre cette nuit avec ſa femme

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

LEANDRE.

Comment, ce que cela fait ? Si je ſuis avec ous autres, je ne pourrai pas être choiſi ; & s'il ne e voit pas, il ſe doutera de quelque choſe.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon : mais n'y a-t-il point de reméde ?

LEANDRE.

Je n'y en vois point.

SBRIGANI.

Laiſſez-moi rêver à cela.

LEANDRE.

Tu es mon ange tutelaire. Je ſuis en repos, ſi tu eux me ſecourir.

SBRIGANI.

Je l'ai trouvé.

LEANDRE.

Comment ?

SBRIGANI.

Je ferai enſorte que frere Timothée, qui vous a ſi ien ſervi, nous tire cette épine-là du pied.

LEANDRE.

De quelle façon ?

SBRIGANI.

Nous devons tous nous déguiser. Je ferai trav
le moine. Il contrefera sa voix, son visage, sa
tenance. Je lui trouverai un habit; & nous di
au Docteur que c'est vous qui vous êtes ainsi dég

LEANDRE.

L'invention est bonne. Mais que ferai-je ce
dant ?

SBRIGANI.

Il faut que vous vous mettiez une mandill
le corps; & avec une guittare, que vous tiend
vous viendrez de ce côté-ci chantant une chans

LEANDRE.

A visage découvert ?

SBRIGANI.

Vraiment oui. Si vous portiez un masque, ce
feroit entrer en défiance.

LEANDRE.

Mais il me reconnoîtra.

SBRIGANI.

Point du tout : vous n'aurez qu'à faire la gri
ce, disloquer votre visage, vous tordre la boucl
grossir les lévres, clignoter les yeux. Voyons un
comme vous ferez.

LEANDRE.

Eſt-ce comme cela ?

SBRIGANI.

Non.

LEANDRE.

Ainſi ?

SBRIGANI.

Pas tout-à-fait.

LEANDRE.

De cette façon-là ?

SBRIGANI.

Bon. Retenez bien cela. J'ai un nez chez moi, que vous vous appliquerez bien proprement ſur le vôtre.

LEANDRE.

Hé bien, après cela, que faudra-t-il faire !

SBRIGANI.

Quand vous ſerez arrivé proche de nous, nous vous envelopperons, nous vous ſaiſirons votre guitare, nous vous pouſſerons par les épaules dans la maiſon, nous vous mettrons au lit ; & le reſte ce ſeront vos affaires.

LEANDRE.

Tout cela eſt bien penſé. Il ne reſte plus que l'exécution.

SBRIGANI.

Nous ferons ce qu'il faudra. Mais pour vous m
tre en état d'y retourner, c'eſt de vous ſeul que c
dépend.

LEANDRE.

Que faut-il faire?

SBRIGANI.

Il faut tâcher de gagner ſon eſprit pendant ce
nuit, vous donner à connoître avant que de parti
lui découvrir votre ſtratagême, lui exagérer vo
paſſion, lui remontrer que ſon honneur dépend
traitement que vous recevrez d'elle. Il eſt impoſſi
qu'elle ne s'accorde avec vous, & qu'elle ne pren
des meſures pour faire durer votre intelligence.

LEANDRE.

Crois-tu que cela arrive?

SBRIGANI.

J'en ſuis ſûr. Mais nous perdons du temps, &
s'en va huit heures. Appellez Covielle, envoyez
potion au Docteur, & m'attendez chez vous. Je v
trouver notre frere Frapart, le faire déguiſer, &
conduire ici; après quoi nous irons chez le Docte
pour achever ce qui reſte.

LEANDRE.

C'eſt bien dit. Dépêche-toi.

SCEN

SCENE III.

LEANDRE COVIELLE.

LEANDRE.

COVIELLE.

COVIELLE.

Monsieur.

LEANDRE.

Prends ce gobelet d'argent, qui est dans l'armoire de ma chambre. Apportes-le moi, & prends garde de verser ce qui est dedans.

COVIELLE.

Tout-à-l'heure.

LEANDRE.

Il y a dix ans que ce garçon-là est à moi, & il m'a toujours servi fidélement. Je puis bien me fier encore à lui dans cette occasion; & quoique je ne lui aie rien dit de notre tromperie, je vois bien qu'il l'a pénétrée; car il n'est pas sot, & entre assez bien dans le fait.

COVIELLE.

Voilà ce que vous demandez.

LEANDRE.

Cela est bien. Porte vîtement cela au Docteur, & dis-lui qu'il le donne à sa femme immédiatemen après qu'elle aura soupé, & que nous l'irons trouve quand il sera temps : va vîte, & reviens de même.

COVIELLE.

J'y vais.

SCENE IV.

LEANDRE *seul.*

JE meurs d'impatience que Sbrigani revienne ave notre moine ; & on a raison de dire qu'il ennui bien à qui attend. Je diminue de plus de dix livr par heure, quand je pense où je suis présentement & où je dois être dans deux heures d'ici. Je crain à tout moment qu'il ne survienne quelque diable qui fasse échouer notre entreprise. Si cela arrivoit cette nuit-ci seroit la derniere de ma vie certain ment ; car je me jetterois dans la riviere, ou je m pendrois, ou je me précipiterois du haut de quelqu fenêtre, ou je me donnerois un coup de poignar sur sa porte ; enfin je ferois quelque chose pou m'empêcher de vivre. Mais je crois voir Sbrigan

C'eſt lui-même. Il méne avec lui un petit boiteux tout contrefait. C'eſt le moine ſans doute : qui voit l'un, voit l'autre. Qui eſt celui qui les aborde ? C'eſt Covielle apparemment, qui revient de faire ſa commiſſion. Attendons-les ici, pour concerter les meſures qui nous reſtent à prendre.

SCENE V.

LEANDRE, SBRIGANI, COVIELLE, FRERE TIMOTHÉE *déguiſé*.

COVIELLE.

QUI eſt cet homme-là, Sbrigani ?

SBRIGANI.

C'eſt un homme de bien.

COVIELLE.

Eſt il boiteux, ou s'il en fait ſemblant ?

SBRIGANI.

Tais-toi.

COVIELLE.

Il a la mine d'un grand pendart.

SBRIGANI.

Veux-tu te taire, marouffle ? Où eſt ton maître

LEANDRE.

Me voici. Soyez les bien-venus.

SBRIGANI.

Ah, ſeigneur Léandre, faites un peu la leçon votre Covielle. Il a déja dit vingt extravagances.

LEANDRE.

Ecoute, j'ai une choſe à te recommander : c'e de faire ce ſoir tout ce que Sbrigani te dira, comn ſi c'étoit moi-même qui te l'eût dit; & ni de ce qu tu ſçais, ni de ce que tu vois, ni de ce que tu d vines, garde-toi d'en faire le moindre ſemblant : y va de ma fortune, de mon honneur, de ma v & de la tienne.

COVIELLE.

Vous ſerez obéi.

LEANDRE.

As-tu donné ce gobelet au Docteur ?

COVIELLE.

Oui.

LEANDRE.

Qu'eſt-ce qu'il a dit ?

COVIELLE.

Que tout ſeroit prêt à l'heure qu'il faudra.

FRERE TIMOTHÉE.

Eſt-ce là le Seigneur Léandre ?

LEANDRE.

Pour vous obéir. Nos conditions ſont arrêtées : ous pouvez diſpoſer de moi & de toute ma fortune, omme de la vôtre propre.

FRERE TIMOTHÉE.

On me l'a dit, & je le crois. Je fais pour vous ce ue je ne voudrois pas faire pour tous les hommes u monde.

LEANDRE.

Vous n'y perdrez pas vos peines.

FRERE TIMOTHÉE.

Il me ſuffit de vos bonnes graces.

SBRIGANI.

Laiſſons toutes ces cérémonies. Nous allons nous aveſtir, Covielle & moi. Venez avec nous, ſeigneur Léandre, pour en faire de même. Le pere ous attendra, & nous reviendrons inceſſamment rejoindre, pour aller chez le Docteur.

LEANDRE.

C'eſt bien dit. Allons vîte.

FRERE TIMOTHÉE.

Je vous attends.

SCENE VI.

FRERE TIMOTHÉE *déguisé.*

ON dit bien vrai, que la mauvaise compagn
conduit l'homme à la potence, & qu'on se pe
aussi souvent, pour être trop bon, comme po
être trop méchant. Dieu m'est témoin que je ne pe
fois point à faire tort à personne. J'étois dans r
cellule, je disois mon office, j'entretenois mes c
votes. Il a fallu que ce diable de Sbrigani soit ven
qui m'a fait mettre un pied dans le bourbier, & pu
la jambe, & puis tout le corps, sans que je pui
sçavoir comment je m'en tirerai. Ce qui me consol
c'est que quand il y a plusieurs personnes intéress
dans une affaire, tous concourent également à
faire réussir. Mais voici déja Sbrigani de retour av
le valet de Léandre.

SCENE VII.

FRERE TIMOTHÉE, SBRIGANI, COVIELLE, *tous trois déguisés.*

FRERE TIMOTHÉE.

Oyez les bien revenus.

SBRIGANI.

Nous trouvez-vous bien comme cela ?

FRERE TIMOTHÉE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Il ne nous faut plus que le Docteur. Acheminons-nous du côté de chez lui. Il s'en va neuf heures.

COVIELLE.

On ouvre sa porte. N'est-ce point quelqu'un de ses valets ?

SBRIGANI.

Non, c'est lui. Ah, ah, ah.

COVIELLE.

De quoi ris-tu ?

SBRIGANI.

Qui pourroit s'empêcher de rire ? Il a une r
de chambre qui ne lui couvre pas les fesses. Que
ble a-t il là sur sa tête ? on diroit d'un cam
Comment ? je crois qu'il a une épée. O le fat
marmote entre ses dents. Rangeons-nous pour éc
ter. C'est encore apparemment quelque grabug
sa femme.

SCENE VIII.

LE DOCTEUR *travesti*.

COMBIEN de baguenauderies n'a-t il pas
core fallu essuyer de notre folle ? Elle a comm
par envoyer coucher dehors tout le monde, les
lets, la servante, le chien & le chat. Passe p
cela : la précaution est bonne. Mais ce que je n
prouve point, c'est toutes les simagrées qu'elle a
tes pour entrer dans ce lit. Je ne veux pas : que v
lez-vous que je fasse. Laissez-moi-là, pati, p
La peste soit de la nigaude. Je veux bien qu'e
femme soit un peu têtue : mais aussi il y a ra
par tout. Je n'ai jamais vû une tête de linotte c
me celle-là, & cependant si quelqu'un lui a
c,

dire, je voudrois que la plus sage de toutes les femmes de Florence fût pendue, elle prendroit cela pour elle. Mais tout compté, tout rabattu, il faudra qu'elle vienne au fait; & je ne quitterai point, comme dit l'autre, que je n'aie tout vû de mes mains. Cependant je me suis équippé comme il faut. Le diable ne me reconnoîtroit pas dans cet habit-là. Je parois plus jeune, & plus délibéré de vingt ans; & il n'y a point de dame dans la ville qui ne m'accordât la courtoisie but à but sur ma bonne mine.

SCENE IX.

SBRIGANI, LE DOCTEUR, FRERE TIMOTHÉE, COVIELLE.

SBRIGANI.

Bon soir, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

A l'aide.

SBRIGANI.

N'ayez pas peur. Nous sommes ce que vous cherchez.

LE DOCTEUR.

Ah, ah, c'eſt vous. Vous avez bien fait de vo
nommer ; car j'allois vous donner de cet eſtoc dr
au milieu de la poitrine. N'es-tu pas Sbrigani ?
toi Covielle ? Et celui-là, monſieur le médeci
Hé ?

SBRIGANI.

Vous l'avez deviné.

LE DOCTEUR.

Oh, qu'il eſt bien déguiſé ! Par ma foi je ne l'
rois pas reconnu.

SBRIGANI.

C'eſt que je lui ai fait mettre deux noix dan
bouche, afin de contrefaire ſon viſage & ſa voi

LE DOCTEUR.

Tu es un lourdaut. Que ne m'as-tu dit c
d'abord ? j'en aurois mis autant. Ne ſçais-tu pa
quelle conſéquence il eſt qu'on ne me reconno
pas à la parole ?

SBRIGANI.

Tenez, tenez ; mettez cela dans votre bouch

LE DOCTEUR.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

SBRIGANI.

Une boule de cire.

LE DOCTEUR.

Donne. Ahi, ca, ca, pu, co, cu, ſpu. Les mâles avives ! Bourreau, que m'as-tu donné-là ?

SBRIGANI.

Je vous demande pardon, j'ai pris l'un pour l'autre.

LE DOCTEUR.

Ca, ca, pu, pu. Que diable eſt-ce là ?

SBRIGANI.

C'eſt un peu d'aloës.

LE DOCTEUR.

Que la fiévre te ſerre. Poua. Vous ne dites rien, monſieur le médecin.

FRERE TIMOTHÉE.

C'eſt que Sbrigani m'a mis en colere.

LE DOCTEUR.

O que vous contrefaites bien votre voix !

SBRIGANI.

Nous perdons ici du temps : çà mettons notre armée en bataille. Léandre ſera à la corne droite. Je ſerai à la corne gauche. Et monſieur le Docteur ſera entre les deux cornes. Pour toi, Covielle, tu ſeras l'arriere-garde. Le mot du guet ſera ſaint Coucou.

LE DOCTEUR.

Quel saint est-ce là ?

SBRIGANI.

C'est le plus grand saint & le plus fêté qu'il ait en France. Allons, mettons-nous en marche. faudroit envoyer devant un espion, pour sçavc ce qui se passe. Va-t-en, Covielle, & tu nous vie dras dire ce que tu auras vû.

LE DOCTEUR.

Prenons garde de nous tromper, messieurs. nous allions échoir à quelque pied-plat, infirme cassé, & qu'il fallût recommencer demain, cela seroit point plaisant.

SBRIGANI.

Laissez faire. Covielle est habile homme. Le voi qui revient. Qu'est-ce que tu as trouvé ?

COVIELLE.

Le plus joli petit paillard que vous ayez jamais v Il n'a pas plus de vingt ans ; & il vient de ce côt ci avec une guitarre dont il joue.

LE DOCTEUR.

Voilà notre affaire, si cela est : mais prends bi garde ; car le mal retomberoit sur ton dos.

COVIELLE.

Cela est comme je vous le dis, en conscience.

SBRIGANI.

Le voici. Avançons tout doucement, afin de l'entourer.

LE DOCTEUR.

Tirez-vous de-là, monsieur le Médecin. Vous tes comme une buche de bois.

SBRIGANI.

Allons. Ferme. Tenez bien. Rends la guitarre, oquin.

LEANDRE *déguisé.*

Au secours. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

LE DOCTEUR.

Tu le vas voir. Qu'on lui enveloppe la tête, pour mpêcher qu'il ne crie.

SBRIGANI.

Faisons-lui faire la pirouette, afin qu'il ne se reonnoisse pas. Bon. Encore une fois. Voilà qui est ien : fourrons-le dans la maison.

FRERE TIMOTHÉE.

Seigneur Docteur, je vais me reposer. La tête me ait un mal de mort. Je vous reverrai demain matin.

LE DOCTEUR.

Allez, allez, nous n'avons plus que faire de vous 'ai conduit ceci bien vigoureusement.

SCENE X.

FRERE TIMOTHÉE *seul.*

LES voilà dans la maison. Moi je m'en retourne au couvent. Pour vous, messieurs les spectateurs, ne critiquez rien que vous n'ayez entendu jusqu'au bout. Notre action ne sera pas interrompue ; car je vous assure que les acteurs ne dormiront point. Je dirai mon office. Sbrigani & Coviello souperont ; car ils n'ont d'aujourd'hui ni bu ni mangé. Le Docteur ira & viendra, pour mettre ordre à tout ; & pour ce qui est de Lucrece & de Léandre, je ne pense pas qu'ils s'endorment : car si j'étois à la place de l'un, & vous à la place de l'autre, je suis bien sûr que nous n'aurions pas envie de dormir ni vous, ni moi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FRERE TIMOTHÉE *seul.*

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, tant j'ai d'envie de sçavoir ce qui s'est passé. Pour tuer le tems, je ne suis occupé à je ne sçais combien d'exercices différens. J'ai dit mes matines. J'ai lû une vie des Saints. J'ai été dans notre chœur. J'ai rallumé une lampe qui étoit éteinte. J'ai mis une robe neuve à une Notre-Dame, qui fait des miracles. Ahi ! combien de fois me suis-je tué de dire à nos peres de la tenir propre ? Ils ne s'embarrassent pas de cela ; & puis on s'étonne que la dévotion se refroidisse. J'ai vu autrefois plus de cinq cens bougies allumées tout autour ; & aujourd'hui vous n'en trouveriez pas quinze. Voilà ce que c'est que de ne pas maintenir

sa réputation. Tous les soirs, après complies, nous avions coûtume d'y faire la procession ; & tous les samedis nous y allions chanter les Litanies. C'étoit à qui feroit son vœu & son offrande, parce qu'on voyoit une image fraîche & bien entretenue ; & dans la confession nous avions soin d'exhorter les hommes & les femmes à y faire leur vœu. Présentement, on ne fait plus rien de tout cela : aussi le tronc & le luminaire vont comme il plaît à Dieu. O quelle pauvre espéce que nos religieux d'à présent ! Mais j'entends du bruit dans la maison du Docteur. Les voilà, par ma foi, qui mettent dehors le prisonnier. Je suis encore arrivé à temps. Ecoutons, sans nous montrer.

SCENE II.

LE DOCTEUR, SBRIGANI, COVIELLE, LEANDRE.

LE DOCTEUR.

Rends-le par un bras, & moi par l'autre; & toi (*Coviellé*) tiens-le bien par derrière.

LEANDRE.

Ne me faites point de mal.

SBRIGANI.

N'aie pas peur. Qu'on le faſſe tourner deux ou trois fois, afin qu'il ne ſçache pas d'où il ſort.

LEANDRE.

Rendez-moi donc ma guitarre.

SBRIGANI.

Va-t-en, chien de paillard. Si je t'entends ſouffler, je te couperai le cou.

LE DOCTEUR.

Le voilà parti. Allons nous r'habiller, & ſortons de bonne heure, afin qu'il ne paroiſſe pas que nous ayons veillé cette nuit.

SBRIGANI.

C'eſt parler ſagement.

LE DOCTEUR.

Allez-vous-en, vous autres, trouver maît
Léandre, pour lui dire comment cela s'eſt paſſé.

SBRIGANI.

Que voulez-vous que nous lui diſions? Nous n'
vons rien vu. Vous ſçavez bien qu'auſſi-tôt que no
ſommes entrés, nous avons été ſouper dans la c
ſine. Vous & votre belle-mere êtes reſtés aux mai
avec lui; & depuis nous ne vous avons revu qu
préſent.

LE DOCTEUR.

Vous avez raiſon. O que j'ai de belles choſe
vous dire! Vous ſçavez que ma femme étoit da
le lit dès neuf heures. J'ai donc pris mon drôle;
afin de lui faire reprendre des forces, je l'ai me
dans une petite dépenſe qui eſt au-deſſus de ma ſa
à manger. J'avois pris la précaution de n'y mett
qu'une petite lampe dans un coin, qui jettoit ſeul
ment un peu de lueur blafarde & obſcure; car
mourois de peur qu'il ne me connût.

SBRIGANI.

C'eſt prudemment aviſé.

LE DOCTEUR.

Je lui ai dit de se deshabiller. Il faisoit le sot. Je e suis retourné devant lui comme un dogue, & and il a vu que je lui montrois les dents, cela a bien-tôt fait. Il est laid de visage, à la vérité. Il oit un nez effroyable, & une bouche toute de vers : mais je n'ai jamais vû une si belle peau, nche, unie, ferme, & le reste à l'avenant.

SBRIGANI.

Vous l'avez donc examiné de point en point ?

LE DOCTEUR.

Quelque sot y auroit manqué. Si, par hazard, 'étoit trouvé avoir quelque galanterie, hé ! où en ois je ?

SBRIGANI.

Peste, que vous êtes prévoyant !

LE DOCTEUR.

Après m'être assuré qu'il étoit bien sain, je l'ai s par le bras, & je l'ai tiré derriere moi sans nière jusques dans la chambre de ma femme. Je i fait mettre dans le lit ; & avant de partir, afin 'on ne m'en fît pas accroire, j'ai été bien aise de icher la chose au doigt, pour voir si l'affaire oit bien.

SBRIGANI.

Il faut avouer que vous avez gouverné tout ce avec une grande prudence.

LE DOCTEUR.

Après avoir bien tâté, & bien examiné, je si sorti de la chambre, j'ai fermé la porte, & j'ai é trouver la mere de ma femme, avec laquelle j' passé la nuit à causer auprès du feu.

SBRIGANI.

De quoi avez-vous causé encore ?

LE DOCTEUR.

De la sottise de Lucrece, qui auroit beaucou mieux fait de consentir tout d'un coup à ce q nous voulions, sans tant d'allées & de venue Ensuite nous avons parlé de ce petit enfant q j'aurai. Il me semble que je le vois déjà, tant suis aise. Enfin, nous avons oui sonner cinq heure & comme je craignois que le jour ne parût, je su rentré dans la chambre. Crois-tu bien que ce coquin là ne vouloit pas se lever ?

SBRIGANI.

Je m'en doute bien.

LE DOCTEUR.

J'ai eu toutes les peines du monde à le faire sorti du lit. A la fin pourtant il a fallu qu'il se levât. J

ai rendu ses habits, je vous ai été appeller, & ous l'avons reconduit de la manière que vous avez û.

SBRIGANI.

Tout cela s'est fort bien passé.

LE DOCTEUR.

Que dirois-tu qui me fait de la peine à tout cela ?

SBRIGANI.

Quoi ?

LE DOCTEUR.

C'est ce pauvre malheureux, qui mourra peut-e dans quatre jours. Voilà une nuit qui lui coûtera n cher.

SBRIGANI.

Parbleu, il faut bien peu de chose pour vous in-iéter. Laissez-le là ; c'est son affaire.

LE DOCTEUR.

Je voudrois bien voir présentement le seigneur ndre, pour lui conter tout cela de fil en aiguille.

SBRIGANI.

Vous le verrez devant qu'il soit peu. Il commence aire grand jour. Que faites-vous ? Je m'en vais anger d'habit, pour moi.

LE DOCTEUR.

Et moi aussi. Je ferai lever & laver ma femme, puis la menerai à l'église, pour faire ses relevailles en quelque façon. Je voudrois bien que Léandre y trouvât avec toi, pour voir tous ensemble le frere Timothée, & le récompenser de ses bons offices.

SBRIGANI.

Vous avez raison. Je l'avertirai.

SCENE III.

FRERE TIMOTHÉE, *seul.*

J'Ai entendu tous leurs raisonnemens, & je sçaurois me lasser de rire de la sottise de ce bon homme. Mais la conclusion de son discours est ce qui me réjouit le plus. Puisqu'ils doivent me venir trouver, il ne faut point que je reste ici. Je vais retourner dans l'église, où ma marchandise fera le meilleur débit. Mais qui vois-je sortir de cette maison ? C'est Sbrigani avec Léandre. Je ne veux point qu'ils me voient pour la raison que j'ai dite tout à l'heure, quand ils ne viendroient point, je sçaurai bien les aller trouver.

SCENE IV.

LEANDRE, SBRIGANI.

LEANDRE.

COMME je t'ai dit, mon cher Sbrigani, jusqu'à une heure après minuit l'inquiétude ne m'a point quitté; & quoique je goûtasse des plaisirs inconcevables, je n'étois point encore content. Mais enfin, après m'être découvert à elle, & lui avoir exagéré l'excès de ma passion, lui remontrant combien la simplicité de son mari nous mettoit en état de vivre heureux sans honte, & lui donnant ma foi, que si Dieu venoit à en disposer un jour, je n'aurois jamais d'autre femme qu'elle, persuadée par mes discours, & éprouvant la différence des caresses d'un jeune amant à celles d'un vieux époux, tout d'un coup, après quelques soupirs, elle a rompu le silence, & s'est prise à dire: Puisque ta hardiesse & la sottise de mon mari, l'ingénuité de ma mere, & la malice de mon directeur m'ont poussé à faire une action, que de moi-même je n'aurois jamais osé penser, je veux croire que c'est un ordre souverain d'enhaut qui l'a réglé ainsi, & je ne suis pas la maîtresse de m'opposer aux volontés du ciel. Ainsi je te reconnois

dès ce moment pour mon maître, mon seigneur, mon pere, mon époux, & tout ce que j'ai de plus cher au monde : & ce que mon mari a exigé de moi pour une nuit, je veux qu'il le soit acquis pour toute ta vie. En écoutant ces mots, j'ai pensé expirer d'excès de plaisir : la joie m'a coupé la parole, & je n'ai pû lui répondre la centiéme partie des choses que je lui voulois dire. Enfin je me trouve le plus heureux, le plus content de tous les hommes du monde ; & si la mort ou le temps, ou quelqu'autre malheur, ne me fait point perdre une si douce félicité, je ne changerois pas mon bonheur contre celui des bienheureux qui sont dans le ciel.

SBRIGANI.

J'ai certainement une grande joie du bien qui vous est arrivé ; & vous voyez bien que je ne me suis pas trompé dans la prédiction que je vous ai faite. Mais que devenons-nous présentement

LEANDRE.

Il faut aller au couvent, où je lui ai promis de me trouver, parce qu'elle y doit venir avec sa mere & son mari.

SBRIGANI.

J'entends ouvrir leur porte. Les voilà qui sortent. Le Docteur est derriere elle.

LEANDRE.

Allons les attendre dans l'église.

SCENE

SCENE V.

LE DOCTEUR, SOSTRATE, LUCRECE.

LE DOCTEUR.

LUCRECE, nous devons toujours faire les choses avec la crainte de Dieu, & non pas comme des étourdis.

LUCRECE.

Que faut-il encore faire?

LE DOCTEUR.

Voyez comme elle répond. Vous diriez d'un coq qui est sur ses ergots.

SOSTRATE.

Ne vous fâchez pas. Elle est encore un peu altérée.

LUCRECE.

Que voulez-vous?

LE DOCTEUR.

Je veux que nous allions trouver le frere Timothée, afin qu'il vous dise l'oraison des relevailles; car il faut vous regarder d'aujourd'hui comme régénérée.

LUCRECE.

Allez-y donc, sans faire tant de discours.

LE DOCTEUR.

Ho, ho, ma mie, vous avez la parole bien haute ce matin. Vous étiez hier à moitié morte.

LUCRECE.

C'eſt à vous que j'en ai l'obligation.

SOSTRATE.

Allez, allez chercher le pere. Mais il n'eſt pa beſoin; le voilà qui ſort de l'égliſe.

SCENE VI.

FRERE TIMOTHÉE, LE DOCTEUR SOSTRATE, LUCRECE LÉANDRE, SBRIGANI.

FRERE TIMOTHÉE.

LEANDRE & Sbrigani m'ont dit d'aller à la rer contre du Docteur, & qu'ils nous joindroient dan le moment.

LE DOCTEUR.

Bona dies, mon Révérend.

FRERE TIMOTHÉE.

Soyez tous les bien-venus, & bon prou vo faſſe. Madame, que Dieu vous envoie dans neu mois un beau garçon.

LUCRECE.

Ainſi ſoit-il.

LE DOCTEUR.

Ne vois-je pas Léandre & Sbrigani?

FRERE TIMOTHÉE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Faites-les venir ici.

FRERE TIMOTHÉE.

Avancez, avancez.

LE DOCTEUR.

Monsieur le Médecin, mettez-là votre main dans celle de ma femme.

LEANDRE.

Très-volontiers.

LE DOCTEUR.

Lucrece, voilà celui qui sera cause que nous aurons un bâton pour soutenir notre vieillesse.

LUCRECE.

Je lui suis très-obligée du bien qu'il m'a fait; & je veux qu'il soit notre compere.

LE DOCTEUR.

Ah, je suis bien aise de vous voir raisonnable. Il faut qu'ils viennent tous deux dîner aujourd'hui avec nous.

LUCRECE.

J'y consens.

LE DOCTEUR.

Et je veux leur donner la clef du passage, qui est sous notre galerie, afin qu'ils viennent nous voir à leur commodité; car ils n'ont point de compagnie, & sont tout seuls dans leur maison, comme de bêtes.

LUCRECE.

J'en suis d'accord, puisque cela vous fait plaisir.

FRERE TIMOTHÉE.

Ne me donnerez-vous rien pour faire des charités ?

LE DOCTEUR.

Ho, ho, Dieu sçait si je vous donnerai !

SBRIGANI.

Et ce pauvre Covielle, ne lui ferez-vous pas un présent ?

LE DOCTEUR.

Il n'a qu'à dire : tout ce que j'ai est à lui.

FRERE TIMOTHÉE.

Madame Sostrate, vous voilà toute ragaillardie. Vous avez mis un jeune rejetton sur une vieille souche.

SOSTRATE.

Qui est-ce qui ne rajeuniroit pas, à voir tout ceci !

FRERE TIMOTHÉE.

Entrons tous dans l'église, afin de dire les oraison accoûtumées. Je retournerai ensuite achever mon breviaire ; & chacun fera comme il l'entendra. Vous, messieurs les Spectateurs, ne vous arrêtez pas davantage. Mon office est long ; & ces messieurs & ces dames ne sortiront pas par ici. Portez-vous bien, & applaudissez.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

JASON,

OPÉRA.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

PAN.
Suite de PAN.
CHŒURS de Bergers.
LA PAIX.
Suite de LA PAIX.

JASON,
OPÉRA.

PROLOGUE.

Théâtre représente une Campagne coupée par le fleuve de la Seine.

PAN.

UN doux repos suspend les troubles de la guerre :
Où nos tranquilles champs les jeux vont revenir ;
Et Mars, las d'alarmer la terre,
Leur permet de se réunir.
Pan, qui du Dieu des bois révérez la puissance,
Vous, peuples heureux qui vivez sur ces bords,
Par vos chants de réjouissance
Faites éclater vos transports.
Chantez la valeur & la gloire
Du héros qui vous rend heureux :
Et qu'une éternelle mémoire
Consacre dans vos cœurs ses bienfaits généreux.

CHŒUR.

Chantons la valeur & la gloire
Du héros qui nous rend heureux,
Et qu'une éternelle mémoire
Consacre dans nos cœurs ses bienfaits généreux.

PAN.

Quel bruit harmonieux ici se fait entendre?
Quelle douce clarté se répand dans les airs?
Ces nuages brillans, ces aimables concerts
M'annoncent que la Paix en ces lieux va se rendre
Déesse des plaisirs, douce & charmante Paix,
Quel destin fortuné vous rend à nos souhaits?

LA PAIX.

Un roi que le ciel a fait naître,
Pour partager les soins & le pouvoir des dieux,
Fixe mon séjour en ces lieux;
C'est lui qui sur ces bords m'ordonne de paroître
La guerre contre moi ligue tous les mortels;
Leur perfide cœur m'abandonne,
Pour suivre la fière Bellone,
Et leur main sacrilége a brisé mes autels:
Mais contre leur rage funeste,
Ce héros m'offre un sûr appui;
Et son empire est aujourd'hui
Le seul asyle qui me reste.

PAN.

Vainqueur de cent peuples jaloux,
Il ne porte chez eux le flambeau de la guerre,
Que pour forcer leur injuste courroux
D'accepter le repos qu'il veut rendre à la terre.

LA PAIX.

C'eſt en vain qu'à ſes ennemis
Son cœur ſe montre favorable;
Leur orgueil mille fois ſoumis
Renaît du malheur qui l'accable.

PAN.

Quel eſt de cet orgueil le déplorable fruit!
De leurs derniers efforts tout l'effet ſe réduit
A pouvoir immoler leurs peuples en alarmes
A toutes les horreurs de Mars;
Et contre leurs propres remparts
Tourner la fureur de leurs armes.

LA PAIX.

Laiſſons-les s'égarer dans leurs vagues projets,
Et goûtons les douceurs d'un repos plein d'attraits.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Préparons des fêtes nouvelles;
Rappellons en ces lieux l'amour & les plaiſirs;
Et par des chanſons immortelles
Signalons le bonheur qui s'offre à nos deſirs.

Le Chœur répéte ces quatre derniers vers ; la Suite de la Paix & celle de Pan forment une Entrée, au milieu de laquelle deux Bergers chantent séparément les deux couplets qui suivent :

I. BERGER.

Tôt ou tard l'Amour nous engage.
C'eſt un juſte tribut qu'on doit à ce vainqueur ;
Quand la raiſon nous dit que nous avons un cœur,
L'Amour nous en apprend l'uſage.

II. BERGER

En vain, pour fuir l'Amour, un cœur veut ſe conte
C'eſt un feu qu'on ne peut calmer ;
Et tout ce qu'on fait pour l'éteindre,
Ne ſert ſouvent qu'à l'allumer.

LA PAIX.

Retraçons aujourd'hui la célébre entrepriſe,
Qui conduiſit JASON ſur les bords de Colchos ;
Et montrons ce que peut la vertu d'un héros,
Lorſque le ciel la favoriſe.

LE CHŒUR.

Charmans plaiſirs, jeux pleins d'appas,
Venez, raſſemblez-vous dans ces heureux climat

Fin du Prologue.

JASON,

TRAGÉDIE.

ACTEURS
DE LA TRAGÉDIE.

AÈTÉ, roi de Colchos.
MÉDÉE, célèbre enchantereſſe, fille d'Aëté.
JASON, chef des Argonautes.
ORPHÉE, l'un des Argonautes, confident de Jaſon.
HIPSIPILE, reine de Lemnos.
CHŒUR de combattans qu'on ne voit point.
Suite du ROI.
Suite de MÉDÉE.
VÉNUS.
NEPTUNE.
Suite de NEPTUNE.
Troupe de DÉMONS.
L'AMOUR.
Suite de l'AMOUR.
La SIBYLLE.
Suite de la SIBYLLE.
CHŒUR & TROUPE d'Argonautes.
TROUPE de Combattans ſortis de la terre.

JASON,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

Le Théâtre représente un Camp.

SCENE PREMIERE.

JASON, ORPHÉE.

ORPHÉE.

C'Est trop garder un timide silence :
Nos Grecs si long-temps abusés
Ne souffrent plus qu'avec impatience
Cet indigne repos où vous les réduisez.

De la riche Toiſon ils cherchent la conquête :
Colchos garde en ces murs ce dépôt précieux.
Le ciel nous y conduit : leur troupe eſt toute prête ;
Et vous ſeul retardez ce deſſein glorieux.

JASON.

Au milieu des horreurs d'une guerre effroyable,
Dois je accabler encore un roi trop déplorable,
Qui nous a comblés de bienfaits ?
Le Scythe ſur ces bords a porté l'épouvante ;
D'un combat furieux nous voyons les apprêts.
Ce Prince eſpère en nous : rempliſſons ſon attente ;
Combattons pour ſes intérêts,
Et que de notre zèle une preuve éclatante
Puiſſe autoriſer nos projets.

ORPHÉE.

Pour nous engager à vous croire,
Ceſſez de prendre un vain détour :
Le voile pompeux de la gloire
Sert ſouvent à cacher l'amour.
Aux rives de Lemnos une reine charmante
A long-temps arrêté vos pas,
Et lorſqu'un ſort heureux répond à notre attente,
La beauté de Médée amuſe votre bras.
Ah ! quand la gloire nous appelle,
Eſt-il temps de languir dans une amour nouvelle ?

n'en ſuſpendrez-vous point le cours trop odieux ?
Tant d'illuſtres guerriers n'ont-ils quitté la Grece
Que pour venir être en ces lieux
Les témoins de votre foibleſſe.

JASON.

Hélas !

ORPHÉE.

Vous ſoupirez ?

JASON.

Tu connois mes malheurs,
Vainement je voudrois te cacher mes douleurs.
Hipſipile m'aimoit ; mon cœur brûloit pour elle :
Les jours les plus heureux n'étoient faits que pour nous.
Fatal devoir, gloire cruelle,
Que je ſerois heureux ſans vous !
Il fallut la quitter, cette reine ſi belle.
La perte d'un bonheur que je trouvois ſi doux,
Porte à mon cœur les plus ſenſibles coups :
Plus mon ſort eut d'attraits, plus ma peine eſt mortelle.
Trop cruel ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus,
N'offrez plus à mon cœur votre douceur paſſée ;
Eloignez vous, fuyez de ma triſte penſée :
Pourquoi m'entretenir des biens que j'ai perdus ?
Je guérirois des maux dont j'ai l'ame bleſſée,
Si de mes eſprits prévenus
Votre image étoit effacée.
Trop cruel ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus,
N'offrez plus à mon cœur votre douceur paſſée.

ORPHÉE.

Tandis qu'en cette cour vous prodiguez vos vœux,
Croirai-je qu'Hipsipile occupe encor votre ame?

JASON.

Ecoute le secret de ma nouvelle flamme,
Et plains mon destin rigoureux.
En perdant la Toison, le roi perd sa puissance.
Pour prévenir les coups du sort,
Médée a de son art employé l'assistance.
Que peut contre elle un inutile effort?
Et quelle valeur indomptable
De ses enchantemens pourroit forcer le cours?
Pour vaincre son art redoutable,
L'amour, le seul amour m'offre ici son secours.
Cependant conçois-tu l'excès de ma tristesse?
A de feintes ardeurs j'immole ma tendresse;
Malgré moi je trahis un objet plein d'appas.
Ah! C'est une rigueur extrême
D'être réduit à quitter ce qu'on aime,
Pour s'attacher à ce qu'on n'aime pas.

ORPHÉE.

Je vois paroître la Princesse.

JASON.

Cours rassembler nos Grecs; je te suis: laisse-nous.

SCENE II.

JASON, MÉDÉE.

JASON.

PRincesse, où vous exposez-vous?
h! fuyez un séjour d'horreur & de tristesse.

MÉDÉE.

Je ne viens point par un indigne effroi
rêter en ces lieux l'ardeur qui vous anime:
Partez, volez, courez servir le roi;
ix héros tels que vous, c'est un soin légitime.
Plus votre cœur est magnanime,
Et plus il est digne de moi.

JASON.

Ne puis-je obéir à ma gloire
Qu'en quittant l'objet que je sers?
Tous les honneurs de la victoire
urront-ils me payer des douceurs que je perds?

MÉDÉE.

Vous m'aimez, votre ardeur m'est chere,
frémis des périls où vous allez courir:
ais le devoir l'ordonne, il lui faut obéir,
Et l'amour doit se taire.
Adieu, Jason, évitez-moi:
Je sens redoubler mes alarmes.
Fuyez de dangereuses larmes;
Je crains pour vous le trouble où je me voi.

JASON ET MÉDÉE.

Ah, quelle peine extrême
De quitter ce qu'on aime !
Que mon sort seroit doux,
S'il ne falloit jamais me séparer de vous !

SCENE III.

MÉDÉE, COMBATTANS *derriere le théâtre.*

COMBATTANS.

COURONS, courons, où l'honneur nous appelle
Remplissons tout de sang & de terreur ;
Que le trépas, le carnage & l'horreur
Nous ouvrent les chemins d'une gloire immortelle

MÉDÉE.

Que de cris furieux
Se font entendre dans ces lieux !

COMBATTANS.

Que notre ardeur se renouvelle.
Sous nos funestes traits tombez, audacieux.

MÉDÉE.

O dieux ! ô justes dieux !
Quelle rage cruelle !

COMBATTANS.

Que notre ardeur se renouvelle.
ous nos funestes traits tombez, audacieux.

MÉDÉE.

Quelle horreur ! quelle triste image !
Mon cœur se sent glacer d'effroi.
eut-être en cet instant mon amant ou le roi. . .
O ciel, détourne un si cruel présage !
C'est à toi seul que j'ai recours.
on art de leurs destins ne peut changer le cours.
mets mon seul espoir en ta bonté suprême :
Conserve-moi tout ce que j'aime.
Juste ciel, prends soin de leurs jours,
J'implore ton secours.
ais tout redouble ici mon désespoir extrême.

COMBATTANS.

Périssez tous, périssez tous :
Cédez à l'effort de nos coups.

SCENE IV.

MÉDÉE, LE ROI.

LE ROI.

LE calme va bientôt succéder à l'orage,
Nous triomphons, ma fille, & le Scythe est soumi
Jason poursuit encor un reste d'ennemis,
Qui ne sçauroit long-temps occuper son courage.
Vous allez revoir ce vainqueur
Moins satisfait de sa victoire,
Que sensible à la gloire
D'avoir sçu toucher votre cœur.

SCENE V.

LE ROI, MÉDÉE, JASON

Suite du Roi, suite de Médée.

JASON *au roi.*

VOs ennemis livrés au destin de la guerre
De leur perfide sang ont fait rougir la terre.
Leur roi seul échappé dans ce désordre affreux,
Traînoit de ses soldats le débris malheureux :

Nos Grecs n'ont songé qu'à le suivre:
'e l'ai joint dans ce bois & sa mort vous délivre
D'un ennemi si dangereux.

LE ROI.

près ce grand exploit est-il en ma puissance
De payer vos rares bienfaits?
Prescrivez-en la récompense;
t quel que soit le prix qu'exigent vos souhaits,
oyez sûr des effets de ma reconnoissance.
t vous peuples, chantez l'invincible héros,
Qui vous assure un plein repos.

LE ROI ET MÉDÉE.

Pour célébrer sa gloire,
Réunissons nos voix:
La paix & la victoire
nt les fruits glorieux de ses fameux exploits.

CHŒUR.

Pour célébrer sa gloire,
Réunissons nos voix:
La paix & la victoire
nt les fruits glorieux de ses fameux exploits.

MÉDÉE ET JASON.

Il est tems de bannir les larmes;
Jouïssons d'un sort plein de charmes.

Le ciel rend nos vœux satisfaits :
Tout céde à l'effort de nos armes.
Après de mortelles alarmes,
Qu'il eſt doux de s'aimer en paix !

UNE DES SUIVANTES DE MÉDÉE.

Les dieux ont pour nous
Fait éclater leur puiſſance ;
Nos voiſins jaloux
Sont ſoumis ſans réſiſtance.
De leur courroux
Ne craignons plus les atteintes ;
Un ſort plus doux
Finit le cours de nos plaintes.
Que de plaiſirs
Vont s'offrir à nos deſirs !

LE CHŒUR.

La paix va régner ur la terre.
Vivons heureux, profitons des beaux jours.
Les funeſtes cris de la guerre
Vont faire place aux doux chants des amours.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente le Port de la Capitale de la Colchide.

SCENE PREMIERE.

JASON *seul.*

LAISSE MOI respirer, malheureuse contrainte :
Funeste effet d'une odieuse feinte,
Triste remords qui viens me déchirer,
Laisse-moi respirer.
Quelle honte, grands dieux ! ah ! quel supplice extrême !
Je feins de haïr ce que j'aime,
Et d'adorer ce que je haïs.
Je trahis Hipsipile, & Médée, & moi même.

Quelle honte, grands dieux ! ah ! quel supplice extr
Mais quoi ! ce riche don que je m'étois promis,
Sans ce secours ne peut m'être permis.
Tout m'annonce une mort affreuse....
Que dis-je ? ah ! bannissons une terreur honteuse.
Ce prix seroit trop acheté,
S'il falloit l'obtenir par une indignité.
Ma feinte à la princesse a trop fait d'injustice ;
N'abusons plus de sa crédulité.
Je vais, par un aveu dépouillé d'artifice,
Faire éclater la vérité.
Mais quels concerts se font entendre ?
Quelle divinité dans ces lieux va descendre ?

SCENE II.

JASON, VÉNUS *sur son char.*

VÉNUS.

VÉnus s'intéresse à ton sort.
Garde-toi d'écouter le dangereux transport
Où ton cœur s'abandonne.
L'amour veut par tes soins être victorieux ;
Tu dois suivre ce qu'il ordonne :
La vertu des mortels est d'obéir aux dieux.

JASON.

C'en est trop, déesse charmante ;
Je vais, sans balancer, répondre à votre attente.

SCENE III.

JASON, LE ROI, MÉDÉE.

LE ROI.

PRINCE, il faut m'acquitter de ce que je vous dois,
La princeſſe vous a ſçu plaire.
De mon trône affermi par vos fameux exploits
Recevez le juſte ſalaire.
Je veux que l'hymen en ce jour
Soit le prix de votre victoire.
Joignez aux honneurs de la gloire
Les douceurs de l'amour.

JASON.

Quel prix d'une flamme ſi belle !
Que mon deſtin a de douceur !
près un tel bienfait m'eſt-il permis, ſeigneur,
De me flatter d'une grace nouvelle ?
os Grecs ont partagé mes ſoins & mes travaux :
s doivent partager votre reconnoiſſance.
Daignez encore à ces héros
Accorder une récompenſe.

LE ROI.

rlez ; & quelque bien qui flatte ici leurs yeux,
feront ſatisfaits, j'en atteſte les dieux.

JASON.

Tant que le ciel pour eux répandra sa lumière,
Rien ne peut les toucher que la riche toison.

LE ROI.

Dieux ! que me dites-vous !

MÉDÉE *à part.*

Ah ! perfide Jason

JASON.

Daignez à leur valeur guerrière
Ouvrir cette noble carrière.

MÉDÉE *à part.*

Juste ciel, quelle trahison ! !

LE ROI.

Quoi, prince, ignorez-vous que la toison ravie
Met en péril, & mon sceptre, & ma vie ?
En voulez-vous précipiter la fin ?
Et pourquoi vous charger des ordres du destin ?

JASON.

Le dieu du jour vous donna la naissance :
Un grand peuple est soumis à votre obéissance ;
Vos ennemis gémissent dans vos fers,
Tout comble ici votre bonheur extrême ;
Vous n'avez plus à craindre un funeste revers :
Votre sort désormais dépendra de vous-même.

Pour nous, qu'un fier tyran tient à ſes loix ſoumis,
Tel eſt le malheur qui nous preſſe,
Qu'une honteuſe mort nous attend dans la Grece,
Si de notre retour la toiſon n'eſt le prix.

LE ROI.

Mais ſçavez-vous qu'un projet ſi coupable
Rend votre perte inévitable ?
Quelle fureur vous porte à chercher le trépas ?

JASON.

La mort ne nous étonne pas.
Plus le péril eſt redoutable,
Et plus la victoire a d'appas.

LE ROI.

J'ai juré de vous ſatisfaire ;
Je ne ſçaurois m'en dégager ;
Puiſqu'un avis ſincere
Ne ſçauroit vous changer,
Allez exécuter un deſſein téméraire :
Les dieux prendront le ſoin de me venger.

SCENE IV.

JASON, MÉDÉE.

JASON.

DANS quel mortel chagrin un tel discours me laisse
Que je sens un cruel tourment !
Vous me fuyez, chere princesse :
Quoi ! m'abandonnez-vous en cet accablement ?

MÉDÉE.

Je suis un traître, un infidèle,
Qui n'a que trop mérité mon courroux.

JASON.

Plaignez ma fortune cruelle.
Du plus ardent amour mon cœur ressent les coups :
Mais je ne puis trahir la gloire qui m'appelle.
Si je dois vivre pour vous,
Je dois vivre aussi pour elle.

MÉDÉE.

Contre un roi généreux, qui par mille bienfaits
S'empresse à combler tes souhaits,
Former un dessin perfide :
Traître, sont-ce là les effets
De la gloire qui te guide !

JASON.

xilés du climat qui nous donna le jour,
n ſerment ſolemnel engage notre gloire
A mériter notre retour
Par cette éclatante victoire.

MÉDÉE.

alheureux ! j'ai pitié de ta témérité :
Tu cours à ta perte certaine.
Apprends en quelle extrêmité
Ton funeſte deſſein t'entraîne.
eux taureaux indomptés ſont les premiers remparts
Qui défendent le champ de Mars.
flamme qui ſe mêle à leur brûlante haleine,
Forme autour d'eux un affreux tourbillon.
Il faut forcer leur fureur inhumaine
tracer ſur la plaine un pénible ſillon.
Auſſi-tôt du ſein de la terre,
Tes yeux verront de toutes parts
Sortir des eſcadrons épars,
ui ſe raſſembleront pour te livrer la guerre.
n'eſt pas tout encore : un dragon furieux
it dans ce lieu terrible une garde conſtante :
mais le doux ſommeil n'approcha de ſes yeux ;
en ne ſçauroit tromper ſa fureur vigilante.
La mort, la plus cruelle mort
Sera le prix de ton audace.

JASON.

Non, non; je ne crains point le coup qui me menac
Mon courage & les dieux sont garants de mon sort

MÉDÉE.

C'en est donc fait, volage;
Puisque mes soins sont superflus,
Va, cours; je ne te retiens plus;
Achéve d'accomplir un projet qui m'outrage:
Mais après les périls, dont je t'ai peint l'horreur,
Redoute encor Médée & sa fureur.

SCENE V.

JASON *seul.*

VAINE fureur, impuissante colère,
Non, non, ce n'est pas toi qui causes mes tourmen
Je souffre beaucoup plus de l'indigne mystère
Qui cache ici mes sentimens.
Vaine fureur, impuissante colère,
Non, non, ce n'est pas toi qui causes mes tourmen
Quelle pompe éclatante
S'approche de ces bords!
D'où naissent ces nouveaux accords!
A mes regards surpris quel objet se présente!
C'est Hipsipile, ô ciel! en croirai je mes yeux?

Quel sort la conduit en ces lieux !
Mon ame confuse, éperdue,
Soutiendra-t-elle encor sa vûe ?
lle vient, je la vois : dieux, qui l'avez permis,
ont-ce là les secours que vous m'avez promis ?

SCENE VI.

IPSIPILE *sortant d'un char traîné par quatre Dauphins, sur lequel Neptune la fait conduire en Colchide.*

ENFIN je vous revois : & mon ame interdite . . . .
Que vois-je ? & quelle est ma douleur !
Quoi, Jason me voit & m'évite !
n noir pressentiment s'empare de mon cœur.
Neptune, en ces lieux ne m'auriez-vous conduite,
ue pour voir de plus près son crime & mon malheur !
upçons mal éclaircis, jalouse inquiétude,
Ah ! que vous déchirez mon cœur !
ue ne prouvez-vous mieux sa noire ingratitude,
Sans tenir mon ame en langueur !
upçons mal éclaircis, jalouse inquiétude,
Ah ! que vous déchirez mon cœur !

Si des maux de l'amour l'absence est le plus rude,
J'en ai soutenu la rigueur ;
Mais le mal que je souffre en cette incertitude,
De tout mon courage est vainqueur.
Soupçons mal éclaircis, jalouse inquiétude,
Ah, que vous déchirez mon cœur !

SCENE VII.

HIPSIPILE, NEPTUNE.

NEPTUNE.

N'Accuse plus ton héros d'inconstance ;
Son cœur t'aime toujours avec sincérité ;
Sur les rapports trompeurs d'une vaine apparence
Ne doute plus de sa fidélité.
Divinités, qui régnez sur les ondes,
Néréïdes, Tritons, dieux soumis à mes loix,
Quittez vos retraites profondes ;
Venez remplir ces lieux du bruit de votre voix.
Et vous, peuples de ce rivage,
Par vos jeux & par vos concerts,
Rendez à cette reine un éclatant hommage ;
Jamais Vénus sortant du sein des mers
Ne fit voir à vos yeux un plus riche assemblage
De graces & d'attraits divers.

SCENE VIII.

HIPSIPILE, *troupe de Tritons & de Néréïdes.*

CHŒUR.

PAR nos jeux & par nos concerts
Rendons à cette reine un éclatant hommage.
Jamais Vénus sortant du sein des mers
Ne fit voir à nos yeux un plus riche assemblage
De graces & d'attraits divers.

UNE NÉRÉIDE.

Toujours l'empire des mers
N'est pas sujet au naufrage:
Toujours les vents & l'orage
N'éclarent pas dans les airs;
Mais dans l'amoureux empire
Incessamment on soupire.

CHŒUR.

Chantons une reine si belle,
Célébrons ses attraits charmans.
Signalons par nos chants
L'ardeur de notre zèle.

Que le dieu des amans
Qui dans ces lieux l'appelle,
Forme toujours pour elle
Les plus heureux momens.

HIPSIPILE.

Vos jeux ont des charmes pour moi :
Mais mon devoir m'engage à voir le roi ;
Et mon amour près de Jason m'appelle.
Laissez-moi quitter ce séjour.
Les plaisirs les plus doux, loin d'un amant fidèle,
Sont autant de momens dérobés à l'amour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le palais d'Aëté.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE *seule.*

FATAL courroux, haine mortelle,
Venez me secourir contre un amour rébelle.
Par un mépris plein de froideur
J'avois cru me guérir de ma honteuse flamme :
Mais le jaloux transport qui regne dans mon ame
Me fait connoître mon erreur.
Fatal courroux, haine mortelle,
Venez me secourir contre un amour rebelle.

La reine de Lemnos a paru dans ces lieux.
Qu'y vient-elle chercher ? Quel soin secret l'appelle ?
Mon perfide a senti le pouvoir de ses yeux :
Qu'ils ont d'attraits ! dieux, qu'elle est belle !
Que je sens redoubler contr'elle
Mes transports furieux !
Je la vois qui s'avance !
Pénétrons le secret de leur intelligence.

SCENE II.

MÉDÉE, HIPSIPILE.

MÉDÉE.

Ah vos charmes puissans que ne devrons nous pas !
Que cette heureuse cour en reçoit d'avantage !
Ils vont de nos tristes climats
Bannir ce qu'ils ont de sauvage.
Sans vous, sans vos divins appas,
L'amour n'auroit jamais embelli ce rivage.

HIPSIPILE.

Tout respire en ces lieux l'innocence & la paix ;
Tout m'y paroît doux & tranquille :
Mais, hélas ! il n'est point d'asyle
Pour les cœurs que l'amour a blessés de ses traits.
Dans cette illustre cour je vois chacun me rendre
Tout ce qu'en mes états j'aurois osé prétendre ;
Jason seul à mes yeux prend soin de le cacher.

MÉDÉE.

Jason se voit comblé d'une gloire immortelle.
Il ne lui restoit plus que d'être amant fidèle :
Au soin de ses amours rien ne peut l'arracher.

HIPSIPILE.

Quoi, dans ces lieux Jason seroit sensible ?

MÉDÉE.

Votre cœur en semble étonné.

HIPSIPILE.

Je croyois qu'à la gloire un héros destiné
Aux plaisirs de l'amour étoit inaccessible.

MÉDÉE.

Le plaisir peut avoir son tour
Après une illustre victoire ;
Un héros se doit à l'amour,
Quand il est quitte avec la gloire.

HIPSIPILE.

De mes empressemens, ciel ! quel triste succès !
Pour lui seul en ces lieux ma tendresse m'appelle ;
Et je vois l'infidèle
Soupirer pour d'autres attraits.
Avant qu'un amant nous engage,
Ne peut-on s'assurer de sa fidélité ?
Faut-il, pour connoître un volage,
Qu'il en coûte la liberté ?

MÉDÉE.

Ne vous piquez point de constance:
Oubliez un perfide amant.
Le mépris & l'indifférence
Doivent punir le changement.

HIPSIPILE.

Non, non; mon foible cœur n'est plus en ma puissanc
D'une trop vive ardeur il se sent animer;
Contre un ingrat qui nous offense,
En vain d'un fier courroux nous voulons nous armer;
Jamais l'amour n'a tant de violence
Que lorsqu'on veut ne plus aimer.
Je ne puis étouffer une flamme fatale:
Mais je sens en mon ame un secret mouvement;
Qui tourne contre ma rivale
La haine que je dois à ce perfide amant.

MÉDÉE *à part.*

C'en en trop. Je me livre au conseil de ma rage.
Sortons. Je ne veux pas en sçavoir davantage.

SCENE III.

HIPSIPILE *seule.*

DE quoi me servez-vous contre un ingrat que j'aime,
Foible raison, inutile secours?
Puis-je écouter, hélas! vos superbes discours,
Quand mon cœur révolté s'arme contre moi-même?
Foible raison, inutile secours,
De quoi me servez-vous contre un ingrat que j'aime?

SCENE IV.

HIPSIPILE, JASON, ORPHÉE.

JASON.

LE voici cet ingrat que vous devez haïr:
Il se livre à votre colère;
A vos justes transports vous devez obéir;
Je suis trop criminel d'avoir pû vous déplaire.

HIPSIPILE.

Cruel, vous sçavez trop que mon foible courroux
Ne sçauroit vaincre ma tendresse;
Et vous venez ici jouir de la foiblesse
Que vous sçavez que j'ai pour vous.

JASON.

De la plus tendre ardeur mon ame eſt poſſédée ;
Je n'adore que vos beaux yeux :
Mais le prix éclatant qui m'attire en ces lieux,
Dépend du pouvoir de Médée ;
Et ſi j'ai feint pour elle une coupable ardeur,
C'eſt un crime des dieux, & non pas de mon cœur.

HIPSIPILE.

Ciel ! que me faites-vous entendre ?
Médée eſt ma rivale ; & dans ce triſte jour
C'eſt elle à qui je viens d'apprendre
Mon déſeſpoir & mon amour.
Infortunée, hélas ! je n'ai plus d'eſpérance :
Mes maux ne ſont plus incertains.
Médée, il eſt trop vrai, cauſe votre inconſtance ;
Son art, ſa beauté, ſa puiſſance,
Tout m'aſſure à la fois du malheur que je crains.

JASON.

Ah ! perdez des ſoupçons ſi vains.
Médée aux élémens peut déclarer la guerre.
Son art confond les cieux, l'enfer, l'onde & la terre ;
Il ſoumet la nature, & tranſporte à ſon choix
Les rochers, les monts & les rois :
Mais contre l'aimable Hipſipile
Dans le cœur de Jaſon ſa force eſt inutile.

HIPSIPILE.

Hélas ! je n'oſe l'eſpérer.

JASON.

Banniſſez d'injuſtes alarmes.

HIPSIPILE.

Que je crains Médée & ſes charmes !

JASON.

Mon amour doit vous raſſurer.

HIPSIPILE.

Que vos diſcours ont de puiſſance !
'en eſt fait ; & mon cœur ſe rend à vos ſermens ;
leureuſe d'avoir pu juger par mes tourmens
De mon amour & de votre conſtance !

JASON, H'PSIPILE, ORPHÉE.

Ne nous plaignons point des rigueurs
Où le tendre amour nous expoſe :
Souvent ſes plus vives douleurs
Sont le fruit des maux qu'il nous cauſe.

SCENE V.

JASON, HIPSIPILE, ORPHÉE, MÉDÉE.

MEDÉE.

QUEL objet frappe ici mes yeux !
Que vois-je ! ma rivale & Jason dans ces lieux !
Ah ! c'eſt trop différer une juſte vengeance :
Eclatez, il eſt temps, mes jalouſes fureurs.
Perfides, apprenez à craindre ma puiſſance ;
Que ce palais ſe change en un ſéjour d'horreurs.
Démons, monſtres affreux, joignez-vous à ma rage ;
Quittez le ténébreux rivage,
Venez, accourez, vengez-moi
D'une indigne rivale & d'un amant ſans foi.

Elle ſort. Le palais devient un lieu effroyable. Pluſieurs démons & pluſieurs monſtres ſe préſentent pour ſervir la colère de Médée.

JASON, HIPSIPILE, ORPHÉE.

Ah ! que d'objets épouvantables !
O dieux ! ſoyez-nous ſecourables.

JASON.

Divin Orphée, à qui les dieux
Ont prodigué des ſons la ſcience charmante ;

Par les accens mélodieux
De ta lyre ſçavante
Suſpens la rage menaçante
De tant de monſtres furieux.

n entend une douce ſymphonie. Orphée chante, & la fureur des monſtres s'aſſoupit.

ORPHÉE.

Fille du ciel, ô divine Harmonie,
Répans ici ta douceur infinie.
Tu peux calmer
La fureur & la rage ;
Tu ſçais charmer
Le cœur le plus ſauvage.
De tes douceurs
Quel cœur peut ſe défendre ?
Tes ſons flatteurs
Forcent tout à ſe rendre.
Fille du ciel, ô divine Harmonie,
Répans ici ta douceur infinie.
Monſtres terribles,
Calmez vos ſens :
Soyez ſenſibles
A mes maux.
Fille du ciel, ô divine Harmonie,
Répans ici ta douceur infinie.

HIPSIPILE.

uel eſt d'un ſi grand art l'effet prodigieux ?

JASON.

Des enfers déchaînés il calme la colere.

HIPSIPILE, JASON, ORPHÉE.

Mais quelle main puissante & salutaire
Pourra nous arracher à l'horreur de ces lieux ?

SCENE VI.

JASON, HIPSIPILE, ORPHÉ
L'AMOUR *sur un nuage.*

L'AMOUR.

L'Amour vient terminer votre peine cruelle ;
Tendres amans, soyez heureux.
Disparoissez, monstres affreux ;
Rentrez dans la nuit éternelle.
Venez, charmans plaisirs, changer ces tristes lie
En des jardins délicieux.
Amans, conservez l'espérance ;
Tôt ou tard un heureux moment
Est la récompense
De votre tourment.
Quand après de longues chaînes
L'amour comble vos desirs,
Le souvenir de vos peines
Doit redoubler vos plaisirs.
Marquez, aimables jeux, votre réjouissance :
Que tout ressente ici l'amour & sa puissance.

SCENE VII.

SON, HIPSIPILE, ORPHÉE, *Troupe de Plaisirs.*

CHŒUR.

Les Plaisirs & les Jeux sont ici de retour.
de cœurs aujourd'hui vont se rendre à l'Amour!

UN PLAISIR.

Le chagrin épouvante
Un Dieu si charmant :
Mais une ame contente
S'enflamme aisément.
Les Ris, les Plaisirs, les beaux jours.
Font naître les amours.

UN AUTRE PLAISIR.

Quel destin peut avoir plus de charmes?
Tous nos jours vont couler sans alarmes.
nour nous fait sentir les plus doux de ses traits:
serve pour nous les biens les plus parfaits.

CHŒUR.

Qu'à nos jeux chacun s'intéresse.
Redoublons nos chants d'allégresse ;
brons à jamais les charmantes douceurs,
les feux de l'amour font naître dans les cœurs.
Plaisirs & les Jeux sont ici de retour.
de cœurs aujourd'hui vont se rendre à l'Amour!

SCENE VIII.

MÉDÉE, *seule.*

De quel étonnement je sens saisir mon cœur!
Où suis-je? où sont ces lieux élevés par ma rage?
Quand je lève le bras pour venger mon outrage,
Quelle invisible main enchaîne ma fureur?
Que tardons-nous! allons, renouvellons mes charm
Rempliſſons ce ſéjour de nouvelles alarmes.
Enfers, écoutez-moi: tout eſt ſourd à ma voix.
Démons, obéiſſez. Tout mépriſe mes loix.
N'ayons plus d'eſpoir qu'en ma rage:
C'eſt l'unique recours des cœurs déſeſpérés.
Une Rivale qu'on outrage
Porte des coups plus aſſurés.
Que les Démons, l'Enfer, & les Dieux conjurés
Hâtons-nous... Mais, ô Dieux! quelle pitié ſouda
S'oppoſe à mes tranſports jaloux!
Vains efforts d'une juſte haine,
Contre l'Amour, hélas! de quoi nous ſervez-vous
Cependant ma crainte redouble.
L'antre de la Sibylle eſt voiſin de ces lieux;
Allons lui confier mon trouble;
Qu'elle éclairciſſe enfin un myſtère odieux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Théâtre représente l'antre de la Sibylle, à l'entrée duquel paroît un arbre consacré à Apollon, & plus loin un Temple dédié à cette Divinité.

SCENE PREMIERE.

Troupe de Suivantes de la Sibylle.

CHŒUR.

LOIN d'ici, mortels indiscrets;
Éloignez-vous de notre asyle :
Ne troublez pas l'heureuse paix,
Qui règne en ce séjour tranquille.

Une des Suivantes de la Sibylle.

La Sibylle séjourne en ces lieux souterrains;
Elle y dicte aux mortels les ordres souverains
Des arbitres de la nature.
Le livre des Destins est ouvert à ses yeux;
Et son sçavoir mystérieux
Du profond avenir perce la nuit obscure.

CHŒUR.

Loin d'ici, mortels indiscrets;
Éloignez-vous de notre asyle;
Ne troublez pas l'heureuse paix,
Qui règne en ce séjour tranquille.

Deux des Suivantes de la Sibylle, & le Chœur

Nous goûtons un sort plein d'attraits,
Nous vivons en paix
Dans ce lieu tranquille;
Nous goûtons un sort plein d'attraits,
Nous vivons en paix,
Nos biens sont parfaits.
La charmante félicité
N'a jamais quitté
Cet heureux asyle;
Les chagrins qui suivent l'amour,
N'oseroient troubler un si beau séjour.
Nous goûtons un sort plein d'attraits,
Nous vivons en paix
Dans ce lieu tranquille;

Nous goûtons un sort plein d'attraits,
Nous vivons en paix,
Nos biens sont parfaits.
Gardons-nous de livrer nos cœurs
Aux appas trompeurs
D'un bonheur fragile.
Les plaisirs dont on est flatté,
Peuvent-ils payer notre liberté ?
Nous goûtons un sort plein d'attraits, &c.

CHŒUR.

Quelle mortelle audacieuse
Ose porter ici ses regards curieux,
Et par sa présence odieuse
Troubler le repos de ces lieux ?

SCENE II.

Troupe, &c. MÉDÉE, LA SIBYLLE.

MÉDÉE.

CALMEZ une crainte inutile.
Je ne viens point troubler vos plaisirs innocens;
Je viens consulter la Sibylle,
Puisse-t-elle adoucir les maux que je ressens !

Le Chœur s'éloigne, & Médée continue en s'adressant à la Sibylle.

Toi qui dans ce lieu solitaire,
Des profanes humains fuis l'importunité,
Du secret d'Apollon sainte dépositaire,
Toi, pour qui l'avenir est sans obscurité,
Daigne de mon destin dévoiler le mystère,
Et fais-en à mes yeux briller la vérité.
Jason me cause une peine mortelle.
Ma raison & mes yeux me l'ont peint infidèle :
Mais mon amour dément mes yeux & ma raison.
Eclaircis cette incertitude ;
Je souffre plus de mon inquiétude,
Que je ne souffrirois de voir sa trahison.

LA SIBYLLE.

Cesse de vouloir me contraindre :
Ne cherche plus à t'assurer
Des malheurs que ton cœur peut craindre ;
C'est toujours un bien d'espérer ;
Et les maux ne sont point à plaindre,
Tant que l'on peut les ignorer.

MÉDÉE.

Non, rien ne peut changer le dessein qui m'appelle.
Si Jason me trahit, je mourrai de douleur ;
Mais une prompte mort me sera moins cruelle
Que le jaloux soupçon qui dévore mon cœur.

LA SIBYLLE.

Vers ces antres inhabitables
Voi s'élever aux cieux cet arbre révéré.
C'eſt ſur ſon feuillage ſacré
Que j'écris du Deſtin les loix irrévocables:
Mais du ſage Apollon les ordres éternels
Défendent aux cœurs criminels
De jouir de cet avantage.
Si par quelque noirceur ton cœur eſt profané,
Tu verras dans les airs diſperſer ce feuillage,
De la fureur des vents jouet infortuné.

MÉDÉE.

Approchons-nous. O ciel! mon eſpérance eſt vaine,
J'entens déja gronder les fougueux Aquilons.
Quels affreux ſifflemens! quels épais tourbillons!
Tout l'empire d'Eole en ces lieux ſe déchaîne.

Les vents ſortent de l'antre, & diſſipent les feuilles de l'arbre.

MEDÉE.

Prêtreſſe d'Apollon, daigne employer ta voix,
Pour m'expliquer du ciel les redoutables loix.

LA SIBYLLE.

Je vais répondre à ton attente:
Mes ſens ſont agités d'une ſainte fureur;
Le fatal avenir à mes yeux ſe préſente.

Dieux ! Quel spectacle plein d'horreur !
Tu meurs, ô déplorable Amante :
Tu t'immoles toi-même à ta vaine terreur ;
Et ta Rivale triomphante
Jouit en paix de ton erreur.
Mais quel forfait épouvantable
Va cimenter son bonheur odieux ?
Tremble, malheureuse coupable ;
Crains le juste courroux des Dieux.

SCENE III.

MÉDÉE *seule.*

QUEL énigme fatal ! est-il un sort plus rude ?
O funeste embarras ! Oracles superflus !
Chaque moment fait naître à mon esprit confus
Un abyme d'incertitude.
Suivons mes premiers sentimens :
Il faut qu'Hipsipile périsse.
Allons par mes discours & par mon artifice
Faire servir ses feux à mes ressentimens.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente un bois sur le devant, & le champ de Mars dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

HIPSIPILE *seule.*

AH ! que je sens d'inquiétude !
Ne pourrai-je sortir du trouble où je me voi ?
Mon amant va combattre en cette solitude :
Tout y redouble mon effroi.
Ah ! que je sens d'inquiétude !
La mort dans ces funestes lieux
Sous mille horribles traits se présente à mes yeux.
Dieux ! s'il faut que Jason périsse,
Épargnez-moi l'horreur de le voir expirer.
Si sa mort doit nous séparer,
Que mon trépas nous réunisse !

SCENE II.

HIPSIPILE, MÉDÉE.

MÉDÉE.

C'Est trop persécuter votre innocente ardeur.
J'ouvre les yeux enfin, & vois mon injustice.
Oubliez, s'il se peut, un aveugle caprice,
Qui n'a servi qu'à tourmenter mon cœur.
Jason m'avoit fait une offense;
Contre lui, contre vous, mon dépit s'est armé;
Il est mort; son trépas a rempli ma vengeance.
Les destins l'ont puni; mon courroux est calmé.

HIPSIPILE.

Qu'entens-je, malheureuse!

MÉDÉE.

Hé, quoi! pouviez-vous croire
Que son orgueil ambitieux
Le pourroit emporter sur Médée & les Dieux?
Séduit par les appas d'un fol espoir de gloire,
Il a voulu braver la mort:
Voyez-le sang couler étendu sur ce bord.

Elle fait paroître l'image de Jason étendu mort

HIPSIPILE.

Dieux! Quelle sanglante victime!
Ciel! ô ciel! Quelle cruauté?

MÉDÉE.

Votre douleur eſt légitime;
Il vous aimoit avec fidélité.

HIPSIPILE.

C'en eſt donc fait; je perds tout l'eſpoir qui me reſte.
Dieux cruels, Dieux jaloux, vous êtes ſatisfaits!
O preſſentiment trop funeſte!
Tu m'avois annoncé la perte que je fais.
Mais je puis m'affranchir d'un ſi cruel ſupplice;
Et ce fer va finir ma vie & mes douleurs.
Reçois ce ſanglant ſacrifice,
Chere ombre, cher amant, c'eſt pour toi que je meurs.
Elle ſe tue.

SCENE III.

MEDEE *ſeule.*

MEURS, objet odieux; ſatisfais mon envie.
Le coup précipité qui t'arrache à la vie,
Ne fait qu'épargner à mon bras
Le ſoin d'achever ton trépas.
C'en eſt fait; mon amour n'a plus rien qui le gêne:
Suivons en déſormais les tendres mouvemens.

Déjà, par mes enchantemens,
J'ai calmé la rage inhumaine
Des farouches Taureaux qui défendent ces lieux ;
Achevons, & rendons Jason victorieux.
Que ce rare bienfait dans mes nœuds le ramène.
Que dis-je, malheureuse ! & quel est mon espoir !
Ciel ! puis-je ainsi trahir la loi de mon devoir !
Dans le fond de mon cœur je l'entens qui murmure
Qu'un reste de vertu nous coûte de remords !
C'est trop renouveller le tourment que j'endure.
Les droits de l'amour sont plus forts
Que tous les droits de la nature.

SCENE IV.

MÉDÉE, LE ROI.

LE ROI.

Sçavez-vous la rigueur des destins en courroux ;
Les Grecs sont triomphans.

MÉDÉE.

Seigneur, que dites-vous
Déja les fiers Taureaux, qui de cette carrière
Défendoient l'affreuse barrière,
Ont succombé sous l'effort de leurs coups.

Apr

Après un si grand avantage
Que ne pourra point leur courage ?
Ah ! s'il faut que le sort soit propice à leurs vœux ;
Que deviendrai-je, hélas ! monarque malheureux ?

MÉDÉE.

Par ce noir & fatal préſage
Pourquoi troubler votre repos ?
Si dans l'empire de Colchos
Du pouvoir souverain la Toiſon eſt le gage,
Le trône de Scythie acquis par vos exploits
N'eſt point ſujet à ces injuſtes loix.
Mais de vos ennemis je préviendrai l'audace.
Ils paroiſſent. Bien-tôt la terre va s'ouvrir ;
Mille ſoldats armés à leurs yeux vont s'offrir.
Ne vous expoſez point au coup qui les menace.
Allez ; & banniſſant un inutile effroi,
De nos deſtins communs repoſez-vous ſur moi.

SCENE V.

JASON, ORPHÉE, & *les Argonautes : Troupe de combattans ſortis de la terre.*

JASON ET ORPHÉE.

CHERCHONS dans les combats
Une illuſtre mémoire.
Le chemin du trépas
Eſt celui de la gloire.

JASON.

Invincibles guerriers, venez, suivez mes pas;
Hâtons-nous d'achever cette grande victoire.

LE CHŒUR.

Cherchons dans les combats
Une illustre mémoire.
Le chemin du trépas
Est celui de la gloire.

Les Argonautes se préparent au combat, & il sort de la terre des soldats tout armés qui fondent sur eux.

SCENE VI & DERNIERE.

JASON, MÉDÉE.

Les Argonautes, troupe de Combattans sortis de la terre.

MÉDÉE *en l'air, & tenant la Toison.*

ARRESTEZ; c'est à moi de finir cette guerre.
De vos combats sanglans voici l'illustre prix.
Rentrez, fiers enfans de la terre,
Dans le gouffre profond d'où vous êtes sortis.

Les Combattans sont engloutis dans la Terre.

JASON.

De votre colère fatale
Venez-vous contre moi renouveller les traits?

MÉDÉE.

Ceſſe d'en redouter les funeſtes effets ;
Elle meurt avec ma rivale.
Son trépas comble mes ſouhaits,
Et te punit aſſez des maux que tu m'as faits.

JASON.

Juſte ciel !

MÉDÉE.

De mon cœur je ne ſuis plus maîtreſſe :
La nature céde à l'amour.
Je t'offre la Toiſon, & je vais dans la Grèce
Par ce gage éclatant racheter ton retour.

Elle s'envole.

JASON.

Ne crois pas m'échapper, cruelle.
Il faut que de ta mort ce gage ſoit le prix ;
Et que mon bras plongé dans ton ſang infidèle
Appaiſe les funeſtes cris
De celui qu'a verſé ta rage criminelle.

Jaſon ſe trouble, & croit être deſcendu aux Enfers.

Mais quel trouble ſoudain s'empare de mes ſens ?
Mes yeux ſont obſcurcis par d'affreuſes ténèbres :
Où ſuis-je ! quels objets funèbres !
O Ciel ! quels lugubres accens !
Quelle ombre !... Ah, charmante Princeſſe,
Je vous revois : dieux ! quel bonheur !

ORPHÉE.

Jason, connoissez votre erreur;
Embarquons-nous : venez, le tems nous presse.

JASON.

Ciel ! quel nuage épais la dérobe à mes yeux !
Peuples cruels de ces Royaumes sombres,
Impitoyables ombres,
Pourquoi m'arrachez-vous un bien si précieux ?

ORPHEE.

Etouffez une vaine flamme :
Partons ; éloignons-nous de ces funestes bords.

JASON.

Un calme heureux succède à mes transports ;
La raison revient dans mon ame.
Je reconnois enfin ce barbare séjour
Ces lieux où j'ai perdu l'objet de mon amour.
Ne tardons plus, cédons à la fureur extrême,
Que m'inspire un juste transport:
Partons ; & que bien-tôt ma mort
Succéde à la douceur de venger ce que j'aime.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

VÉNUS
ET
ADONIS,
OPÉRA.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

DIANE.
PARTHENOPE, Nymphe.
MELICERTE, Nymphe.
PALÉMON, Paſteur.
Une BERGERE.
TROUPE de Nymphes & de Bergers.
CHŒUR de Bergers.

VENUS ET ADONIS, *OPÉRA.*

PROLOGUE.

Le Théâtre représente une plaine bornée par la vûe de Marly.

PALEMON, MELICERTE, PARTHENOPE.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

QUittez, quittez, Bergers, vos paisibles hameaux,

MELICERTE.

Déja la vigilante Aurore
A payé le tribut qu'elle devoit à Flore.

PARTHENOPE.

Le soleil sort du sein des eaux ;
Et ses premiers rayons vont dorer nos côteaux.

PALEMON.

Mille fleurs se pressent d'éclore ;
Et l'écho se réveille au doux chant des oiseaux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Quittez, quittez, Bergers, vos paisibles hameaux

LE CHŒUR.

Quittons nos paisibles hameaux.

PALEMON, MELICERTE, PARTHENOPE.

Ah ! que nos destins sont tranquilles !
Cérès dans nos plaines fertiles
Répand ses plus riches moissons :
Nos jours coulent dans l'innocence ;
Et nous bornons notre espérance
Aux seuls biens dont nous jouissons.

PALEMON.

En vain le flambeau de la guerre
Etincelle de toutes parts :
En vain l'impitoyable Mars
Fait voler sa fureur aux deux bouts de la terre.
On ne craint point ici ses ravages affreux ;
Et tandis que la foudre gronde,
Nous jouissons d'un calme heureux
A l'abri des lauriers du plus grand roi du monde.

MELICERTE.

Ce roi toujours victorieux
Détourne loin de nous la guerre & les alarmes.
C'eſt lui qui ſoutient ſeul par l'effort de ſes armes
Les droits de la terre & des cieux.

PARTHENOPE.

Sa gloire eſt parvenue aux plus lointains rivages;
Et ſes exploits ſont révérés
Juſques dans ces climats ſauvages,
Où les dieux ſont preſque ignorés.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Deſtins favorables,
Recevez nos vœux;
Que ſes jours durables
Soient toujours heureux!

PARTHENOPE.

O vous, dont le pouvoir remplit la terre & l'onde;
Souverains arbitres du monde,
Vous, qui dans vos puiſſantes mains
Tenez le ſort des rois & les jours des humains;
Grands dieux, conſervez-nous notre unique eſpérance:
Prenez ſoin d'un héros le bonheur des mortels,
L'appui de la vertu, l'eſpoir de l'innocence,
Et le ſoutien de vos autels.

LE CHŒUR.

Destins favorables,
Recevez nos vœux ;
Que ses jours durables
Soient toujours heureux !

Les Nymphes & les Bergers expriment leur joie par des danses.

Une BERGERE *chante cette Gigue au milieu de l'Entrée.*

Demeurons dans ce doux asyle ;
Vivons-y contens.
Des jours que la Parque nous file,
Il faut ménager les instans.
Profitons du jour qui nous éclaire,
Il va bientôt faire place à la nuit.
D'une aîle légère
Le tems s'enfuit.
La beauté n'est rien qu'une fleur passagère,
Qu'un hiver détruit ;
Et pour peu qu'on différe,
On en perd le fruit.

PARTHENOPE.

De quoi vous peut servir une attente frivole?
Soupirez, jeunes cœurs ; profitez des beaux jours :
Comme un zéphir léger la jeunesse s'envole ;
Et les momens qu'on perd, sont perdus pour toujours.

Sans espoir de retour cette onde suit sa source,
Et ses flots vers la mer par les flots sont chassés ;
Nos plaisirs, nos beaux jours vont d'une égale course,
Et ne reviennent plus si-tôt qu'ils sont passés.

Une BERGERE *chante ce Menuet avec le petit Chœur.*

Profitez de la vie,
Beautés, faites un choix :
L'Amour vous y convie ;
Aimez, suivez ses loix.
Que sert de se défendre
De ses charmans appas ?
Ce Dieu sçait nous surprendre,
Quand nous n'y pensons pas.

DIANE *sur son char.*

Cessez de profaner un encens légitime :
Ne mêlez plus l'amour & ses coupables loix
Au récit des vertus du plus parfait des Rois.
Songez en quel affreux abysme
Ce Dieu précipite les cœurs,
Qui se laissent surprendre à ses charmes trompeurs.
Adonis autrefois soumis à ma puissance
N'osa lui faire résistance :
Je vais vous retracer son sort.
Heureux, si l'exemple fidèle
Des maux où le plongea cette ardeur criminelle,
Peut vous porter à fuir un semblable transport !

Animés d'une ardeur plus belle,
Pour le plus grand des Rois réservez vos concerts,
Et faites retentir les airs
Du récit éclatant de sa gloire immortelle.

LE CHŒUR.

Animés d'une ardeur plus belle,
Pour le plus grand des Rois réservons nos concerts
Et faisons retentir les airs
Du récit éclatant de sa gloire immortelle.

Fin du Prologue.

VÉNUS
ET
ADONIS,
TRAGÉDIE.

ACTEURS
DE LA TRAGÉDIE.

ADONIS, *fils de Ciniras*, *roi de Chypre.*

CIDIPE, *princeſſe du ſang des rois de Chypre*

VÉNUS.

MARS.

Un ſuivant de MARS.

Chœur & troupe de Peuples de différens endroits l'Iſle de Chypre.

LA JALOUSIE.

Suite de la JALOUSIE, *les Soupçons*, *le Dép la Fureur*, *la Haine*, *&c.*

Suite de VÉNUS, *les Graces*, *les Plaiſirs.*

Suite d'ADONIS.

BELLONE.

Chœur & troupe de Guerriers de la ſuite BELLONE.

Troupe de peuples qui ſont pourſuivis par la ſuite BELLONE.

CHŒUR & TROUPE d'Habitans de la Vi d'Amathonte, *& des Campagnes voiſines.*

La Scène eſt dans l'Iſle de Chypre.

VENUS ET ADONIS,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

Le Théâtre représente le côté de la forêt d'Ida le plus proche d'Amathonte, & dans l'enfoncement un Temple consacré à Vénus.

SCENE PREMIERE.

CIDIPE, *seule.*

LIEUX écartés, demeure obscure,
Solitaires témoins des peines que j'endure,
Asyle impénétrable à la clarté du jour,
Redoublez, s'il se peut, l'épaisseur de vos ombres;
Cachez à jamais dans vos retraites sombres
Mon désespoir & mon amour.

L'insensible Adonis ne connoît point encore
Ce qui fait naître ma langueur.
Quel supplice pour moi, si mon cruel vainqueur
Sçavoit l'ardeur qui me dévore !
Amour, seul confident du trouble de mon cœur,
Ne lui révéle point un secret qu'il ignore.
Puisque les maux que j'ai soufferts
N'ont pû me délivrer d'une chaîne cruelle,
Epargne-moi du moins la triste mortelle
D'étaler à ses yeux la honte de mes fers.

SCENE II.

CIDIPE, ADONIS.

ADONIS.

VÉNUS vient honorer nos tranquilles rivages;
Le choix d'un nouveau Roi l'amene en ce séjour:
Nos peuples rassemblés dans ces heureux bocages
Célèbrent par leurs chants la mère de l'Amour.
Sa tendresse pour vous exige vos hommages.
Vous possédez son cœur, vous règnez dans sa co
Cependant vous venez rêver sous ces ombrages,
Et semblez seule ignorer ce grand jour.

CIDIPE.

Le repos & la paix bornent mon espérance,
Et je les trouve dans ces lieux.

ADON

ADONIS.

Nos jeux, notre réjouissance
N'ont-ils rien qui flatte vos yeux?
A nos concerts harmonieux
Pouvez-vous préférer les horreurs du silence?

CIDIPE.

Le silence des bois n'inspire de l'effroi
Qu'aux cœurs exemts d'inquiétude.
Vous êtes trop heureux, pour sentir comme moi
Les douceurs de la solitude.

ADONIS.

D'un importun chagrin craignez vous les rigueurs?
Il n'est point parmi nous de princesse plus belle.
Tout cède à vos attraits vainqueurs;
L'amitié vous unit avec une immortelle,
Et vous partagez avec elle
La conquête de tous les cœurs.

CIDIPE.

Hélas!

ADONIS.

De ce soupir que faut-il que je pense?
Quels sont vos secrets déplaisirs?

CIDIPE.

Vous avez trop d'indifférence
Pour pouvoir pénétrer d'où naissent mes soupirs.

ADONIS.

Si c'eſt l'amour qui cauſe vos alarmes,
Que je plains votre ſort ! & qu'il eſt rigoureux !

CIDIPE.

Vous plaignez mes malheurs, ſans partager mes larmes
Hélas ! que vous êtes heureux !

ADONIS.

Les bois m'ont donné la naiſſance :
J'ai toujours révéré Diane & ſon pouvoir ;
Et des cœurs aſſervis à ſon obéiſſance
L'indifférence eſt le premier devoir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Charmante indifférence,
Que vous avez d'attraits !
Redoutons à jamais
L'Amour & ſa puiſſance ;
De ſes funeſtes traits
Craignons la violence :
Sa plus belle apparence
Sçait tromper nos ſouhaits :
Charmante indifférence,
Que vous avez d'attraits !

ADONIS.

Mais le peuple en ces lieux vient chanter la Déeſſe :
Nous devons partager la commune allégreſſe.

SCENE III.

CIDIPE, ADONIS, *Chœur & Troupe de Peuples de différens endroits de l'Isle de Chypre.*

LE CHŒUR.

De nos transports
Suivons l'ardeur fidelle ;
Une immortelle
Descend sur ces bords :
Formons pour elle
Nos plus doux accords.
Avec les jeux les Amours vont paroître :
Mille plaisirs
Vont combler nos desirs ;
Dans ces beaux lieux Vénus les fait renaître.

DEUX DES FILLES DU CHŒUR.

Tout rit dans ce charmant séjour.
Nos bois sont parés de verdure :
Dans les bocages d'alentour,
L'air retentit d'un doux murmure ;
Le céleste flambeau du jour
Répand sa clarté la plus pure ;
Et l'on diroit que toute la nature
Vient rendre hommage à la mere d'Amour.

Les Habitans de l'Iſle témoignent par des danſes la joie que leur donne l'eſpoir de voir leur Déeſſe.

UN DES HABITANS *chante cette Gavotte au milieu de l'Entrée.*

C'eſt en vain qu'un cœur ſauvage
Fuit les amoureuſes loix :
Dans le printems de notre âge
Ne ſongeons qu'à faire un choix.
Un cœur en eſt-il moins ſage,
Pour s'engager une fois ?

UNE DES FILLES *chante cette ſeconde Gavotte avec le Chœur.*

Jeunes cœurs, ſongez à plaire ;
C'eſt un doux amuſement.
Aux ſoupirs d'un cœur ſincère
On réſiſte foiblement ;
Et la fierté ne tient guère
Contre les ſoins d'un amant.

LE CHŒUR *pendant que Vénus deſcend.*

Chantons, célébrons les appas
De la Divinité qui deſcend ici bas.
Que de beaux jours ſa préſence nous donne !
Les Graces & les Ris la ſuivent en tous lieux ;
Et la pompe qui l'environne,
Reçoit tout ſon éclat de celui de ſes yeux.

SCENE IV.

VÉNUS, ADONIS, CIDIPE, *Chœur & Troupe, &c.*

VÉNUS.

VOus, qui reconnoissez ma puissance suprême,
Peuples, écoutez-moi, suivez mes justes loix :
Pour remplir en ces lieux l'honneur du diadême,
En faveur d'Adonis j'ai sçu fixer mon choix.
Dans le sang de vos rois ce prince a pris naissance,
Honorez à jamais un choix si glorieux.
Le seul tribut qui puisse plaire aux dieux
Est la sincère obéissance.

ADONIS.

Quels respects ! Quel encens ! . . .

VÉNUS.

Il suffit, laissez-moi ;
Votre moindre bonheur est celui d'être roi :
Vous connoîtrez bientôt quel est votre partage.
Vous, peuples, que mon choix a rangés sous sa loi,
Allez dans son palais par un pompeux hommage
Faire à ses yeux éclater votre foi.

SCENE V.

VÉNUS, CIDIPE.

CIDIPE.

ADonis est comblé de gloire :
Vos bienfaits vont encor redoubler sa fierté.

VÉNUS.

Adonis est content ; il m'est doux de le croire :
Mais si par mes bienfaits son orgueil est flatté,
Quel doit être l'excès de sa félicité,
Quand il connoîtra la victoire,
Que le cœur de Vénus offre à sa vanité ?

CIDIPE *à part.*

Qu'entens-je ? ô ciel !

VÉNUS.

Il faut parler sans feinte
En vain je te voudrois céler
L'ardeur dont mon ame est atteinte :
Mon mal s'accroît à le dissimuler.
Il te souvient du jour qu'un pompeux sacrifice
Me fit descendre dans ces lieux ;
Sur l'aimable Adonis je détournai les yeux :
Ce funeste regard commença mon supplice.

e ſentis à l'inſtant dans mes eſprits charmés
Naître tous les tranſports d'une ardeur violente ;
t le ſeul ſouvenir du héros qui m'enchante,
Ne les a que trop confirmés.

CIDIPE.

ouvez-vous du dieu Mars oublier la tendreſſe ?
avorable autrefois aux feux qu'il ſent pour vous,
'un mutuel amour vous reſſentiez les coups :
our un ſimple mortel aurez-vous la foibleſſe
De briſer des liens ſi doux ?

VÉNUS.

donis eſt mortel. Mars eſt un dieu terrible ;
Ses ſoins me ſeroient précieux,
la ſplendeur du rang pouvoit rendre ſenſible :
ais le penchant du cœur ſuit le plaiſir des yeux ;
t l'Amour rend égaux les mortels & les dieux.

CIDIPE.

Par cette injuſte préférence
Craignez d'aigrir la violence
De ſon implacable courroux.
La plus redoutable vengeance
Eſt celle de l'amour jaloux.

VENUS.

tes ſoins garantiront l'objet qui m'a ſçu plaire :
Des tranſports de ce dieu fatal :
Les vains efforts de ſa colère
erviront de trophées à ſon heureux rival.

Mais allons voir ce que j'adore.
Amour, toi qui causas l'ardeur qui me dévore,
Frappe son cœur des mêmes traits:
J'oublirai tous les maux que ta rigueur m'a faits.

CIDIPE *en s'en allant.*

Dieux, qu voyez les maux dont je suis poursuiv
Prévenez ce malheur, ou m'arrachez la vie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente le Palais des Rois de Chypre.

SCENE PREMIERE.

ADONIS *seul.*

HOMMAGES importuns que ma grandeur m'attire
Dans le rang auguste où je suis,
Pour un moment souffrez que je respire,
Et laissez-moi sans vous rêver à mes ennuis.
Quels transports inconnus ! quelle langueur secrette !
Dieux ! que mon cœur est agité !

Malheureux Adonis, quel trouble t'inquiéte !
Ah ! si tu dois enfin perdre ta liberté,
Faut-il qu'une Divinité
Soit le premier objet de ta flamme indiscrette ?
Mais elle porte ici ses pas.
Que de troubles divers s'élevent dans mon ame !
Mes yeux, ne me trahissez pas :
Cachez bien le secret de ma coupable flamme.

SCENE II.

VÉNUS, ADONIS.

VÉNUS.

JE vous vois seul en ce Palais :
Quoi, déja vous fuyez la cour & ses attraits ?
Tous les soins d'un grand peuple attentif à vous plaire
Sont-ils d'assez tristes objets,
Pour vous rendre inquiet, rêveur & solitaire ?

ADONIS.

La solitude a ses douceurs ;
Et quelquefois la rêverie
Fait le plus doux charme des cœurs.

VENUS.

La solitude est sans douceurs,
Si l'amoureuse rêverie
Ne prend soin d'y porter les cœurs.

Vous aimez; malgré vous votre ardeur est trahie:
Vos yeux de votre cœur découvrent l'embarras.

ADONIS.

Moi, j'aimerois! ô dieux! ... Non, ne le croyez pas.

VENUS.

Vous voulez affecter le titre d'insensible:
Cependant votre cœur soupire en ce moment,
Et les soupirs sont rarement
Le langage d'un cœur paisible.
Ne puis-je enfin vous arracher
Un aveu qui soit plus sincère?

ADONIS.

Eh! que me serviroit d'éclaircir un mystère
Que je dois à jamais cacher?
Non, non, quand j'aimerois, tout me force à me taire:
Il n'appartient qu'aux dieux d'aspirer à vous plaire;
Les soupirs d'un mortel pourroient-ils vous toucher?

VENUS.

Les dieux à qui tout est possible,
Du bonheur d'un mortel pourroient être jaloux.
Il en est qui peut-être ont un cœur plus sensible,
Et qui sont moins heureux que vous.

ADONIS.

Ciel! quel aveu charmant! qui l'eût jamais pû croire?

VENUS.

Connoissez, il est tems, quelle est votre victoire:

VENUS ET ADONIS.

Aimons à jamais, aimons-nous.
Faisons d'un nœud si beau notre bonheur suprême.
Eh ! quel autre bien est plus doux
Que celui d'être aimé du seul objet qu'on aime ?

VENUS.

D'une Cour empressée allez remplir l'espoir :
Elle attend le moment de vous marquer son zèle.
Allez : dans peu de tems je pourrai vous revoir ;
Et je veux qu'une fête auguste & solemnelle
Signale avec éclat notre ardeur mutuelle.

SCENE III.

VENUS, CIDIPE.

VENUS.

PRENS part, chere Cidipe, au bonheur de mes feux;
Adonis répond à mes vœux.

CIDIPE.

Que dites-vous ? L'amour a pu fléchir son ame ?

VENUS.

Mes regards ont été les témoins de sa flamme.
Du destin de Venus conçois-tu la douceur ?
Mais, non, jamais l'amour n'a sçu toucher ton cœur;
Et pour pouvoir juger de mon bonheur extrême,
Il faudroit aimer comme j'aime.

CIDIPE *à part.*

Ciel! puis-je soutenir l'horreur de mon tourment?

VENUS.

Adieu : l'amour m'appelle auprès de mon amant :
Je ne puis résister à mon impatience.
Quand on aime parfaitement,
C'est une longue absence
Que l'absence d'un seul moment.

SCENE IV.

CIDIPE, *seule.*

AI-je assez éprouvé ton injuste colère,
Amour, es-tu content des rigueurs de mon sort?
Quoi! prête à découvrir mon funeste mystère,
Quand je viens sur l'ingrat faire un dernier effort,
J'apprends qu'une autre a feu lui plaire.
Le barbare content de me donner la mort,
Affectoit pour moi seule un orgueil si sévère.
Ah, dieux!.. mais que me sert de répandre des pleurs?
Frivoles déplaisirs, inutiles douleurs!
Tandis que je me désespere,
Ma rivale en repos jouit de mes malheurs.
O Mars, souffriras-tu cette injure cruelle?
Que fais-tu dans les Cieux, tandis qu'une infidelle
Trahit pour un mortel ton espoir le plus doux?

Mars terrible, Mars formidable,
De ton courroux vengeur fais-leur sentir les coups :
Immole ces ingrats à ta haine implacable.
Et toi, farouche déïté,
Affreuse jalousie, aux mortels si funeste,
Prens ton essor vers le séjour céleste ;
Empare-toi du cœur de ce Dieu redouté ;
Fais-lui d'un si terrible outrage
Une image pleine d'horreurs ;
Et lance dans ce fier courage
Ces traits de rage & de fureur,
Des vengeances d'un Dieu redoutable préfage.

SCENE V.

CIDIPE, LA JALOUSIE.

LA JALOUSIE.

TA voix a réveillé mes transports furieux :
Je veux seconder ta vengeance,
Et par de prompts effets signaler ma puissance.
C'est trop laisser en paix, & la terre, & les cieux.
Ministres de mes barbaries,
Noirs Soupçons, jalouses Furies,
Quittez le séjour des enfers,
Pour venir avec moi troubler tout l'univers.

Volez, disperſez-vous du couchant à l'aurore :
Exerçons en tous lieux nos funeſtes rigueurs ;
Et juſques dans les cieux allons remplir les cœurs
De la fureur qui nous dévore.

SCENE VI.

LA JALOUSIE, *ſuite de la Jalouſie, les Soupçons, le Dépit, la Fureur, le Déſeſpoir, la Haine, &c.*

LE CHŒUR.

QUITTONS le ſéjour des enfers ;
Allons troubler tout l'univers.
Volons, diſperſons-nous du couchant à l'aurore ;
Exerçons en tous lieux nos funeſtes rigueurs ;
Et juſques dans les cieux allons remplir les cœurs
De la fureur qui nous dévore.

La ſuite de la Jalouſie exprime la joie que lui donnent les ordres qu'elle vient de recevoir.

LE CHŒUR.

Quel plaiſir de repandre
Dans un cœur trop tendre
Un trouble fatal !

Les plus triſtes allarmes
Nous offrent les charmes
D'un bien ſans égal.
La fureur & la rage,
Quand on les partage,
Ne ſont plus un mal.
Quel plaiſir de répandre
Dans un cœur trop tendre
Un trouble fatal !
Nous chaſſons l'allégreſſe :
L'affreuſe triſteſſe
Nous ſuit en tous lieux.
Notre rage inhumaine
Triomphe ſans peine
Juſques dans les cieux.
Leur demeure tranquille
N'eſt pas un azyle
Pour les plus grands dieux.
Nous chaſſons l'allégreſſe :
L'affreuſe triſteſſe
Nous ſuit en tous lieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un jardin que Vénus a fait orner pour la fête qu'elle prépare à Adonis.

SCENE PREMIERE.

MARS *seul.*

QUELLE pompe nouvelle éclate dans ces lieux ?
Pour qui sont destinés ces apprêts odieux ?
Tout me confirme ici mon funeste présage.
Secrets pressentimens, qui dessillez mes yeux,
Ah ! ne m'avez vous fait abandonner les cieux
Que pour être témoin des feux d'une volage ?
Allons ; il faut m'en éclaircir :
Je sçaurai pénétrer ce funeste mystère ;
Et dans le vif éclat de ma juste colère,
Malheur à qui m'ose trahir.

SCENE II.

MARS, UN SUIVANT DE MARS.

SUIVANT DE MARS.

JE ne puis rien comprendre à ce désordre horrible
Où votre cœur semble flotter.

MARS.

Tu vois un exemple terrible
Des tourmens, où l'amour sçait nous précipiter.
J'ignorois l'affreuse tristesse
Qu'une jalouse crainte excite dans les cœurs:
A mes yeux prévenus l'amour s'offroit sans cesse
Entouré de mille douceurs.
Mais Venus sur la terre aujourd'hui descendue,
Pour la premiere fois éloigné de ses yeux,
Tout ce qu'un noir soupçon a de plus furieux,
A frappé mon ame éperdue.
J'ai cru dans mes sombres terreurs
Voir en de nouveaux fers cette amante volage.
Bien-tôt la jalousie allumant mes fureurs,
M'a tracé vers ces lieux un fidèle passage;
Et j'y viens plein d'amour, de colère & de rage,
D'un soupçon si cruel éclaircir les horreurs.

SUIVANT DE MARS.

Jn cœur qui s'abandonne à ſon inquiétude,
e répent bien ſouvent d'en avoir trop appris ;
Et peu d'amans ſçavent le prix
D'une flatteuſe incertitude.

MARS.

Jon ; il faut pour calmer l'excès de mon tourment ;
n immoler la cauſe à mon reſſentiment.
Tremble, Déeſſe criminelle,
Tremble, pour ton heureux amant.
Je vais par une mort cruelle
Le punir de ton changement ;
Et le malheur d'être immortelle
Suffira pour ton châtiment.

SUIVANT DE MARS.

aiſſez-vous moins ſéduire au conſeil peu fidèle
D'un téméraire emportement.
Une maîtreſſe qu'on offenſe,
Par une trop rude vengeance,
Tôt ou tard ſe vange à ſon tour ;
Et dans une beauté légère
L'aigreur d'une juſte colère
Eſt plus à craindre que l'amour.

MARS.

Si je puis avérer l'outrage,
Que mon cœur me fait preſſentir,
: ſçaurai m'épargner les maux d'un répentir
Par le mépris d'une volage.

Mais de quels chants nouveaux retentiſſent les air
Qu'entends je ?

SUIVANT DE MARS.

C'eſt Venus que nous voyons paroître

MARS.

Sans doute cet amant que je cherche à connoît
Vient prendre part à ces concerts.
Cachons-nous aux yeux de l'ingrate ;
Pour un moment encor contraignons mes fureu
Avant que ma vengeance éclate,
Je veux approfondir le ſecret de leurs cœurs.

SCENE III.

VÉNUS, ADONIS, *ſuite de* VÉNU
*Suite d'*ADONIS.

LE CHŒUR.

HEUREUX amans, que vos flammes ſont bell
Que vos nœuds ſont doux !
Soyez fidèles.
Les plus beaux jours ne ſont faits que pour vou
Les doux tranſports de votre ardeur naiſſante
Font tous vos plaiſirs.
L'amour prend ſoin de former vos deſirs.

Il vous exempte
Des triſtes ſoupirs.
Heureux amans, que vos flammes ſont belles !
Que vos nœuds ſont doux !
Soyez fidèles.
Les plus beaux jours ne ſont faits que pour vous.]

VENUS ET ADONIS.

Tendre prix des ames conſtantes,
Ardeurs charmantes,
Douces langueurs,
Soyez ſans ceſſe renaiſſantes.
Douces langueurs,
Ardeurs charmantes,
Regnez à jamais dans nos cœurs.

LE CHŒUR.

Connois le prix d'une ſi grande gloire,
Mortel trop heureux.
Quelle victoire
Le tendre amour vient offrir à tes vœux !
C'eſt pour toi ſeul qu'une aimable Déeſſe
Deſcend dans ces lieux.
Tu la contrains de mépriſer les cieux,
Et la tendreſſe
D'un des plus grands dieux.
Connois le prix d'une ſi grande gloire,
Mortel trop heureux.
Quelle victoire
Le tendre amour vient offrir à tes vœux !

Les Graces, les Plaisirs, & toute la jeune galante de l'Isle de Chypre, viennent rendre leurs hommages à Vénus & à Adonis.

UN DES PLAISIRS *chante ce Menuet avec le Chœur.*

Non, ce n'est point la grandeur suprême
Qui fait trouver le sort le plus heureux.

LE CHŒUR.

Non, ce n'est point la grandeur suprême
Qui fait trouver le sort le plus heureux.

UN PLAISIR.

L'éclat pompeux d'une puissance extrême
N'exempte pas de mille soins fâcheux.

LE CHŒUR.

Non, ce n'est point la grandeur suprême
Qui fait trouver le sort le plus heureux.

UN PLAISIR.

Se voir chéri de l'objet que l'on aime,
Vivre contens, former les mêmes vœux,
C'est le souverain bien des dieux même.

LE CHŒUR.

Non, ce n'est point la grandeur suprême
Qui fait trouver le sort le plus heureux.

UNE DES GRACES *chante ce Menuet alternativement avec le Chœur.*

Lorsque l'Amour dans ses nœuds nous appel
Pourquoi s'armer d'une vaine fierté ?

Il vaut mieux prendre une chaîne si belle,
Que de languir dans notre liberté.

Second Couplet.

Ne craignons point de lui rendre les armes :
Ne craignons point de pousser des soupirs.
Si quelquefois il fait verser des larmes,
On en est trop payé par ses plaisirs.

LE CHŒUR.

ars paroît : justes dieux ! quelle fureur l'inspire !
uels regards menaçans ses yeux lancent sur nous !

VENUS.

e craignez rien ; allez, qu'un chacun se retire.
ppaiserai bien-tôt ses mouvemens jaloux.

SCENE IV.

MARS, VÉNUS.

MARS.

OU sont-ils, ces objets de ma juste vengeance ?
s amans odieux, que sont-ils devenus ?
quel lieu ? ... Mais, je vois l'infidelle Vénus.
fide, pouvez-vous soutenir ma présence
Après votre infidélité,
ne craignez-vous point mon amour irrité ?

VENUS.

De quel injuſte effroi votre ame eſt-elle atteinte ?
Quels ſont ſes indignes ſoupçons ?

MARS.

Ah ! finiſſez une importune feinte :
Mes yeux ont éclairci toutes vos trahiſons.
Mais ne préſumez pas qu'un rival téméraire
Puiſſe ſe garantir des traits de ma colère.
En vain à mes regards vos ſoins l'ont ſçu cacher ;
Juſques dans les enfers je ſçaurai le chercher.
Ne tardons plus ; cédons au courroux qui m'anim
Suivons cet amant fortuné.
Qu'il ſoit de mes fureurs la premiere victime ;
Et que l'univers étonné
Frémiſſe, en apprenant ma vengeance & ſon crim

VENUS.

Je vois avec plaiſir ce dépit éclatant ;
Il m'aſſure un amour délicat & conſtant.
On connoît mieux un cœur ſenſible
Dans l'éclat d'un jaloux tranſport,
Que dans l'aſſurance paiſible
D'un amant content de ſon ſort.

MARS.

Non ; n'eſpérez pas, infidèle,
Que je puiſſe oublier un ſi noir changement.

VENU

VENUS.

Venus sçaura calmer un tel emportement.

MARS.

Non ; n'espérez pas, infidelle,
Que je puisse oublier un si noir changement.
Plus je vous aimai tendrement,
Plus ma haine sera cruelle.

VENUS.

Cessez de m'outrager par d'injustes transports.
Mon départ vous a fait douter de ma tendresse ;
Et j'ai sçu que cette foiblesse
Vous avoit conduit sur ces bords.
J'ai voulu vous punir d'un soupçon qui m'offense
Sous le voile trompeur d'un amour concerté :
J'ai surpris en ces lieux votre crédulité
Par une frivole apparence.
Mais c'est assez long-temps jouir de votre erreur :
J'ai pitié des frayeurs où s'égare votre ame,
Et mon cœur doit à votre flamme
Le soin de dissiper cette vaine terreur.

MARS.

Ciel ! croirai-je ?... Mais non, je vois votre artifice.

VENUS.

Quoi ! vous osez douter de ma sincérité ?
Ah ! c'est trop d'un amant éprouver l'injustice !
Je dois rougir de ma lâche bonté.

Partez, suivez en liberté
Les injustes conseils d'un aveugle caprice.
Je vous laisse nourrir vos soupçons odieux;
Allez, & gardez-vous de paroître à mes yeux.

MARS.

Ah! cruelle, arrêtez. Ciel, quelle est ma foiblesse!
Mais il faut de mon sort subir la triste loi.
Un funeste penchant m'entraîne malgré moi,
Et fait de mon dépit triompher ma tendresse.

VENUS.

Non, votre amour n'est point égal à mon ardeur.

MARS.

Ah! daignez mieux juger des transports de mon cœur.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Mon ame n'est asservie
Qu'au seul desir de vous voir:
Il fait mon plus doux espoir;
Il fait ma plus chere envie.

VENUS.

Qu'il m'est doux de vous voir goûter un plein repos!
Je vais quitter ces lieux pour me rendre à Paphos:
Je jouïrai bientôt de l'heureux avantage
De revoir le Dieu qui m'engage.

SCENE V.

MARS, *seul.*

GOUTONS un repos plein d'attraits:
Le calme d'une heureuse paix
Succéde à mes inquiétudes.
Cruels soupçons, tristes soupirs,
C'est à vos tourmens les plus rudes
Que je dois mes plus doux plaisirs.
Sortons d'une terreur funeste.
Venus a dissipé les troubles de mon cœur :
Retournons au séjour céleste.

SCENE VI.

MARS, CIDIPE.

CIDIPE.

ARRÈTE, Dieu crédule, & reprens ta fureur,
Séduit par un vain artifice,
Sur la foi des sermens d'une ingrate Beauté
Tu crois tes feux en sûreté :
Mais c'est trop faire grace à sa noire injustice.

Tu vois un cœur en proie aux plus vives douleurs ;
Dévorée en secret d'une flamme fatale,
J'adorois un ingrat : heureuse en mes malheurs,
Puisque j'aimois du moins sans craindre de rivale,
Mon cœur souffroit tranquillement.
Ah ! falloit-il, Déesse trop cruelle,
Oter encore à ma douleur mortelle
Un si foible soulagement !

MARS.

O ciel ! en quelle erreur mon aveugle tendresse
Avoit-elle pû me plonger ?
Ah ! je rougis de ma foiblesse.
Ne quittons pas du moins ces lieux sans nous venger.

MARS ET CIDIPE.

Courons à la vengeance ;
Unissons-nous dans nos transports :
Vengeons par de communs efforts
Notre amour qu'on offense.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente la Ville d'Amathonte.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, ADONIS.

VÉNUS.

D'Une aveugle fureur Mars n'eſt plus agité :
Pour vos jours déſormais je n'ai plus rien à craindre ;
Et notre amour en ſûreté
Peut s'expliquer ſans ſe contraindre.
Les peuples de Paphos s'aſſemblent dans ce jour,
Pour célébrer celui de ma naiſſance ;
Je ne puis à leurs yeux refuſer ma préſence :
Mais j'eſpère bientôt, par un heureux retour,
Réparer les momens que cette triſte abſence
Va dérober à mon amour.

ADONIS.

O ciel! que venez-vous m'apprendre ?
A quel supplice affreux m'osez-vous condamner ?
A peine mes soupirs ont sçu se faire entendre ;
Et vous voulez m'abandonner !

VÉNUS.

Est-ce abandonner ce qu'on aime,
Que de s'en éloigner pour un jour seulement ?

ADONIS.

Hélas ! dans ma douleur extrême,
Que ce jour malheureux coulera lentement !

VENUS.

Plus l'absence cause d'alarmes,
Plus le retour promet de douceurs & de charmes.

ADONIS.

Songez aux déplaisirs que vous m'allez coûter.

VÉNUS.

J'en ressens comme vous les cruelles atteintes.

ADONIS.

Vous êtes sensible à mes plaintes :
Cependant vous m'allez quitter !

VENUS.

Par cet éloignement souffrez que je ménage
L'amour que je vous ai donné.
Vous en serez moins fortuné :
Mais vous en aimerez peut-être davantage.

ADONIS.

Pouvez-vous douter de ma foi?
Que cette défiance est injuste & cruelle!
Ah! quand on aime comme moi,
Plus on se voit heureux, & plus on est fidèle.

VENUS.

Un cœur sans crainte & sans desirs
Se lasse bientôt de ses chaînes:
L'amour s'éteint par les plaisirs,
Et se rallume par les peines.

ADONIS.

Après avoir flatté les plus doux de mes vœux,
Vous m'accablez des traits d'une douleur mortelle?
Ma peine seroit moins cruelle,
Si j'avois été moins heureux.

VENUS.

C'est par les chagrins & les larmes,
Que l'Amour fait payer ses plus tendres faveurs.
On est peu sensible à ses charmes
Lorsque l'on n'a jamais éprouvé ses rigueurs.
Mais c'est trop différer un départ nécessaire.
Adieu, consolez-vous dans cet éloignement,
S'il ne faut pour vous satisfaire
Que partager votre tourment.

SCENE II.

ADONIS *seul.*

FUNESTE & rigoureuse absence,
Que vous m'allez couter de soupirs & de pleurs !
En vain d'un prompt retour la flatteuse espérance
Veut calmer mes vives douleurs :
Eloigné des beaux yeux dont je sens la puissance,
Je ne songe qu'à mes malheurs.
Funeste & rigoureuse absence,
Que vous m'allez couter de soupirs & de pleurs !

SCENE III.

MARS, CIDIPE, ADONIS.

MARS ET CIDIPE.

C'EST tarder trop long-tems à punir ton audace.
Reconnois le Dieu de la Thrace :
Tremble, téméraire rival.
Il est tems qu'une mort cruelle
Venge le désespoir fatal,
Où nous livre aujourd'hui ta flamme criminelle.

ADONIS.

ADONIS.

Eſt-ce un crime de trop aimer,
Quand le Ciel nous a fait un cœur ſenſible & tendre ?
Si l'Amour peut forcer des dieux à s'enflammer,
Un mortel peut-il s'en défendre ?

MARS ET CIDIPE.

En vain tu crois nous attendrir :
Perfide, ta mort eſt certaine.
Il faut te réſoudre à périr,
Ou rompre une fatale chaîne.

ADONIS A CIDIPE.

Quel ſujet de courroux vous arme contre moi ?

CIDIPE.

Puis-je aſſez te punir de m'avoir trop ſçu plaire ?
Par les tranſports de ma colère,
Ingrat, connois l'amour dont je brûle pour toi.
Renonce au penchant qui te guide :
Evite un affreux châtiment.

ADONIS.

Suivez, ſuivez plutôt votre reſſentiment.
Je crains moins le trépas, que le nom de perfide.

MARS.

Traître, c'eſt trop ſouffrir tes inſolens diſcours :
Il eſt tems que la mort en termine le cours.

CIDIPE.

Dieux! que vois-je! arrêtez; que prétendez-vous faire?
Dieu puissant, révoquez un arrêt si sévère.
Ah! si votre courroux ne sçauroit s'appaiser
Que par un sanglant sacrifice,
De mes funestes jours vous pouvez disposer:
Frappez; & terminant ma vie & mon supplice,
Dans les flots de mon sang puissiez-vous épuiser
Les rigueurs de votre justice.

MARS.

Quelle indigne pitié calme votre courroux!
Mais je veux bien vous satisfaire;
Et les transports de ma colère
Dédaignent d'éclater par de si foibles coups.
C'est peu d'une seule victime:
Pour calmer mon ressentiment,
Il faut à mon injure un vaste châtiment.
Les peuples de ces bords ont partagé son crime
Par leur lâche applaudissement:
Ils vont tous éprouver la fureur qui m'anime.

SCENE IV.

MARS, *seul.*

C'En est fait ; le dépit vient d'éteindre mes feux ;
Après un tourment rigoureux,
Qu'il est doux de pouvoir punir une volage !
Trop heureux un cœur outragé,
Qui jouit du bonheur de sortir d'esclavage,
Et du plaisir d'être vengé !
Venez, implacable Bellone ;
Obéissez aux loix que ma fureur vous donne.
Sauvez-moi de l'affront d'immoler des ingrats,
Indignes de périr sous l'effort de mon bras.
Secondez ma jalouse rage :
Portez dans ces tristes climats
L'effroi, la mort & le carnage.
Que ce peuple odieux, de coups mortels frappé,
Sous ses murs abattus périsse enveloppé ;
Et qu'un fleuve de sang inondant ce rivage,
Aille par cent canaux divers
Annoncer ma vengeance au bout de l'univers.

SCENE V.

MARS, BELLONE.

BELLONE.

PAR mes empreſſemens connois quel eſt mon zèle.
Je vole où ta fureur m'appelle.
Bientôt mes cruautés appuyant ton courroux,
Vont détruire un peuple coupable.
Pour le cœur de Bellone eſt-il un bien plus doux,
Qu'une vengeance impitoyable?
Vous, qui m'accompagnez dans l'horreur des combats
Hâtez vous de ſuivre mes pas.
Servons d'un Dieu vengeur la haine impatiente;
Courons, uniſſons nos efforts:
Répandons en ces lieux l'horreur & l'épouvante;
Ravageons ces funeſtes bords.
Que ces murs embraſés, que la terre ſanglante
Signalent nos cruels tranſports.
Servons d'un Dieu vengeur la haine impatiente:
Courons, uniſſons nos efforts.

SCENE VI.

MARS, BELLONE, *suite de Bellone.*

CHŒUR.

SERVONS d'un Dieu vengeur la haine impatiente ;
Courons, uniſſons nos efforts :
Répandons en ces lieux l'horreur & l'épouvante ;
Ravageons ces funeſtes bords.
Que ces murs embraſés, que la terre ſanglante
Signalent nos cruels tranſports.
Servons d'un Dieu vengeur la haine impatiente :
Courons, uniſſons nos efforts.

Les ſuivans de Bellone un poignard dans une main, & des torches allumées dans l'autre, portent le ravage dans Amathonte, & en pourſuivent les habitans.

CHŒUR.

Vengeons-nous de l'amour fatal
D'un trop heureux Rival.
De ce coupable objet il faut purger la terre.
Que ſa mort couronne à nos yeux
Les maux qu'ont faits en ces lieux
La flamme & la guerre.
Vengeons-nous de l'amour fatal
D'un trop heureux rival.

MARS.

Arrêtez ; ſuſpendez l'ardeur qui vous anime,
Et ne vous chargez point d'une indigne victime.
Le ſort d'un rival odieux,
S'il tomboit ſous vos coups, ſeroit trop glorieux ;
Je veux que ſa mort ſoit l'ouvrage
Du plus vil habitant des bois.
O toi ! dont ce perfide oſe trahir les loix,
Diane, ſi ton cœur eſt ſenſible à l'outrage,
Que ſes feux t'ont fait recevoir ;
Sers-toi pour le punir de ton fatal pouvoir.
Qu'un monſtre furieux s'arme pour ſon ſupplice ;
Et par cet affreux ſacrifice
Inſtruiſons à jamais les cœurs audacieux
Du reſpect qu'ils doivent aux Dieux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le théâtre représente les ruines d'Amathonte & les campagnes voisines.

SCENE PREMIERE.

MARS, CHŒUR DE PEUPLES *derrière le théâtre.*

MARS.

ENFIN je vais bientôt voir punir qui m'offense.
Diane a satisfait à mon impatience :
Et sans intéresser la gloire de mon bras,
Elle a de mon Rival préparé le trépas.

LE CHŒUR *derrière le théâtre.*

Prenez pitié de notre peine :
Dieux puissans, que nos pleurs appaisent votre haine.

MARS.

Je vois à ces cris pleins d'horreur,
Que le monstre déja fait sentir sa fureur.

CHŒUR *derrière le théâtre.*

Prenez pitié de notre peine :
Dieux puissans, que nos pleurs appaisent votre haine.

MARS.

Que ces gémissemens sont pour moi pleins d'appas !
La perfide Vénus ne triomphera pas
De mes tourmens & de son inconstance.
Qu'il est doux aux cœurs mépriſés
De retrouver dans la vengeance
Des plaisirs que l'Amour leur avoit refusés !

SCENE II.

MARS, CIDIPE.

CIDIPE.

CIEL ! quel effroyable ravage !
O Mars, soyez touché d'un si funeste sort !
Un monstre animé par la rage
Séme de toutes parts l'épouvante & la mort.
Ah ! faut-il que nos pleurs vous trouvent insensible ;
Et le courroux des Dieux doit-il être inflexible ?

MARS.

Non, non ; rien ne peut m'attendrir :
Vos peuples insolens ne sçauroient trop souffrir.
Je ne puis trop punir le criminel hommage,
Dont ils ont couronné les feux d'une volage.
Mais leur juste trépas n'est qu'un degré fatal
A la perte de mon rival.
Diane a de sa mort flatté mon espérance ;
Je n'ai plus qu'à quitter un séjour odieux.
Je parts ; & je vais dans les cieux
Attendre le succès d'une juste vengeance.

CIDIPE *seul.*

Il disparoît : ô justes Dieux !
Adonis va périr. Ciel ! prenez sa défense.

SCENE III.

CIDIPE, ADONIS.

CIDIPE.

AH! Prince, où portez-vous vos pas?

ADONIS.

Je vais d'un monstre affreux délivrer ces climats.

CIDIPE.

Ah! fuyez une mort certaine:
Diane & le dieu Mars s'arment contre vos jours.

ADONIS.

Je sçais que ma perte est prochaine:
Mais mon peuple gémit; je vole à son secours.

CIDIPE.

Tout s'unit, tout conspire à flatter votre envie:
La Fortune & l'Amour favorisent vos vœux.
Ah! si vous méprisez la vie,
Que feront les cœurs malheureux?

ADONIS.

Quand les honneurs du diadême
M'offriroient encor plus d'appas,
Absent de la beauté que j'aime,
Puis je redouter le trépas?
Vos feux ont contre moi soulevé l'injustice
D'un Dieu tout prêt à m'immoler:
Si pour moi votre cœur se sent encor brûler,
Ma mort sera votre supplice.

SCENE IV.

CIDIPE *seule.*

IL me fuit ! Dieux, quelle rigueur !
Malgré tous ses mépris je puis l'aimer encore?
Il me fuit ! & mon lâche cœur
Ne sçauroit étouffer l'ardeur qui le dévore;
Venez, juste dépit, venez briser mes fers :
C'est à vous de finir ma peine.
L'amour livre mon cœur à mille maux divers:
Je ne puis résister au penchant qui m'entraîne;
Et les tourmens que j'ai soufferts,
Ne sont que resserrer ma chaîne.
Venez, juste dépit, venez briser mes fers;
C'est à vous de finir ma peine.
Pour punir un ingrat trop digne de ma haine,
De funestes secours en vain me sont offerts :
Hélas ! contre de si jours si chers
Je sens que ma colère est vaine.
Venez, juste dépit, venez briser mes fers;
C'est à vous de finir ma peine.

CHŒUR *derrière le Théâtre.*

Adonis a dompté le monstre & sa fureur :
De nos champs désolés il bannit la terreur.

CIDIPE.

Par ces chants de réjouiſſance
J'apprens qu'Adonis eſt vainqueur.
Quoi ! des Dieux conjurés il brave la rigueur !
Mais le peuple en ces lieux s'avance.
Je ne puis plus cacher le trouble de mon cœur :
Fuyons, évitons ſa préſence.

SCENE V.

Chœur & troupe de Peuples d'Amathon & des campagnes voiſines.

LE GRAND CHŒUR.

ADONIS a dompté le monſtre & ſa fureur :
De nos champs déſolés il bannit la terreur.

LE PETIT CHŒUR.

Chantons ſa victoire :
Rendons hommage à ſa gloire.

LE GRAND CHŒUR.

Célébrons à jamais ſes efforts généreux.
C'eſt ſa rare valeur qui va nous rendre heureux.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Le ciel attendri par nos larmes
Fait enfin cesser nos allarmes :
Les plaisirs, les beaux jours
Vont reprendre leur cours.

LE GRAND CHŒUR.

Les plaisirs, les beaux jours
Vont reprendre leur cours.

CHŒUR DES FILLES.

Après avoir souffert des rigueurs inhumaines,
Goûtons tous le bonheur de voir finir nos peines.
On ne connoît le prix des plus parfaits plaisirs,
Qu'après avoir poussé de rigoureux soupirs.

UN DES HABITANS.

Nous devons à notre auguste Maître
Le repos que nous voyons renaître.
Quel objet est plus beau pour la valeur d'un Roi,
Que le calme des cœurs qui vivent sous sa loi !

LE GRAND CHŒUR.

Nous devons à notre auguste Maître
Le repos que nous voyons renaître.
Quel objet est plus beau pour la valeur d'un Roi,
Que le calme des cœurs qui vivent sous sa loi !

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Trop heureuſe immortelle,
Revenez en ces lieux.
Adonis vous appelle :
Paroiſſez à ſes yeux.
Qu'il eſt doux de revoir dans un amant fidèle
Un vainqueur glorieux !

LE GRAND CHŒUR.

Adonis a dompté le monſtre & ſa fureur :
De nos champs déſolés il bannit la terreur.

Vénus de retour de Paphos deſcend de ſon char au milieu des danſes & des acclamations du peuple

SCENE VI.

VÉNUS, LE CHŒUR.

VÉNUS.

QU'UN triste éloignement m'a fait verser de larmes!
Que mes yeux vont trouver de charmes
A revoir en ces lieux l'objet de mon amour!
On se plaint, on languit loin d'un amant fidèle:
Mais l'absence la plus cruelle
Ne sert qu'à préparer aux douceurs du retour.
Mille voix m'ont appris les périls & la gloire
Du héros qui fait mes desirs:
Allons mêler le bruit de nos tendres soupirs
Avec les chants de sa victoire.

SCENE VII.

VÉNUS, CIDIPE, LE CHŒUR.

CIDIPE.

ORGUEILLEUSE Divinité,
Pleure, pleure à jamais ta tendresse fatale:
Quitte l'aveugle espoir dont ton cœur est flatté;
Et connois enfin ta rivale.

C'eſt moi, qui pour venger mon amour offenſé,
De l'implacable Mars ai réveillé la haine;
En vain le monſtre terraſſé
Sembloit ſuſpendre notre peine:
Diane en le rendant à la clarté des cieux,
A ſçu contre Adonis renouveller ſa rage;
Et le ſang d'un ingrat verſé ſur ce rivage
Venge mes tourmens & les Dieux.

VÉNUS.

Il eſt mort! Dieux cruels!... perfide, à quel ſupplice.

CIDIPE.

Arrête : je ſçais trop ce que j'ai mérité;
Et voici le coup ſouhaité,
Qui d'un funeſte amour va te faire juſtice.
elle ſe tu
C'en eſt fait; je ſens que je meurs:
Trop heureuſe de voir la fin de mes malheurs,
Tandis que le rang d'immortelle
Te condamne à ſouffrir une peine éternelle.

SCENE VIII & DERNIERE.

VÉNUS, LE CHŒUR.

VÉNUS.

IL est mort ! ciel barbare ! ô destins ennemis !
Impitoyables Dieux, vous l'avez donc permis !
Je ne verrai plus ce que j'aime:
Le sommeil de la mort a fermé pour jamais
Ces yeux de qui l'Amour empruntoit tous ses traits ?
O disgrace ! ô rigueur extrême !
Eclatez mes soupirs; coulez, coulez mes pleurs:
Je n'en puis trop verser en de si grands malheurs,
Que toute la terre gémisse:
Que l'air de nos cris retentisse.

LE CHŒUR.

Que toute la terre gémisse:
Que l'air de nos cris retentisse.

VÉNUS.

Le plus beau des mortels vient de perdre le jour.

LE CHŒUR.

Que toute la terre gémisse.

VÉNUS.

Vénus perd ce qu'elle aime, & le perd sans retour.

LE CHŒUR.

Que l'air de nos cris retentisse.

VÉNUS ET LE CHŒUR.

Que chacun partage à son tour
L'horreur d'un si cruel supplice.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

POÉSIES

EN MUSIQUE.

POÉSIES EN MUSIQUE.

PROLOGUE D'UN OPÉRA COMIQUE, *INTITULÉ*: LES AMOURS DE PAN.

La Scène est au Parnasse. On y voit les Poëtes illustres de l'Antiquité assis dans le rang des Muses. Melpomène d'un côté paroit à la tête de ceux qui se sont rendus célèbres dans le genre sublime; & de l'autre, Thalie suivie de ceux qui ont excellé dans le style enjoué.

QUOI! la scène toujours en proie à la tristesse
N'a-t-elle à nous offrir que de pompeux malheurs?
Melpomène à nos yeux viendra-t-elle sans cesse
Etaler à grands cris ses tragiques douleurs;
Et le Théâtre, ami de l'allégresse,
N'est-il plus fait que pour les pleurs?

A vos jeux innocens, mortels, je m'intéresse.
Pitié, Terreur, fuyez de ces paisibles lieux.
Du dieu Pan l'amoureuse adresse
Doit servir aujourd'hui de spectacle à vos yeux.
C'est pleurer trop long-tems la colère des Dieux :
Venez rire de leur foiblesse.

LE CHŒUR.

Thalie à nos jeux s'intéresse.
Pitié, Terreur, fuyez de ces paisibles lieux.
C'est pleurer trop long-tems la colère des Dieux:
Il faut rire de leur foiblesse.

MELPOMENE.

Quittez, quittez, ma Sœur, une arrogance vaine.
Osez-vous comparer vos frivoles chansons
Aux nobles, aux sublimes sons.
De l'héroïque Melpomène?

THALIE.

Hé! de grace, ma Sœur, trève de vanité.
Vivez en paix avec Thalie.
Vous sçavez que vingt fois elle a déconcerté,
Par une aimable folie,
Votre ennuyeuse gravité.

MELPOMENE.

Ma voix ressuscite la gloire
Des plus antiques demi-Dieux
Et je consacre la mémoire
De ceux qui brillent à nos yeux.

THALIE.

Vos chants par leur lugubre accord
Fatiguent souvent leur oreille.
Ma flûte par fois les réveille ;
Et votre lyre les endort.

MELPOMENE.

Croyez-vous posséder un talent fort utile,
Pour sçavoir rire à tout propos?

THALIE.

Vous imaginez-vous qu'il soit si difficile
De faire dormir les héros?

MELPOMENE.

De lauriers immortels je couronne leurs têtes.

THALIE.

Je sçais les délasser par d'agréables fêtes.

MELPOMENE.

Je vante leurs exploits.

THALIE.

J'amuse leurs loisirs.

MELPOMENE.

Je prends soin de leur gloire.

THALIE.

Et moi de leurs plaisirs.

MELPOMENE.

Je m'étonne qu'une déesse
Des vapeurs de l'orgueil se laisse empoisonner.
L'amour-propre est une foiblesse,
Qu'aux aveugles mortels on doit abandonner.

THALIE.

Ne vous y trompez pas. Jupiter, notre pere,
De son orgueil nous fit présent.
L'amour-propre au Parnasse est un vice ordinaire.
Mais le mien est vif & plaisant;
Et le vôtre est sombre & sévère.

MELPOMENE.

Vous êtes ma cadette; & le rang entre nous
Doit me donner quelque avantage.

THALIE.

Si je suis plus jeune que vous,
Ne vous étonnez pas si je plais davantage.
Apollon porte ici ses pas;
Et ses arrêts bientôt vont régler nos débats.

APOLLON.

Muses, c'en est assez. Finissez des querelles,
Qui profanent en vous le titre d'immortelles.
De jalouses rumeurs le Parnasse agité
Aux mortels chaque jour offre assez de quoi rire
N'apprêtez point encor à leur malignité
De nouveaux sujets de satyre.

Que Thalie en faveur des Héros & des Rois
Reſpecte Melpoméne en ſes antiques droits.
Et vous, qui préſidez au Cothurne tragique,
Laiſſez à votre Sœur cueillir quelques lauriers:
Vous aurez votre tour, quand l'hyver pacifique
Aura ramené nos Guerriers.

Diſciples renommés des Filles de Mémoire,
Chantez; délaſſez-vous de vos travaux fameux.
Moiſſonnez dans le champ des Plaiſirs & des Jeux,
Après avoir ſemé dans le champ de la gloire.
Chantez, réuniſſez vos voix;
Eſſayez d'accorder la Lyre & le Hautbois.

APOLLON, MELPOMÉNE, THALIE.

Chantez, réuniſſez vos voix;
Eſſayez d'accorder la Lyre & le Hautbois.

Entrée des Muſes & des Poëtes.

CHANSON D'ANACRÉON.

De pampres ornons notre tête:
Au Dieu du Vin ſoyons conſtans.
Les plaiſirs que Bacchus apprête,
Sont des plaiſirs de tous les tems.

Par lui la brillante Jeuneſſe
Entretient ſes vives couleurs;
Et la pareſſeuſe Vieilleſſe
Reprend ſes premiéres chaleurs.

De pampres ornons notre tête :
Au Dieu du Vin soyons constans.
Les plaisirs que Bacchus apprête,
Sont des plaisirs de tous les tems.

LE CHŒUR.

Chantons, réunissons nos voix :
Essayons d'accorder la Lyre & le Hautbois.

PROLOGUE *

Chanté chez Monſieur Duſſé en préſence de Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc d'Orléans avant la repréſentation de l'Ecole des Maris.

MELPOMENE.

QUITTEZ, quittez, ma Sœur, une arrogance vaine.
Oſez-vous comparer vos frivoles Chanſons
Aux nobles & ſublimes ſons.
De l'héroïque Melpoméne ?

THALIE.

Vivez en paix avec Thalie.
Vous ſçavez que vingt fois elle a déconcerté
Par une agréable folie
Votre ennuyeuſe gravité.

MELPOMENE.

Ma voix reſſuſcite la gloire
De nos antiques demi-Dieux ;
Et je conſacre la mémoire
De ceux qui brillent à nos yeux.

* *Ce Prologue n'eſt guère qu'une répétition de la fin du précédent, avec quelques légers changemens.*

THALIE.

Vos chants par leur lugubre accord
Fatiguent souvent leur oreille.
Ma Flûte souvent les réveille ;
Et votre Lyre les endort.

MELPOMENE.

Croyez-vous que ce soit un talent fort utile
De badiner à tous propos ?

THALIE.

Vous imaginez-vous qu'il soit fort difficile
De faire bâiller les Héros ?

MELPOMENE.

De lauriers toujours verds je couronne leurs têtes.

THALIE.

Je sçais les délasser par d'agréables fêtes.

MELPOMENE.

Je vante leurs exploits.

THALIE.

J'amuse leurs desirs.

MELPOMENE.

Je prends soin de leur gloire.

THALIE.

Et moi de leurs plaisirs.

MELPOMENE.

Je m'étonne qu'une Déesse,
Qu'une Muse se laisse à l'orgueil entraîner.
L'amour-propre est une foiblesse,
Qu'aux Malheureux Mortels on doit abandonner.

THALIE.

Ne vous y trompez pas; le seul orgueil nous touche;
J'ai reçu comme vous ce dangereux penchant:
Mais le mien est vif & touchant.
Et le vôtre est sombre & farouche.

MELPOMENE.

Vous êtes ma cadette au jugement de tous;
Et l'on est modeste à votre âge.

THALIE.

Si je suis plus jeune que vous,
Ne vous étonnez pas si je plais davantage.

MELPOMENE.

Ne profanons plus notre voix
Par une odieuse querelle:
Un Prince, des Héros le plus digne modèle,
Nous fournit de plus doux emplois.
Il a mille vertus dignes de sa naissance.
Les Muses dont il est l'appui,
Doivent se consacrer à lui
Par zèle & par reconnoissance.

THALIE.

A servir ce Héros bornons notre desir.

MELPOMENE.

C'est le plus doux emploi des Filles de Mémoire.

THALIE.

Que Melpoméne veille à célébrer sa gloire.

MELPOMENE.

Que Thalie ait le soin d'occuper son loisir.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Que Melpoméne veille à célébrer sa gloire;
Que Thalie ait le soin d'occuper son loisir.

DIALOGUE,

SUR L'OPÉRA DES QUATRE SAISONS.

INTERLOCUTEURS.

COLASSE. *BABET DU FAUR.*
L'ABBÉ PIC. *L'OMBRE DE LULLY.*
DESCHARS. *CHŒUR de Cuistres & d'Enfans de Chœur.*

COLASSE.

LE bruit de votre nom remplit toute la Terre.

PIC.

On entend en tous lieux vos éloges divers.

COLASSE.

Chacun est charmé de vos Vers.

PIC.

Vos chants enlevent le Parterre.

COLASSE.

Quelle nouveauté ! Quel bonheur !

PIC.

Voyez comme à grands flots tout le Peuple s'amasse.

COLASSE.

C'est vous, illustre Pic.

PIC.

C'est vous, docte Colasse.

TOUS DEUX.

C'est vous qui partagez avec moi cet honneur.

PIC.

Cuistres, soumis à ma férule,
Chantez la gloire de mon nom.

COLASSE.

Choristes de Saint Paul, célébrez mon renom :
Qu'il vole par de-là les Colomnes d'Hercule.

Entrée de Cuistres & d'Enfans de Chœur.

DESCHARS *aux deux Auteurs.*

Arrêtez, petits Mirmidons.
De votre vanité réglez mieux la mesure ;
Et sçachez que sans ma figure,
Votre maigre Opéra, tout farci de lampons,
Eût paru plus glacé que la mer des Lapons.
Le peuple dans mes deux visages
Vous a reconnus trait pour trait ;
Et vous ne devez ses suffrages
Qu'à ce symbolique portrait.

BABET DU FAUR.

Je ne suis point d'humeur chagrine ;
Et l'orgueil n'est pas mon défaut.
Mais on sçait qu'avant l'Arlequine
L'Auditeur bâilloit assez haut.
Cessez donc de crier merveille
Sur votre Opéra d'aujourd'hui.
Si chacun en ôtoit ce qui peut être à lui,
Vous montreriez le cul, comme fit la Corneille,
Qui se paroît du plumage d'autrui.

TOUS QUATRE ENSEMBLE.

Mais quel objet, ô Ciel ! Quel surprenant mystère !
Quoi, des Esprits en plein midi !

DESCHARS.

Je tremble.

BABET.

Je frémis.

COLASSE.

J'ai peur, quoique hardi.

PIC.

La crainte me sert de clystére.

DESCHARS.

Ha ! Monsieur l'Aumônier, prenez votre Missel,
Et conjurez ce Spectre à nos yeux si terrible.

PIC.

Hélas ! il ne m'est pas possible ;
Car je suis en péché mortel.

L'OMBRE DE LULLY *à Colasse.*

Tremble, malheureux Plagiaire :
C'eſt l'ombre de Lully qui paroît à tes yeux.
Je viens revendiquer les vols audacieux,
Que tu m'as oſé faire.
Et toi, crains un revers fatal,
Rimeur enorgueilli des ſuccès de ta veine.
Ton Opéra dans peu va du Palais Royal
Paſſer à la Samaritaine ;
Et la chaiſe percée eſt le digne cercueil,
Où tomberont enfin tes vers & ton orgueil.

LE CHŒUR.

O fatal ! O chute affreuſe !
O témérité malheureuſe !

FIN DU TOME IV.

TABLE
DES PIÈCES

Contenues dans ce quatriéme Volume.

LES AYEUX CHIMÉRIQUES, ou *la Comteſſe* DE CRITOGNAC, *Comédie*, page 13

LA MANDRAGORE, *Comédie*, 141

JASON, *Opéra*, 239

VENUS & ADONIS, *Tragédie*, 295

POÉSIES en Muſique, 357

FIN DE LA TABLE.